

STUDIA ROMANICA

Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae

*Redigit J. HERMAN*

SERIES LINGUISTICA  
FASC. II.

---

SÁNDOR KISS

LES TRANSFORMATIONS DE LA STRUCTURE  
SYLLABIQUE EN LATIN TARDIF



KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN  
1971





## I. Le problème de la syllabe — considérations générales

1. *Le point de vue phonologique.* L'analyse linguistique d'un texte nous révèle, au terme des opérations de division et de subdivision successives, l'élément le plus petit auquel on puisse encore attribuer une fonction linguistique: celle de distinguer entre elles des unités significatives. Ces éléments, dépourvus eux-mêmes de signification et appelés *phonèmes*, ne se suivent pas dans le texte au hasard: leur succession est gouvernée par certaines règles, ou, autrement dit, certaines séquences de phonèmes sont admises pour constituer le texte et d'autres ne le sont pas. L'examen de différents corpus permet de découvrir différents ensembles de règles, chacun caractérisant tel ou tel système linguistique. Pourtant, un trait de l'organisation de ces séquences se retrouve dans beaucoup de systèmes et semble être commun à tous<sup>1</sup>: il consiste en un partage des éléments entre deux types. Le texte sera construit de telle manière qu'un représentant d'un de ces types groupera autour de lui quelques représentants de l'autre, le même jeu reprenant ensuite indéfiniment, étant entendu que le choix est libre à l'intérieur du type mais la périodicité est obligatoire. Les groupements dont la première analyse, conduisant au phonème, ne rend pas compte d'abord, mais dont l'existence ressort de l'examen de la distribution des phonèmes dans le texte, sont appelés *syllabes*. Par structure syllabique d'un texte, il faut donc entendre l'organisation des éléments les plus petits sur la double base d'un *contraste* et d'une *répétition*: la répétition d'un contraste, si ce dernier terme désigne la relation entre les représentants de deux types de phonème.

Ces deux types de phonème peuvent être définis en fonction du rôle qu'ils jouent dans la constitution du segment nommé syllabe. Nous avons conçu la syllabe comme un groupement constitué d'une partie centrale et de parties non-centrales (marginales). Le type «central» est représenté dans chaque syllabe par un seul élément; le type «marginal» fournit des éléments qui peuvent apparaître plus nombreux à l'intérieur du groupement, d'un côté et de l'autre de l'élément central. En même temps, la structure syllabique laisse certaines libertés de réali-

<sup>1</sup> Ici, nous ne pouvons nous appuyer que sur la prudente affirmation de L. Hjelmslev: «under certain structural conditions, which are very common» (Proleg., 17).

sation, ce qui fait que le type central est le seul qui soit indispensable, donc partout et toujours présent dans le groupement, tandis que l'autre peut ne pas être représenté, de sorte que certains phonèmes peuvent constituer une syllabe monophonématique isolée, comprise entre deux pauses, et d'autres ne le peuvent pas.<sup>2</sup> C'est de cette manière qu'en vertu d'une structure universellement répandue, une première grande division peut être pratiquée dans l'inventaire de phonèmes de chaque système: l'ensemble des éléments centraux — que l'on appelle traditionnellement des «voyelles» — et l'ensemble des éléments marginaux — des «consonnes» — constitueront deux *paradigmes*, régis par des lois de distribution différentes.

Afin d'opérer une différenciation à l'intérieur de chacun des paradigmes, il faut examiner quelles sont les séquences possibles et les séquences impossibles dans tel ou tel système. Il ressortira de cette analyse que les voyelles d'un système donné n'entrent pas toutes dans les mêmes combinaisons et les conditions d'emploi des consonnes ne sont pas non plus identiques: par exemple, dans une langue qui connaît des groupes de consonnes, il y a sans doute une série de consonnes qui peuvent occuper la première place dans le groupe et une autre dont les membres ne peuvent figurer qu'à la seconde place.<sup>3</sup> Une telle analyse nous conduit à établir une distinction entre positions «intérieure», «initiale» et «finale», dans le cadre de segments plus vastes, correspondant à des unités significatives. Certes, il n'y a pas d'identité entre l'étendue de la syllabe et celle du morphème, mais certaines frontières syllabiques coïncident nécessairement avec les frontières des unités qui peuvent être limitées dans la chaîne par des pauses et que nous pouvons appeler, faute de terme meilleur, des mots. Il est donc logique et économique à la fois, en décrivant les groupements intérieurs d'un texte et en délimitant les syllabes, de tenir compte des groupes qui s'y rencontrent à l'initiale et à la finale des mots.<sup>4</sup> Cela ne veut pas dire qu'après l'examen de ces deux positions-clés, les séquences intérieures ne puissent plus présenter de surprise: ces dernières ne peuvent pas toujours être décomposées en «groupe final + groupe initial», formule où le signe + marque la frontière syllabique. Tandis qu'en latin, une coupure comme *tem + plum* se justifie par la considération des mots se terminant par *m* et commençant par *pl-*, il y a des cas, notamment en finnois, où un groupe intérieur de trois consonnes ne saurait être divisé d'après ces principes, vu que ni l'initiale ni la finale n'admettent la combinaison consonantique.<sup>5</sup> Il n'en est pas moins vrai que la structure syllabique,

<sup>2</sup> Il y a entre les deux types, selon l'expression de *Hjelmslev*, une «relation de présupposition unilatérale» (Le langage, 123).

<sup>3</sup> Cf. pour le suédois, *Haugen*, Syllable, 217—8; pour les combinaisons consonantiques possibles à l'initiale du mot en allemand, *Ellenberg*, Lautstruktur. Un inventaire des groupes de consonnes possibles à l'initiale et à la finale du mot latin et grec, ainsi que plusieurs données concernant ces positions dans les langues les plus diverses, sont fournis par *Benveniste*, Répartition.

<sup>4</sup> La manière dont on peut exploiter ces positions pour décrire la structure syllabique a été bien montrée, pour l'allemand, par *Essen*, Silbe 86—7.

<sup>5</sup> Cf. *Haugen*, Syllable, 219.

bien que constatable au niveau phonologique pur, subit le contrôle d'une autre structure, celle qui dispose dans la chaîne les éléments doués de signification; autrement dit, la division syllabique est soumise, du moins en partie, à la division syntagmatique des signes.

Dans ces conditions, on peut imaginer que deux séquences de phonèmes, identiques par ailleurs, soient différenciées uniquement par la position de la coupe syllabique. Des exemples familiers sont, en anglais, les oppositions *a name* /ə-neim/ 'un nom' ~ *an aim* /ən-eim/ 'un but' ou *nitrate* /nai-treit/ 'nitrate' ~ *night rate* /nait-reit/ 'tarif de nuit': chacune de ces séquences existe avec une coupe «normale» et une coupe «aberrante», cette dernière étant due à une frontière morphologique, qui ne correspond pas à la division syllabique habituelle. Cette jointure spéciale peut être définie comme une «pause virtuelle»<sup>6</sup> (une sorte de pause effective n'est pas rare dans ce cas); cela souligne la place respective que signe et syllabe occupent dans la hiérarchie des unités linguistiques.

Pour caractériser la catégorie des voyelles et celle des consonnes, nous avons fait appel, au début de ce chapitre, à un trait d'asymétrie de la structure syllabique: la voyelle — élément «central» qui peut former syllabe à lui seul — est accompagnée d'habitude d'une consonne ou de plusieurs, dont la présence et le mode d'emplacement sont cependant facultatifs. Soit *a* un symbole vocalique et *p* un symbole consonantique: *a* isolé peut être considéré comme une syllabe et *p* non — mais, d'après nos définitions, les groupements *pa*, *ap* et même *ppa*, *app* ou *ppapp*, constituent également des syllabes, donc des segments du même niveau que *a*. Ainsi, à l'intérieur du même système, certaines parties de la marge syllabique — ou la marge tout entière — peuvent alterner avec zéro<sup>7</sup>; autrement dit, un texte peut être composé de plusieurs types de syllabes. Il y a lieu de supposer que ces types, en dehors de leur manifestation sur le plan syntagmatique, connaissent une existence systématique, forment un paradigme eux aussi: certaines situations particulières, dont la versification, impliquent un choix conscient entre ces types.<sup>8</sup>

Si la liberté de réalisation de la structure syllabique est considérable au point de vue général, il n'en va pas de même pour tel ou tel système particulier: chaque langue possède en effet une structure déterminée qui rend possible l'emploi de certains types de syllabe et en interdit d'autres. La limitation la plus commune semble être l'utilisation d'un seul type, à l'exclusion de tous les autres: ce type vraiment privilégié est celui qui comprend uniquement une consonne et une voyelle (structure *pa + pa + pa*...). La répétition d'un contraste, qui est à la base de toute structure syllabique, se réalise ici sous sa forme la plus pure.

<sup>6</sup> *Martinet*, *Éléments*, 57; cf. encore *Troubetzkoy*, *Principes*, 234; *Tanaka*, *Syllable*, 411—2.

<sup>7</sup> Cf. *Novák*, *Consonnes*, 130—1.

<sup>8</sup> L'importance structurale de la syllabe a été soulignée d'une manière spirituelle par *H. Sekom-modau*, qui a présenté une fine analyse diachronique de la polysémie de la syllabe [sã] en français (*Die Silbe und die Struktur des Französischen*, Wiesbaden, 1967).

Des cas de «réinterprétation phonologique» illustrent bien l'exclusivité de ce type simple dans certains systèmes: c'est ainsi que changent d'aspect des mots que le japonais a empruntés à des langues européennes, comme *club* > *kurabu* ou *film* > *hirumu*.<sup>9</sup> L'autre type fondamental, qui comprend encore une consonne après le centre vocalique (succession *pap-pap*...) et que l'on dit «fermé», par opposition au type «ouvert», peut être considéré comme un élargissement de ce dernier, d'autant plus qu'il n'y a pas de texte composé uniquement de syllabes fermées, car le type ouvert est représenté dans chaque système<sup>10</sup>: son existence est présupposée par celle du type fermé. Le terme d'élargissement ne désigne pas ici une relation pure, il correspond également à certains processus concrets. Nous savons bien, depuis les mises au point de R. Jakobson,<sup>11</sup> que l'apprentissage du langage par l'enfant est caractérisé par une complexité croissante des structures, le contraire étant vrai dans les cas de la désintégration progressive de la faculté de parler. Le type de structure le plus simple, la succession uniforme cons. + voy. . . , est le premier appris et le dernier oublié. L'universalité des mots du langage enfantin (du genre *papa*, *téter*), les transformations que font subir aux mots l'enfant tout comme l'aphasique (*parti* > *pati*, *tati*; *soupe* > *poupo*),<sup>12</sup> font ressortir le caractère non seulement simple mais aussi primitif de la syllabe ouverte. C'est encore le type unique que l'on suppose pour un «proto-indo-européen», qui n'aurait pas encore connu de distinctions phonologiques entre voyelles, mais qui aurait déjà utilisé la répétition d'un contraste fondamental pour construire ses expressions.<sup>13</sup>

La succession des syllabes ouvertes apparaît ainsi comme l'expression la plus simple de l'organisation syllabique de la parole, et nous pouvons ordonner les structures les plus diverses par rapport à cette formule fondamentale. Nous obtiendrons ainsi des formules qui constitueront des variantes plus ou moins altérées de l'originale, tout en conservant le trait essentiel de celle-ci. Ce procédé est efficace dans la description des divers systèmes phonologiques, mais aussi dans leur comparaison, donc — comme nous allons le voir — en phonologie diachronique.<sup>14</sup>

<sup>9</sup> *Malmberg*, Stabilité et instabilité, 220.

<sup>10</sup> *Rosetti*, Syllabe, 22; *Jakobson*, Essais, 119.

<sup>11</sup> «La régression graduelle du système phonologique chez les aphasiques montre régulièrement, sous forme inversée, l'ordre des acquisitions phonologiques chez l'enfant» (*R. Jakobson*, Deux aspects du langage et deux types d'aphasies, in *Essais*, 60). Cf. *Id.*: Les lois phoniques du langage enfantin et leur place dans la phonologie générale, in *Troubetzkoy*, Principes, Appendices, p. 372; *Id.*: Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze (in *Selected Writings*, 1, 's-Gravenhage, 1962), 395.

<sup>12</sup> Cf. *Malmberg*, Stabilité et instabilité, 219—20 et 228—30.

<sup>13</sup> *Allen*, One-vowel Systems, 123—4; *Malmberg*, Stability and Instability, 403—4; *Malmberg*, Syllable, 7.

<sup>14</sup> Pour une description formelle de la structure syllabique du suédois et du norvégien, v. *Haugen*, Syllable, 220.

2. *Le point de vue phonétique.* Dans les considérations qui précèdent, nous avons cherché à découvrir, à un niveau abstrait, des rapports et des fonctions linguistiques, sans tenir compte du côté physique, immédiatement perceptible, des phénomènes envisagés. En effet, les mêmes règles d'organisation peuvent se cacher derrière des réalités phonétiques très différentes, et, inversement, le même procédé articulatoire, la même impression acoustique doivent être interprétés différemment suivant les structures et les systèmes dont ils manifestent un élément constitutif. C'est pourquoi nous avons d'abord voulu définir la syllabe sur une base purement distributionnelle.<sup>15</sup> Mais l'aspect physique — articulatoire et acoustique — de la langue n'en présente pas moins des caractéristiques universelles qui correspondent à l'organisation syllabique, constatée sur le plan phonologique pur.

Plusieurs essais ont été faits pour résoudre le problème de la syllabe phonétique.<sup>16</sup> En effet, il y a ici une multitude d'approches possibles: on doit examiner un faisceau de phénomènes qui correspondent tous à la même structure phonologique, en réalisant celle-ci dans divers secteurs. Nous croyons cependant que tous ces phénomènes phonétiques peuvent être ramenés à un dénominateur commun, à une tendance fondamentale de la parole humaine.

a) L'étude des *articulations* montre que les phonèmes centraux, par eux-mêmes syllabiques, se réalisent comme des sons de grande aperture et toujours «à air», tandis que les unités marginales qui les accompagnent s'articulent avec un canal sus-glottique plus rétréci, avec plus d'effort articulatoire et avec moins d'air phonateur ou même, par une brève occlusion complète, sans air du tout.

b) L'interlocuteur, pôle récepteur de la communication, reçoit des impressions *acoustiques*, qui se suivent également d'après un certain ordre. Elles se distinguent par la prédominance de vibrations périodiques (=sons musicaux) ou apériodiques (=bruits), et cette *périodicité* des vibrations atteint son maximum aux endroits que nous avons appelés les centres de syllabe et qui correspondent aux articulations ouvertes (vocaliques). Il en va de même pour l'*intensité* acoustique, phénomène parallèle: des sommets de sonorité contrastent, dans la chaîne, avec des éléments peu sonores, qui renferment éventuellement un moment de silence.

<sup>15</sup> Nous croyons que dans cette question, le point de vue de *Troubetzkoy* est trop restreint. En s'attaquant aux définitions fonctionnelles abstraites de *Hjelmslev*, il affirme: «„Voyelle” et „consonne” sont des concepts *phoniques*, c'est-à-dire acoustiques et ne peuvent être définis que comme tels» (*Troubetzkoy*, Principes, 97). Cf. dans le même sens *Straka*, Division, 24—5. — De l'autre côté, *O. v. Essen* exclut le point de vue phonétique et insiste sur le caractère phonologique de la syllabe, en partant des différences d'organisation syllabique qui peuvent exister entre des systèmes divers (*Essen*, Silbe, 86). Dans son exposé sur certains aspects du problème de la syllabe, *R. Gsell* — tout comme *E. Benveniste*, intervenant dans le débat — oppose très nettement «unités opérationnelles d'un ordre immédiatement supérieur au phonème» et «unités de groupements récurrents dans la substance phonique» (cf. *Gsell*, Syllabe, pp. XXXIV—XXXV).

<sup>16</sup> Ils sont passés en revue, entre autres, par *Dieth*, *Vademekum*, 376 et *Essen*, Silbe, 85. Pour les définitions classiques, nous renvoyons à celles de *F. de Saussure* (Cours, 79—80 et 86) et d'*A. Meillet* (Linguistique, 50). Parmi les mises au point récentes, cf. *Rosetti*, Syllabe («La syllabe phonétique», pp. 9—20); *Hála*, Silaba; *Tillmann*, Silbenproblem.

L'examen des faits articulatoires et acoustiques nous permet de déterminer la structure syllabique sur une base *phonétique*: les unités les plus petites de la parole tendent à se disposer dans l'ordre gradué d'une «croissance» et d'une «décroissance» alternatives. La phonétique établit donc comment *la répétition de la différence*, décrite d'une façon abstraite par la phonologie, se réalise dans l'acte de parole concret. On peut présumer que cette différence, c'est-à-dire le contraste entre éléments voisins, doit atteindre un certain degré pour être efficace. Cela indique la possibilité d'une étude des distinctions à préserver entre phonèmes subséquents (dans la chaîne) — étude qui a déjà été réalisée concernant les phonèmes qui entrent en commutation (dans le système).

3. *La syllabe comme unité*. Parvenus à ce point, nous devons nous poser la question suivante: n'y a-t-il qu'une seule manière de diviser un texte donné en syllabes? Autrement dit: la syllabe présente-t-elle un caractère d'unité, une cohérence intérieure quelconque ou bien des indices de démarcation spéciaux à ses frontières? En effet, nous avons cherché jusqu'ici à isoler, le plus possible, les phonèmes dans la chaîne, afin de montrer la part de l'organisation syllabique dans la constitution de leurs séquences. Par contre, nous nous demandons maintenant si, en plus, certains types de *contact* ou de *transition* ne manifestent pas l'existence d'unités d'un niveau plus haut.

La transition entre phonèmes peut être conçue comme un changement d'aperture brusque, dont la qualité — explosion ou implosion — influe,<sup>17</sup> dans une certaine mesure, sur la réalisation phonétique de l'unité précédente. L'opposition entre ces deux contacts possibles est la source de certaines asymétries. Toute explosion implique un contact très étroit, elle «reste une quantité irrationnelle pour l'oreille»,<sup>18</sup> tandis que l'implosion, propre à donner une «impression vocalique»,<sup>19</sup> se fait avec plus de lenteur (contact lâche). Autrement dit, la parole fait alterner des éléments qui se déroulent très rapidement avec des points de repos relatif, qui représentent chaque fois un lent retour vers la position normale des organes phonateurs. Ces rapports de durée et de contact permettent de repérer les groupements dans une séquence cons. + voy. + cons. + +voy. . . : ils unissent chaque fois la consonne à la voyelle subséquente, avec coupure (frontière syllabique) après chaque voyelle. Ce résultat souligne la cohérence du type appelé «syllabe ouverte», il explique donc la délimitation des unités dans la structure simple CVCVCV . . . (cf. *supra*, p. 5). D'autre part, la rencontre d'une consonne implosive et d'une consonne explosive — point où l'aperture et la sonorité baissent le plus, autrement dit, point final d'une

<sup>17</sup> C'est-à-dire ouverture ou fermeture, d'après la terminologie plus précise de *Saussure* (Cours, 79—80 et 86).

<sup>18</sup> *Ibid.*, 91.

<sup>19</sup> *Ibid.*

série d'implosions, qui marque en même temps le point initial d'une nouvelle série d'explosions — a été également identifiée comme frontière syllabique: cons. + voy. + cons. || cons. + voy. + cons. Ici encore, la transition entre syllabes est marquée par un contact lâche.

Des expériences précises ont été faites pour établir un rapport entre le groupement syllabique et le rythme des *émissions d'air* qui sont à la base de l'acte phonateur.<sup>20</sup> On peut affirmer — sans qu'il y ait un rapport direct entre syllabe et mouvement de poitrine — que l'unité de la syllabe s'établit au niveau phonatoire lui-même, grâce à la poussée libre de l'air entre deux obstacles,<sup>21</sup> plus précisément entre le franchissement du premier et la formation du second (donc entre l'explosion et l'implosion).

On doit soulever ici le problème de l'existence d'une marque acoustique qui permet de repérer les *frontières* syllabiques. Il est assez naturel que l'on croie trouver cette marque dans «l'absence de transition acoustique» entre deux phonèmes voisins, c'est-à-dire dans le manque d'interpénétration, lisible sur leurs spectrogrammes. Ce critère permettrait de découvrir, à lui seul, l'existence d'une coupure «anormale» *ap + a* — par opposition à *a + pa* habituel (cf. *supra*, p. 5) — où la consonne modifiée d'une manière caractéristique le spectre de la première voyelle et non pas celui de la seconde.<sup>22</sup>

Nous avons conçu la syllabe comme l'expression de la loi distributionnelle qui assure l'organisation contrastive des phonèmes dans la chaîne. Nous venons de voir, d'autre part, que le groupement syllabique possède une unité réelle, grâce à certains rapports qui unissent ses membres, en les séparant, par là, des membres d'autres groupements.<sup>23</sup> Nous avons ainsi le droit de supposer

<sup>20</sup> Cf. *Rosetti*, Syllabe, 15—7.

<sup>21</sup> Cf. dans le même sens *Fry*, Syllable, 217. — «... términos tales como *Expirationstoss*, *Druckstoss*, *Expirationshub* (...), empleados, a propósito de la sílaba, por los fonetistas alemanes, están perfectamente justificados. En cambio, la *sílaba espiratoria* (*Drucksilbe*, *Expirationssilbe*) no existe; pero existe, en el interior de una misma corriente espiratoria, para cada sílaba, un nuevo impulso de espiración» (*Hála*, Sílaba, 8).

<sup>22</sup> Cette théorie a été développée, avec l'utilisation de données expérimentales, par *B. Malmberg*, cf. entre autres son article «Remarks on a Recent Contribution to the Problem of the Syllable» (in *SL*, XV, 1961, pp. 1—9). Cet article fait suite à celui d'*A. Skaličková*, A Contribution to the Problem of the Syllable (in *ZPhon*, XI, 1958, pp. 160—5). *Malmberg* reproche à ce dernier auteur sa prise de position agnostique concernant la délimitation des syllabes. Dans un article suivant, paru la même année que celui de *Malmberg* (The Problem of the Syllable Boundary and the Identification of Sounds, in *ZPhon*, XIV, 1961, pp. 321—7), *A. Skaličková* maintient sa théorie, bien qu'elle la rapproche des vues de *Malmberg* dans une certaine mesure.

<sup>23</sup> L'existence des syllabes est reconnue à une époque reculée de l'évolution de la conscience humaine; les écritures syllabiques précèdent les notations alphabétiques. «La syllabe s'offre plus directement que les sons qui la composent» (*Saussure*, Cours, 77). Notons que le terme *συλλαβή* dénote à l'origine quelque chose qui «réunit» des éléments: *ζώνας τε, συλλαβὰς πέπλον* «was die Gewänder zusammenhält»; *ἐν γραμμάτων συλλαβαῖς* «in geschriebenen Worten» — les deux citations proviennent d'Eschyle. Cf. *Pape*, s. v. La définition d'Aristote contient déjà deux vérités linguistiques essentielles: elle constate, d'une part, que la syllabe se forme de la liaison d'une voyelle et d'une consonne; d'autre part, qu'elle n'est pas porteuse de signification — *συλλαβὴ δὲ ἔστιν φωνῆ ἄσμηρος συνθετὴ ἐξ ἀφόνου καὶ φωνῆν ἔχοντος* (Poet. XX, 5; cf. *Beare*, Latin Verse, 43—4). Les grammairiens latins s'en tiennent généralement à la définition étymologique; cf. *Sergius*: «Syllaba dicta est ex interpretatione Graeca quasi ἀπὸ τοῦ συλλαμβάνειν τὰ γράμματα, ab eo quod complectatur et conglutinat litteras» (K. IV, 478).

qu'à son tour, le rapport des groupements entre eux est un facteur d'importance pour la langue, et qu'il peut être éventuellement modifié, vu la diversité des types de groupements.

En effet, la structure syllabique n'est pas seulement un principe d'organisation des séquences de phonèmes: elle fournit en même temps la base d'un autre réseau d'identités et de différences, qui se noue au niveau des groupes de phonèmes. Il existe certaines «dimensions» de la parole qui ne relèvent pas de la disposition des éléments segmentaux et pour lesquelles l'organisation linguistique se fait dans le cadre de la succession des syllabes. Il en est ainsi des rapports qui caractérisent l'énoncé au point de vue de la durée et de l'accentuation — phénomènes dits *suprasegmentaux* ou prosodiques, dont le déroulement est parallèle à celui de la séquence des phonèmes. La structure syllabique dote donc l'énoncé d'une figure caractéristique, qui l'opposera à l'uniformité du temps.<sup>24</sup>

On a vu que la source de la durée perçue est normalement un chaînon implusif, c'est-à-dire le centre ou la marge finale de la syllabe (cf. *supra*, pp.8—9). Les oppositions phonologiques de quantité portent sur les éléments centraux ou s'établissent à la frontière syllabique (*pa/pā; pa-pa/pap-pa*): la syllabe offre ainsi un cadre commun pour leur réalisation.<sup>25</sup> Le jeu des centres vocaliques longs et brefs d'une part, la présence et l'absence de la marge consonantique finale d'autre part, établissent des schèmes temporels compliqués, qui peuvent être interprétés en termes de répétition et de contraste syllabiques. Dans un article suggestif, D. B. Fry cherche à démontrer que l'organisation cérébrale de la chaîne parlée se fait au niveau de la syllabe, unité qui est «plani-ifiée» à l'avance dans son ensemble.<sup>26</sup>

La complexité du système des contrastes syllabiques est augmentée par les différences d'accentuation. La mise en relief de certaines parties de la chaîne sonore contient toujours un élément d'intensité et porte sur une voyelle, tout comme sur les consonnes unies à la voyelle par des liens syllabiques. Le contraste syntagmatique dû à la présence des accents peut jouer un rôle phonologique (sa forme détermine la différence en russe entre *мы́ка* 'tourment' et *мы́ка* 'farine'); dans les langues à accent fixe, il a une fonction démarcative

<sup>24</sup> L'«accentuel pattern» précède le phonème individuel et la séquence, car il en est l'organisateur, d'après Galton, *Accent*, 319—20. L'auteur fonde ses considérations en partie sur des arguments diachroniques.

<sup>25</sup> La syllabe prononcée et perçue constitue «ein sukzessiv gestaltetes Ganzes, insofern ihr nur als Ganzem die eigene Dauer zukommt» (*Tillmann*, *Silbenproblem*, 110).

<sup>26</sup> Cf. *Fry*, *Syllable*. Ses arguments sont les suivants: 1. c'est au niveau syllabique que les rapports temporels deviennent compliqués, le contrôle central ne pourrait d'ailleurs guère se réaliser au niveau du phonème, vu les interactions entre phonèmes voisins; 2. on ne peut pas concevoir non plus que l'organisation centrale agisse pour le groupe respiratoire, ce qui supposerait l'emmagasinage de trop de données superflues; 3. les erreurs du langage spontané mettent en jeu généralement des syllabes entières (contrepétories); 4. le contrôle auditif différé («delayed auditory feedback») cause le maximum de trouble à un écart de 0,1 seconde, ce qui peut être attribué à l'interférence entre le contrôle et le plan de la syllabe suivante, puisque la durée d'une syllabe est de 0,15 à 0,2 seconde.

(l'accent initial du hongrois, l'accent final du français délimitent les mots phonétiques; l'accent du latin classique laisse prévoir la fin du mot, puisqu'il peut être suivi, dans le même mot, tout au plus d'une des formules -; ~; ~- ou ~ ~). Mais l'accent a d'abord une fonction *contrastive*, «la seule qui soit commune à tous les accents»,<sup>27</sup> il sert donc à créer *une différence entre syllabes, qui se renouvelle* à chaque unité accentuelle.

Désormais, nous pouvons concevoir la structure syllabique comme un principe d'organisation double,<sup>28</sup> qui agit sur la disposition des phonèmes en séquences, et qui règle les rapports de durée et de mise en relief dans la chaîne. Cette structure peut être ramenée à une différence qui se répète, sous des formes diverses et pourtant identique à elle-même: comme contraste de phonèmes, elle établit la syllabe, comme contraste de syllabes, elle est à la base des schèmes temporels et accentuels de la parole. L'organisation syllabique crée un rythme dans les deux sens de *ῥυθμός*: elle est une forme et un retour régulier.<sup>29</sup>

<sup>27</sup> *Martinet*, *Économie*, 156; cf. *Garde*, *Accent*, 8—10.

<sup>28</sup> Pour la tentative de ramener les deux fonctions de la structure syllabique à un même principe, cf. *Rischel*, *Stress*, 92. L'auteur parle de «contours» établissant des syllabes au niveau du contraste accentuel, et des parties de syllabe au niveau syllabique.

<sup>29</sup> Cf. *E. Benveniste*, La notion de «rythme» dans son expression linguistique, in «Problèmes de linguistique générale», Paris, 1966, pp. 327—35.



## II. Structure syllabique et types de syllabe en latin classique

Nous avons dit plus haut que si, dans la plupart des cas, un texte peut être divisé en syllabes sans équivoque, cela ne veut pas dire que toutes ces syllabes puissent être ramenées à un même schéma phonologique (cf. *supra*, p. 5). Le latin connaît, lui aussi, un certain nombre de types de syllabe, que nous classerons à l'aide de trois variables. D'abord, au point de vue de la constitution phonématique, nous ne distinguerons, pour le moment,<sup>1</sup> qu'entre syllabe terminée par une voyelle et syllabe terminée par une consonne (c'est-à-dire *ouverte* et *fermée*), car la présence ou l'absence d'une consonne finale de syllabe est ici le facteur rythmique le plus important (*supra*, p. 9), comme cela ressort également des développements ultérieurs de la langue. Puis, les rapports de durée de la chaîne s'établissant au niveau de la syllabe et non au niveau du phonème isolé, on devrait, en principe, faire une distinction entre syllabe brève et syllabe longue; néanmoins, cette différence rejoint la première, car toutes les syllabes fermées sont longues par définition. Ainsi nous opposerons ici les durées des centres et parlerons de *syllabes à voyelle brève* et de *syllabes à voyelle longue*. Enfin, étant donné que les syllabes sont les termes de contrastes suprasegmentaux dits accentuels, les syllabes latines se répartiront entre les catégories *accentuée* et *inaccentuée*.

La statistique qui suit représente la répartition des syllabes d'un texte latin d'après ces trois variables. L'échantillon choisi provient des *Commentarii Belli Gallici* de Jules César (III, 3—5, éd. Klotz, Teubner, 1957) et contient 814 syllabes. Pour contrôler nos résultats, nous avons utilisé un texte de Suétone, de longueur à peu près égale (II, 32—34, éd. Roth, Teubner, 1877). Les chiffres trouvés ici ne présentent de décalage significatif par rapport au premier texte dans aucune des catégories, sauf sur un point auquel nous reviendrons lors de l'étude des transitions (*infra*, p. 20). Chaque fois, même dans les cas d'enclise et de proclise, nous avons tenu compte des frontières du mot.

<sup>1</sup> En laissant pour plus tard l'étude des types de transition, qui doit tenir compte de la «marge initiale» aussi (cf. *infra*, p. 17).

syllabe		accentuée	inaccentuée	total
ouverte	voyelle			
	brève	7,0	24,5	31,5
	longue	10,3	11,3	21,6
fermée	brève	12,8	26,5	39,3
	longue	2,3	5,3	7,6
total		32,4	67,6	100,0

Répartition des syllabes dans un texte de César, calculée en pourcentages

Si nous voulons interpréter cette statistique, nous remarquons tout d'abord qu'il ne s'y rencontre pas de case vide, c'est-à-dire que chaque catégorie, posée théoriquement (au nombre de  $2^3=8$ ), existe réellement dans la langue. Il n'y a donc pas d'incompatibilité, en latin, entre les divers facteurs que nous avons choisis comme bases de classification. Pourtant, aucun de ceux-ci ne se réalise indépendamment des autres, comme nous allons le montrer.

1. *Caractère ouvert ou fermé de la syllabe et quantité vocalique.* Il ressort de la dernière colonne de notre statistique que la répartition des voyelles longues entre les deux types de constitution syllabique est fort inégale. Le rapport des syllabes ouvertes et fermées est de 53 : 47 approximativement; or, les premières contiennent trois fois autant de voyelles longues que les dernières, la combinaison «voyelle longue+groupe de consonnes (ou géminée)» est donc mal intégrée à la structure syllabique latine. En effet, la corrélation de quantité vocalique ne fonctionne guère en syllabe fermée: elle se cantonne presque exclusivement dans les syllabes finales terminées par *-s* (*vivīs ~ vivīs; senatūs ~ ~senatūs*).<sup>2</sup> A supposer que la combinaison en question crée une syllabe longue à double titre (par la durée vocalique et par le ralentissement que représente l'implosion), sa fréquence par rapport à celle des syllabes «simplement» longues est plus petite encore: 7,6 % face à 60,9 % (31,5 % restant pour les syllabes brèves). Une voyelle phonologiquement longue suivie d'une consonne phonologiquement longue est une rareté dans les langues européennes modernes: le finnois et le hongrois y sont les seuls à connaître cette combinaison (cf. hongr. *korral* 'avec l'âge' ~ *kórral* 'avec la maladie'; *alom* 'litière' ~ *álom* 'sommeil' ~

<sup>2</sup> Devant consonne finale (sauf devant *-s*), c'est le terme non-marqué de l'opposition (=la brève) qui apparaît en général (cf. *Troubetzkoy*, *Principes*, 208). A l'intérieur du mot, on a très peu de paires minimales (elles se trouvent toutes dans des mots qui ont peu de chance de figurer dans le même contexte): *lātro* 'voleur' ~ *lātro* 'j'aboie': *lūstrum* 'antre' ~ *lūstrum* 'expiation'. Cf. *Allen*, *Vox*, 75.

~ *allom* 'je persiste'.<sup>3</sup> On trouve par contre toute une série de langues où la longueur vocalique et la longueur consonantique se relient par une dépendance mutuelle. C'est le cas de l'italien, dont les voyelles accentuées sont brèves devant géminée ou groupe de consonnes et longues devant consonne simple (*fătto* ~ *fătto*)<sup>4</sup>; «le suédois et le norvégien sont de bons exemples de langues où la gémination n'apparaît qu'après voyelle accentuée brève et est automatique dans cette position».<sup>5</sup> Le latin, qui garde d'ailleurs la corrélation de quantité sur les deux plans vocalique et consonantique (*mālus* ~ *mālus*; *ager* ~ *agger*), connaît lui-même un grand nombre de paires de mots (étymologiquement apparentés et souvent de simples variantes), qui sont distingués par la durée vocalique et consonantique à la fois: *bāca* ~ *bācca* 'baie, fruit'; *cūpa* ~ *cūppa* 'cuve, tonneau'; *stūpa* ~ *stūppa* 'étoupe'. Ajoutons que dans certains cas, une limitation de principe de la liberté de combinaison est formulée par les grammairiens du II<sup>e</sup> siècle de notre ère (et les observations de ceux-ci doivent déjà être valables pour la langue classique).<sup>6</sup> Sur l'élimination progressive de la séquence «voyelle longue + consonne longue», H. Weinrich a fondé toute une théorie, sur laquelle nous reviendrons dans la partie historique de notre étude (cf. *infra*, pp. 76 et 105).

2. *Quantité syllabique et accent*. On peut chercher les lois statistiques réglant la répartition des syllabes accentuées et inaccentuées dans les autres catégories: celles des syllabes ouvertes et fermées d'une part, celles des syllabes à voyelle brève et à voyelle longue d'autre part. Le premier de ces rapports ne nous apprend rien de particulier, étant donné que la proportion des syllabes accentuées est du même ordre de grandeur parmi les syllabes ouvertes et parmi les syllabes fermées (32 % à peu près). Par contre, les syllabes accentuées contiennent relativement peu de voyelles brèves: le rapport des longues et des brèves, étant de 1 : 2,5 approximativement sans considération de l'accent, s'altère en faveur des longues à l'intérieur des syllabes accentuées (longues: brèves = 1 : 1,5). L'altération se produit dans la catégorie des syllabes ouvertes, où le pourcentage des brèves accentuées reste inférieur à celui des longues accentuées, malgré le rapport de 3 : 2 des brèves et des longues dans la totalité de la catégorie. D'autre part, le nombre des longues accentuées en syllabe ouverte égale presque celui des brèves accentuées en syllabe fermée; or, ces longues représentent la moitié des longues en syllabe ouverte, et ces brèves

<sup>3</sup> Cf. *Weinrich*, *Studien*, 18.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 13.

<sup>5</sup> *Martinet*, *Économie*, 142; cf. *Weinrich*, *Studien*, 33.

<sup>6</sup> «*Causam* item a multis scio per duo s scribi non attendentibus hanc litteram, ut etiam cognatam illius r, nisi praecedente vocali correpta non solere geminari» (Terentius Scaurus, K. VII, 21). Velius Longus affirme qu'il faut écrire *paulum* avec un seul l, puisque avec ll, «enuntiari nullo modo potest (...) hic autem mihi a longitudine syllabae antecedentis huic litterae obstat. est enim quam Graeci dicunt διφθογγος, iuxta quam omnino geminari consonans non potest» (K. VII, 80).

ne représentent que le tiers des brèves en syllabe fermée. Il s'ensuit que ce sont les syllabes ouvertes à voyelle longue qui sont les plus aptes à attirer l'accent du mot en latin.

Les rapports statistiques qui s'établissent entre accent et quantité traduisent la règle d'accentuation du latin classique, qui veut que l'accent frappe la syllabe pénultième ou antépénultième du mot, suivant la quantité de la pénultième (celle-ci retient l'accent si sa voyelle est longue ou si elle se termine par une consonne).<sup>7</sup> Il s'agit bien de la quantité syllabique et non de la durée vocalique; en effet, la proportion des syllabes accentuées parmi les syllabes brèves (= ouvertes et à voyelle brève) est de 1 : 4,5, la plus faible de toutes les catégories. Il n'y a donc pas d'incompatibilité, dans ce secteur non plus, entre les diverses marques de la syllabe: ce qu'on trouve, c'est la préférence de certaines coïncidences, aux dépens d'autres.

L'accent latin apparaît ainsi comme implanté en quelque sorte dans la structure rythmique de la langue. Non seulement il est prévisible à partir de cette structure, donc subordonné à elle et dépourvu de rôle phonologique, mais on peut dire même qu'il tend à la mettre en relief, en augmentant, chaque fois que c'est possible, le contraste entre syllabe longue et brève. Dans les rhétoriques anciennes, le système quantitatif et le système accentuel sont traités comme des phénomènes parallèles, sans rapport de subordination (cf. «omnium longitudinum et brevitatum in sonis sicut acutarum graviumque vocum iudicium ipsa natura in auribus nostris collocavit» Cic. Orator, 173). D'autre part, l'accent latin ne dépend pas de la quantité exclusivement, puisqu'il remplit en même temps une fonction *démarcative*. Celle-ci consiste à fixer un certain nombre de schémas quantitatifs qui peuvent suivre la syllabe accentuée dans le mot: 1. ≡ (*ámō, ámās*); 2. ∪ ≡ (*cápītē, cápīūnt*).<sup>8</sup> Le schéma 1 caractérise la plupart des mots de la langue: dans le texte de César, choisi comme échantillon et analysé ci-dessus, les paroxytons représentent 57,8 % de la totalité des mots; le pourcentage des proparoxytons (schéma 2) est de 22,6; celui des oxytons (monosyllabes) est de 7,2; le reste (12,4 %) est constitué par des mots proclitiques, non-accentuables, également monosyllabiques. La longueur moyenne du mot est de 2,7 syllabes.<sup>9</sup> Les accents se succèdent ainsi avec un écart trop grand pour que leur fonction de démarcation soit toujours assurée; en fait, si l'on ne tient pas compte des monosyllabes, elle se réalise chaque fois que la

<sup>7</sup> Quintilien, I, 5, 30.

8. C'est peut-être ce rapport entre structure quantitative de la chaîne et structure accentuelle du mot qui a été formulé ainsi par Cicéron: «Nam et aures ipsae quid plenum quid inane sit iudicant et spiritu quasi necessitate aliqua verborum comprehensio terminatur» (Brutus, 34).

<sup>9</sup> Nous avons obtenu un chiffre un peu plus grand que T. Janson, selon lequel la longueur moyenne du mot latin est entre 2,3 et 2,6 syllabes chez une série d'auteurs (sauf chez Plaute où l'on a 2,0 syllabes par mot). Cf. Janson, *Word*, 53.

syllabe accentuée est suivie d'une syllabe longue (qui doit marquer la fin du mot).<sup>10</sup>

Après avoir esquissé un réseau des types de syllabe en tenant compte de chaque syllabe individuellement, il nous reste à envisager les points de la chaîne où s'effectue la transition entre les syllabes successives. On a déjà vu dans quelle mesure ce contact est susceptible de variations dans ses caractéristiques phonétiques (*supra*, p. 9); ce manque d'uniformité se retrouve en latin. La répartition des *types de transition* recouvrira en partie celle des syllabes en types ouvert et fermé, mais elle comportera aussi des éléments nouveaux.

Compte tenu de la bipartition des phonèmes latins au point de vue de leur fonction syntagmatique, nous pourrions supposer *a priori* l'existence de quatre types de transitions (le signe + marque la frontière syllabique):

1. voyelle + consonne
2. consonne + consonne
3. voyelle + voyelle
4. consonne + voyelle

Le type 1 fera évidemment partie de la catégorie des «syllabes ouvertes» et le type 2 de celle des «syllabes fermées». Le type 3 englobera les cas d'hiatus à l'intérieur du mot comme entre deux mots voisins non séparés par une pause. Quant au type 4, son existence n'est imaginable que dans les cas où le libre déroulement du procès articulatoire serait suspendu par interférence avec un autre niveau linguistique, ce qui empêcherait le contact étroit d'une consonne avec la voyelle subséquente. Ceci peut se présenter en latin lorsqu'une finale consonantique est suivie d'une initiale vocalique en rapport syntaxique étroit. Admettons provisoirement que l'interruption se présente toujours dans ces conditions; la répartition des types de transition syllabique dans César, BG III, 3-5 pourra être figurée alors par la statistique suivante:

1. voyelle + consonne	43,5 %
2. consonne + consonne	41,5 %
3. voyelle + voyelle	9,6 %
4. consonne + voyelle	5,4 %

On voit que la somme «1» + «3» est égale à l'ensemble des syllabes ouvertes, la somme «2» + «4» à l'ensemble des syllabes fermées (cf. la statistique de la page 14). Notons que «3» se décompose ainsi: hiatus intérieur 5,3 % + hiatus entre mots 4,3 %. Le type «voyelle + voyelle» constitue 11,5 %, le type «consonne + voyelle» fait 14,4 % de toutes les transitions *entre mots*.

Ce dernier type pose un problème particulier. En effet, une coupure syllabique entre consonne et voyelle ne pouvait se réaliser que dans le cas où

<sup>10</sup> A. Martinet (Éléments, 91) a déjà évoqué ce phénomène. — Quant à la nature de l'accent latin, nous ne voulons pas entrer dans les détails ici; de toute façon, il s'agit d'une des controverses classiques de la linguistique latine. Pour le résumé de la discussion et la bibliographie, cf. jusqu'aux années 20, SSL, Grammatik, 187—9; plus récemment, Ph. W. Harsh, Early Latin Meter and Prosody, 1935—1955 (in Lustrum, III, 1958, pp. 215—50).

le mot latin avait une *autonomie phonétique* dans le groupe. Cette autonomie, si elle existait, se manifestait nécessairement sur le plan syllabique, par la présence d'un signal de démarcation spécial aux frontières de syllabes où pouvait apparaître une pause.<sup>11</sup>

Étant donné le caractère démarcatif de l'accent en latin, on peut supposer que le mot y correspondait à une unité phonologique réelle. D'autre part, on peut tenter d'interpréter le peu de données qui nous sont connues pour le comportement des phonèmes à la frontière entre mots.<sup>12</sup>

Commençons par un argument négatif: les interactions assimilatrices d'un phonème final avec le phonème initial suivant sont relativement rares; en tout cas, les «variations» que subissent -s final en sanscrit ou les occlusives initiales dans certaines langues romanes n'existent pas en latin.<sup>13</sup> Les arguments positifs peuvent se fonder d'abord sur certaines données de la versification, qui montrent que l'on tendait souvent à conserver le mot comme unité dans le vers. Ainsi, après voyelle brève, un groupe consonantique initial («muta + liquida» ou, s'il se rencontre, le groupe «s + cons.»), est habituellement traité comme une consonne simple (il «ne forme pas position»);<sup>14</sup> d'autre part, il arrive que l'on fasse entrer dans l'hexamètre une succession de plusieurs syllabes brèves par un artifice qui consiste à attribuer de la durée à la finale de mot elle-même

(dans les exemples cités, cette finale coïncide avec la césure): cf. *omnia vincit*  
 ~ | - || - | - - | - ~ ~ | - - - - - ~ ~ | - ~ ~ | - ~ ~ | - || - | -  
*amor et nos cedamus amori* (Virg. Égl. X, 69); *nam tibi, Thymbre, caput Euan-*

*drius abstulit ensis* (Virg. Én. X, 394).<sup>15</sup> Ce dernier procédé permet d'appuyer la thèse selon laquelle ce type de jointure provient précisément de l'allongement de la consonne finale.<sup>16</sup> Une remarque du grammairien Servius est plus révélatrice encore: il dit qu'une consonne finale géminée devant voyelle introduit une espèce de rupture dans le flux de la parole.<sup>17</sup> Après considération de ces faits, on est tenté de reconnaître l'existence de la transition «consonne + voyelle» en latin (catégorie 4 de la statistique de la page 17).<sup>18</sup>

<sup>11</sup> Cf. *Martinet*, *Éléments*, 55—7 et *supra*, p. 9.

<sup>12</sup> Ces données ont été rassemblées par *Sommer*, *Handbuch*, 315—25. Néanmoins, le problème du degré d'autonomie du mot n'existe pas pour cet auteur, puisqu'il ne considère pas les différences d'évolution phonique qui peuvent résulter de la différence de niveau linguistique entre mot et phrase: «Die phonetische Einheitlichkeit des gesprochenen Satzes bedingt, dass der Charakter der in seinen Rahmen vorgehenden Lautveränderungen ganz derselbe sein muss wie im einzelnen Wort, sobald die Voraussetzungen die gleichen sind» (p. 315).

<sup>13</sup> «Latin did not develop, as some Indo-European languages did, a complex set of assimilations, across word boundaries» (*Hill*, *Juncture*, 441).

<sup>14</sup> Cf. *Hermann*, *Silbenbildung*, 219.

<sup>15</sup> Ces particularités ont déjà retenu l'attention des grammairiens de l'antiquité, cf. *Servius*, *K. IV*, 424 et *Sergius*, *ibid.* 479.

<sup>16</sup> *Hill*, *Juncture*, 440.

<sup>17</sup> «pronomem c littera terminatum vocalis statim subsequitur: est enim longa in hoc, hoc erat alma parens [Virg. Én. II, 664] (...) sed quando c pro duabus consonantibus ponitur, debet cum quadam conlisione proferri» (*K. IV*, 424—5). Pour le /k:/ long de *hoc*, v. *Allen*, *Vox*, 75—7.

<sup>18</sup> Cf. Dans le même sens *Hill*, *Juncture*, 441.

Ce tableau peut être nuancé cependant si l'on réussit à identifier certains groupes syntaxiques étroitement reliés à l'intérieur desquels le comportement phonétique des éléments est nettement conditionné par les éléments voisins. De tels groupes peuvent être constitués par une préposition et un substantif comme le montrent les graphies *im balneum* (CIL IV 2410), *im pace* (VIII 10542)<sup>19</sup>; on connaît même une variante *apur* de *apud* devant *f*<sup>20</sup>; les habitudes de syllabation confirment la coalescence de ces éléments: cf. les graphies *a · ba · mo · re*,<sup>21</sup> *ab · ste*.<sup>22</sup> La particule de négation *haud*, proclitique comme les prépositions, semble avoir deux variantes en distribution complémentaire, celle-ci étant réglée par l'initiale du mot suivant: *haud aliter* mais *hau multum*.<sup>23</sup> Un autre exemple d'assimilation entre mots est fourni par l'expression *etiam nunc* où le *-m* se réalise, d'après Velius Longus, grammairien du II<sup>e</sup> siècle, comme *-n*.<sup>24</sup> Ajoutons la perte fréquente de la voyelle du verbe *est* après des mots à finale vocalique sur des inscriptions: *indiciost* (CIL VI 14338).<sup>25</sup> Que l'on envisage donc le problème de l'autonomie phonétique du mot à l'aide de l'accent ou au point de vue des interactions entre mots, on aboutit au même résultat: le mot latin avait une autonomie phonétique réelle, garantie par un accent d'intensité et matérialisée par une tendance à subordonner la syllabe au mot; néanmoins, dans un petit nombre de cas, cette autonomie est le propre du groupe syntaxique plutôt, ce qui est dû à l'existence d'éléments dépourvus d'accent et probablement à la faiblesse relative de l'accent d'intensité.

Ajoutons, pour terminer, que ce n'est pas seulement la transition «consonne + voyelle» (catégorie 4 de notre statistique de la page 17) qui met en cause l'indépendance phonétique du mot mais aussi la rencontre «voyelle + voyelle» (catégorie 3). Dans la métrique, on constate la suppression régulière de l'hiatus entre mots. Il va de soi que l'éliision,<sup>26</sup> telle que nous la connaissons, est une règle de la versification et non pas du langage spontané (il suffit de considérer le fait qu'il n'y a presque jamais éliision d'un vers à l'autre, même en liaison syntaxique étroite);<sup>27</sup> on voudrait pourtant savoir comment se com-

<sup>19</sup> Citées d'après *Sommer, Handbuch*, 318, n. 1.

<sup>20</sup> Dans *apurfinem* archaïque, cf. *SSL, Grammatik*, 182.

<sup>21</sup> CIL VI 35767, cf. *SSL, ibid.*

<sup>22</sup> Papyrus oriental, vers 20 avant notre ère: Caven 247, I, 18.

<sup>23</sup> La règle est très clairement explicitée par Marius Victorinus, grammairien du IV<sup>e</sup> siècle (cf. K. VI, 15). Malgré l'orthographe classique, on trouve la forme *hau* par exemple chez Plaute, Bacch. 1037 (*neque ego hau committam, Ernout—Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1959, s. v.).

<sup>24</sup> (La lettre *m*) «non numquam plenus per *n* quam per *m* enuntiatur, ut cum dico *etiam nunc*, quamvis per *m* scribam, nescio quo modo tamen exprimere non possum» (K. VII, 78).

<sup>25</sup> Pour d'autres exemples, cf. *Sommer, Handbuch*, 321.

<sup>26</sup> Pour les problèmes de l'éliision et de l'hiatus, cf. récemment *Wilkinson, Artistry*, 20—2; *Allen, Vox*, 78—82. *J. A. Richmond* (A Note of the Elision of final *e* in certain Particles used by Latin Poets, in *Glotta*, XLIII, 1965, pp. 78—103) cherche à rassembler des preuves pour l'abrégement de certains mots en hiatus dans la langue parlée.

<sup>27</sup> Il est vrai, d'autre part, que l'éliision est quelquefois supprimée à la frontière de deux groupes syntaxiques, cf. *et succus pecori et lac subducitur agnis* (Virg. Égl. III, 6, v. les remarques du grammairien Sacerdos, K. VI, 448).

portait, dans la langue parlée, une voyelle finale suivie d'une autre voyelle. Les théoriciens de l'éloquence traitent l'hiatus au point de vue stylistique: ils le déconseillent en général, surtout s'il s'agit de la rencontre de deux voyelles identiques,<sup>28</sup> mais ils n'excluent pas la possibilité de l'utiliser à des fins spéciales.<sup>29</sup> On pourrait en conclure qu'aucune des deux voyelles n'a subi d'altération, si ces remarques n'étaient accompagnées d'autres, isolées, qui parlent d'une sorte de contraction obligatoire.<sup>30</sup> Cela peut vouloir dire réduction ou chute de la voyelle finale, et cette voyelle disparaît effectivement dans des composés, du type *magn(o) opere, anim(um) adverto*;<sup>31</sup> un grammairien de l'époque postclassique insiste même sur le caractère non-artificiel de l'élision.<sup>32</sup> La chute de la voyelle finale en hiatus ne devait pourtant pas être un phénomène général, ce dont témoigne précisément la versification. Les règles de celle-ci, quelque arbitraires qu'elles puissent être, reflètent les règles de la langue dans une certaine mesure; or, il s'est avéré que les textes poétiques latins contiennent moins d'hiatus que les textes en prose, et cela du fait du choix et du groupement des mots.<sup>33</sup> Il semble donc que la suppression de la voyelle finale, requise par la prononciation du vers, ne correspondait pas à la prononciation courante. Celle-ci devait simplement supprimer la «jointure» entre les deux voyelles,<sup>34</sup> ou, autrement dit, les contours séparant les mots s'effaçaient plus aisément lorsque la frontière syllabique n'était pas en jeu (dans *vero + erat*, la jointure ne modifie pas la syllabation comme elle le fait dans *hoc + erat*). On constate d'ailleurs, dans ce domaine, une modification graduelle mais constante durant l'histoire du latin classique: en poésie et en prose, l'élision (l'hiatus) devient de plus en plus rare.<sup>35</sup> Ce changement peut être attribué à l'accroissement de l'autonomie phonétique du mot: l'élision traditionnelle de la métrique

<sup>28</sup> Cf. *Rhetorica ad Herennium*, IV, 12, 18: «Compositio est verborum constructio, quae facit omnes partes orationis aequabiliter perpolitatas. Ea conservabitur, si fugiemus crebras vocalium concursiones, quae vastam atque hiantem orationem reddunt, ut haec est: *Baccae aerae amoensisinae impendebant*». V. aussi Servius, K. IV, 445.

<sup>29</sup> «Habet enim ille tamquam hiatus et concursus vocalium molle quiddam» (Cicéron, *Orator*, 77). «nonnumquam hiulca etiam decent faciuntque ampliora quaedam» (Quintilien, IX, 4, 36).

<sup>30</sup> «nobis ne si cupiamus quidem distrahere voces conceditur» (par opposition au grec) (Cicéron, *Orator*, 152). «nemo (...) tam rusticus sit quin vocalis nolit coniungere» (ibid. 150).

<sup>31</sup> Cf. *Allen, Vox*, 78.

<sup>32</sup> «synalifa (définie ailleurs comme élision) autem a nobis vel pronuntiantibus vel pedes scandentibus fit», par exemple dans *mene incepto desistere victam*, Virg. *Én.* I, 37 (Sacerdos, III<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècle, K. VI, 448).

<sup>33</sup> Cf. *Janson, Word*, en particulier les pp. 61—2.

<sup>34</sup> L'élision est définie comme perte de la jointure par *Hill, Juncture*, 446.

<sup>35</sup> Dans 100 hexamètres de l'*Énéide*, on a trouvé 50 élisions; un texte de Martial, de longueur pareille, en présente 6 seulement (cf. *Janson, Word*, 62, n. 27). Dans le texte de Suétone que nous avons utilisé pour contrôler nos résultats statistiques fournis par celui de César (*supra*, p. 13), les hiatus constituent 6,6 % de toutes les transitions entre mots, à peine plus de la moitié du chiffre trouvé pour le texte de César (*supra*, p. 17). Cette diminution ne peut être le fait du hasard: il s'agit certainement de l'imitation consciente de la poésie. V. aussi *Nicolau, Cursus*, 67.

devait de moins en moins correspondre à la réalité linguistique, on cherchait donc à l'éviter dans la mesure du possible.

Les problèmes de l'autonomie phonétique du mot latin, dont nous venons de donner un aperçu très sommaire, peuvent avoir leur importance lors de l'étude de certains processus diachroniques (cf. *infra*, pp. 88, 92). Sur le plan théorique, leur solution peut compléter nos connaissances sur les rapports mutuels entre syllabe, accent et signe.



### **III. Transformations de la structure syllabique en latin tardif**

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'examiner, sur la base d'un corpus déterminé, les changements qui se sont produits dans la structure syllabique du latin après la période classique. Un tel projet présuppose un état de langue connu, utilisable comme référence: la structure syllabique du latin classique que nous venons de décrire dans son fonctionnement synchronique nous fournira cette base de comparaison. Nous faisons donc abstraction, pour le moment, des mouvements linguistiques qui pouvaient avoir lieu durant la période classique elle-même: nous concevons toutes les données de celle-ci comme simultanées et nous y rapportons d'autres données, plus tardives, échelonnées dans le temps. Nos dépouillements ont porté sur la période comprise entre les années 200 et 700 de notre ère: c'est l'époque la plus riche en inscriptions, importantes sources pour la connaissance de la langue parlée; d'autre part, disons-le à l'avance, c'est une période où les divergences territoriales ne sont pas encore assez marquées à l'intérieur du latin pour qu'on puisse y définir des dialectes nettement différents. Nos matériaux historiques gardent ainsi une certaine unité, du moins dans les tendances fondamentales qu'ils présentent, ce qui permet d'opposer un «latin tardif» au «latin de la période classique».

Le présent chapitre se divisera en deux grandes parties. Dans la première, nous ne communiquerons que des données linguistiques ayant trait à l'évolution de la structure syllabique latine. Le lecteur peut sauter cette partie de l'étude sans préjudice de la compréhension du reste. Des commentaires sur ces faits suivront dans une seconde partie du chapitre, qui aura pour but d'interpréter chaque changement au point de vue de la structure syllabique, avec considération des antécédents latins et des développements romans ultérieurs.

Nos dépouillements ont porté sur des ensembles d'inscriptions et sur quelques autres recueils de documents reflétant, malgré l'énorme influence d'une tradition littéraire sclérosée, les tendances de l'évolution phonétique de la langue parlée. Nous avons choisi des textes provenant de diverses régions de l'Empire romain, afin de repérer les traces d'une dialectalisation éventuelle;

en même temps, nos textes représentent des niveaux de langue différents: en dehors des inscriptions, qui ne sont pas linguistiquement homogènes elles-mêmes, nous avons travaillé sur des tablettes d'exécration, des documents juridiques et un certain nombre de manuscrits d'oeuvres littéraires. Notre corpus se constitue de la manière suivante:<sup>1</sup>

1. CIL VIII (Afrique du Nord):  
1-751 (Provinciae Tripolitana et Byzacena)  
2527-4185 (Lambaesis)
2. CIL XII (Gaule Narbonnaise): 4314-5359 (Narbo)
3. CIL XIII (Gaule et Germanie):  
1726-2445 (Lugdunum)  
3633-4287 (Treveri)  
6661-7260 (Mogontiacum)
4. CIL V (Gaule Cisalpine):  
1-724 (Istria)  
725-1757 (Aquileia)  
3217-3897 (Verona)
5. Rossi-Silvagni (Rome):  
I 1-855  
II 4163-4486
6. CIL X (Italie du Sud):  
1-674 (Bruttii, Lucanie, Salernum de Campanie)  
1478-1543 (Neapolis)  
1544-3333 (Puteoli)
7. CIL III (territoires orientaux):  
786-1640 } (Dacie, contenant entre autres les inscriptions  
7736-7995 } d'Apulum et de Sarmizegetusa)
8. Defixionum tabellae (toutes les tablettes de langue latine, provenant surtout d'Afrique et d'Italie du Sud)
9. Tablettes Albertini (documents juridiques, Afrique du Nord)<sup>2</sup>
10. Tjäder: Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700
11. Cavenaile: Corpus Papyrorum Latinarum (Égypte et Asie Mineure):  
papyrus 1-69 (fragments d'oeuvres littéraires)  
papyrus 70-101 (littérature juridique)  
papyrus 102-147 (documents papyrologiques de l'armée)

<sup>1</sup> Pour les abréviations, consulter la bibliographie.

<sup>2</sup> Comme moyen de contrôle, nous avons utilisé les dépouillements de V. Väänänen (cf. Väänänen, Albertini).

Les changements phonologiques relevés seront groupés dans l'ordre suivant:

- I. Changements laissant le nombre des syllabes intact
  1. Simplification des groupes de consonnes
  2. Dégémination et gémination
  3. Chute des consonnes finales
- II. Élargissement ou rétrécissement syllabique du mot
  1. Syncope
  2. Haplogogie
  3. Épenthèse
  4. Prosthèse
  5. Disparition et apparition de séquences de deux voyelles

Appendice:

1. Indications relatives à la quantité vocalique
2. Indications relatives au degré d'autonomie phonétique du mot

En ce qui concerne l'énumération des données dans les cadres de ce groupement, nous avons tâché de maintenir partout le même ordre, qui n'est d'ailleurs pas un ordre moins arbitraire que les autres. Nos listes de formes commencent par les données relevées dans le CIL (celles-ci étant disposées dans l'ordre des volumes et des numéros d'inscriptions), et c'est après que nous reproduisons les formes provenant des inscriptions chrétiennes de Rome, des diverses «tablettes» (tablettes d'exécration et Tablettes Albertini) et des papyrus (d'Italie ou d'Orient). Nous nous sommes contenté en général d'indiquer la forme qui peut témoigner d'une tendance nouvelle; nous ne l'avons fait suivre de la forme classique (entre parenthèses, après le signe =) que dans les cas où le rapport entre forme classique et forme tardive ne peut être saisi immédiatement. En ce qui concerne les données épigraphiques, nous ne distinguons pas en général entre les inscriptions que l'éditeur a pu lire ou identifier directement sur la pierre (indications «descripsi» ou «contuli» dans le CIL) et celles qu'il publie d'après la tradition manuscrite; néanmoins, si une forme rare ou surprenante ne nous est connue que par ce dernier moyen, nous la faisons suivre par la mention «trad. ms.». Quant à nos indications de date, elles proviennent de diverses sources. Les textes non-épigraphiques ont été datés par leurs éditeurs même: nous reproduisons, après chacune des données, les dates qu'ils proposent, sauf dans le cas des tablettes d'exécration, pour lesquelles nous suivons les indications chronologiques de Jeanneret,<sup>3</sup> plus sûres que celles de l'éditeur Audollent; et sauf dans le cas des Tablettes Albertini où il serait inutile de répéter chaque fois qu'elles ont été écrites toutes vers la fin du V<sup>e</sup> siècle (entre les années 493 et 496).<sup>4</sup> Les dates que nous assignons aux inscriptions ont été proposées généralement par les éditeurs du CIL; on peut ajouter

<sup>3</sup> Cf. *Jeanneret*, Tablettes, 7.

<sup>4</sup> Cf. *Väänänen*, Albertini, 5.

que les inscriptions de Lambaesis (CIL VIII 2527-4185), qui constituent un ensemble de textes particulièrement homogène, proviennent, dans leur très grande majorité, des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles.<sup>5</sup> Certaines inscriptions, relatives à l'activité de telle ou telle légion, ont pu être datées grâce à l'article «Legio» de la Real-Encyclopädie de Pauly-Wissowa. Enfin, nous marquons les inscriptions chrétiennes par l'abréviation «chr.», qui constitue en elle-même une indication chronologique; nous avons pourtant omis cette notation dans le cas des inscriptions de Rome publiées par Rossi-Silvagni, *Inscriptiones Christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores* (abréviation R).

## 1. Inventaire des changements

### I. Changements laissant le nombre des syllabes intact

#### 1. Simplification des groupes de consonnes

##### a) Simplification par la chute d'un des éléments

##### a) Groupes de trois ou quatre consonnes intérieures ou finales

- str*: *filiatrum* (= *filiastrum*) VIII 2848; *casrense* (= *castrense*) Caven 93, R° III 26 V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. Graphie inverse: *astris* (= *atris*, confusion des deux mots?) Caven 8, 826 VI<sup>e</sup> s.
- lcs*: graphie inverse (ou formation d'un parfait analogique?): *indulxit* (trad. ms., pour *indulsit*) XIII 2399 fin VI<sup>e</sup> s.
- lct*: graphie inverse (ou étymologisante): *Inulcti* V 61.
- rst*: *supestitem* XIII 1981; *supestites* XIII 2000; cf. *superstiti* ibid. 1960; *superstites* ibid. 1971; etc.; *Supestite* (= *Superstitem*) Def 275, 3; 276, 4; etc. (graphie constante) Afrique II<sup>e</sup> s.; *Supestianu* ibid., dans les mêmes documents, pourtant *Σουπερστιανω* Def 235, 19-20 et 38-9 Afrique I<sup>er</sup> s.
- cst*: *Estricatus* (= *Extricatus*) VIII 3671; *Estricata* VIII 4013; *Sestiliae* X 2953; *iusta* (= *iuxta*) XIII 2417 chr.; *δεστροιους* Def 160, 8; *δεστροιτοι* Def 161, 64 (formes de *dexter* et de *dextratus* dans des textes grecs) Rome tous les deux; *Destroiugu* (nom de cheval) Def 275, 5; 284, 4 (Afrique II<sup>e</sup> s. tous les deux); *misticia* (= *mixticia* 'mélangée') Tj 8, II 7 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *eictera* (= *extera*) Caven 8, 771 VI<sup>e</sup> s.
- Graphies inverses: *mextum* (= *maestum*) Def 250, b3 Afrique III<sup>e</sup> s.; *textatus est* (= *testatus est*) Caven 104, III 12 fin I<sup>er</sup> s.

<sup>5</sup> Cf. CIL VIII, pp. 283-5.

- csp*: *Espectatus* (= *Expectatus*) X 610; *Especatus* X 2354 chr.<sup>6</sup>  
*csc*: *exept[or]* (= *exceptor*?) Caven 106, II a2 fin I<sup>er</sup> s.  
*pst*: *obsetrici* X 1933; *obs'etrix* (sic; *t* ajouté après) XIII 3706;  
*substantiae* Tj 16, 29 Ravenna, vers l'an 600 (?); *σουστατιε*  
 ibid. 40; *suptanti[e]* ibid. 51.  
*pscr*: *suscripsi* Alb passim, cf. index, pp. 330-1; *suscribsi* Tj  
 4-5, B III 13; B IV 14 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; etc.<sup>7</sup>  
*mpt*: *co[e]mtis* VIII 100 fin III<sup>e</sup> s.; *sumtibus* VIII 609; *prumta*  
 (= *prompta*) XII 5352 VI<sup>e</sup> s. au plus tard, chr.; *Pomtina*  
 (= *Pomptina* éd.) XIII 1768; *interemtus* XIII 1862; *con-*  
*sumti* XIII 2050; *cosumta* XIII 2263; *redemti* XIII 2371  
 début VI<sup>e</sup> s. chr.; [*red*]emtus R I 33; *entores* (= *emptores*)  
 Alb III, 34; *hentoru* (= *emptorum*) Alb XXV, 8; *emtor*  
 est la graphie habituelle pour *emptor* dans les Tablettes  
 Albertini (cf. index, p. 325). Cf. d'autre part *dampna*  
 (= *damna*) XIII 2397 VI<sup>e</sup> s. chr.  
*net*: *nantus* (= *nanctus*) III 1635; *cunti* (= *cuncti*) VIII 3319;  
*santo* X 458 chr.; *cintu* (= *cinctum*) X 2244; *santa* XIII  
 1855 chr.; *santissimae* XIII 2189; *santos* R I 334; *santa* Tj  
 16, 74 et 78 Ravenna, vers l'an 600 (?); *sante* ibid. 76 et 80;  
*σάρτα* Tj 6, 26 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; Tj 24, 15 et 18 Ra-  
 venna milieu VII<sup>e</sup> s.; *σάρτε* Tj 24, 14. Les formes *Quintus*,  
*Quintinus*, *Quintianus* sont communes dans toutes les ré-  
 gions (cf. III 1172, vers l'an 250; VIII 2914 sqq.; X 2905;  
 2906; XIII 6906 début I<sup>er</sup> s. déjà; Alb, index, pp. 316-7;  
 etc.). On a néanmoins *Quincta* V 438; *Quinctiae* V 3722  
 (mais *Quintius*, *Quintiae* ibid. 3719 sqq.); *Quinctius* XIII  
 7066 (mais *Quintiae* etc. ibid. 7102).  
*nes*: graphie inverse: *vinxit* (= *vixit*, confusion des deux mots?)  
 XIII 6985. La forme *coniuux*, quoique plus rare que  
*coniux*, est très répandue à l'époque impériale encore;  
 pour les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, cf. les inscriptions de Lambaesis  
 (VIII 3018, 3136, 3167 etc.) et de Dacie (III 840, 1312, 1324).  
*mbr*: *Idus Septeris* R II 4225; *memra* (= *membra*) Def 134, b1  
 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; 190, 5 Latium I<sup>er</sup> s.  
*mbl*: *unlicus* (= *umb[i]licus*) Def 135, a4 et b6 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup>  
 s.  
*dgr*: *adges[sa]* (= *adgressa*) Caven 8, 982 VI<sup>e</sup> s.

<sup>6</sup> Comme graphies inverses, on relève, dans les Tablettes Albertini, plusieurs *expopondiderunt*, pour la forme prosthétique *espopondiderunt*, grâce à la réduction phonétique du préfixe *ex-* en *es-* (cf. *infra*, p. 51). Cf. aussi *expathario* Tj 16, 53.

<sup>7</sup> Cf. Tj, p. 165, n. 1.

*nfr*: in fonte (= in fronte) V 3858.

*nsm*: tram. (abréviation pour *trans mare*) VIII 2557 début III<sup>e</sup> s.

β) Groupes de deux consonnes intérieures ou finales

*ct*: *Resspetus* (= *Respectus*) V 1196 (trad. ms.); *Frutosa* (= *Fruct[u]osa*) VIII 387; *Oocavianus* (sic) VIII 3028; *Adautus* VIII 4157; *Vitoria* X 1921; *Especatus* (= *Expectatus*) X 2354 chr.; *Vitori Vitoria* X 3119; *Kaledis Utrubis* (= *Octobres*, avec métathèse) R II 4216; *Adautus* (nom de cheval) Def 232, 4 Afrique II<sup>e</sup> s.; *Vitoris* Alb XXVII, 12; *Otaus* (= *Octavus*) Caven 110, 4 I<sup>er</sup> s.

Graphie inverse: *eredictate* (= *hereditate*) Alb VI, 11 et XXV, 1. Confusion avec *pt*: *Optavianus* Tj 17, 15 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?).

*pt*: *otimi, otimo* VIII 466; *setimu* (= *septimum*) R II 4306; *Egitia* (= *Aegyptia*) Alb XVI, 5—6; *subbiscurituris* Alb XXIV, 3. Cf. *Semtebres* V 1688 chr.; *otpim.* (= *optim.*) VIII 3892.

*cs*: *vis(it)* III 835; *conius* VIII 3617; *coius* VIII 3672; *visit* X 270; *bisit* X 2079; *conius* (?) XII 5002; *viset* R I 521; *visit* R I 739 milieu V<sup>e</sup> s.; R II 4223; R II 4284 milieu VI<sup>e</sup> s.; R II 4304; *Avδας* (= *Audax*, nom de cheval) Def 160, 81 Rome; *asiguli* (= *axiculi*? 'métier à tisser' éd.) Alb I, 10; *usore* Alb XXVIII, 8-9.<sup>8</sup>

Graphies inverses: *milex* V 893; V 900 fin III<sup>e</sup> s. tous les deux; VIII 2894; X 536; *titolux* XIII 3840 chr.; *milix* XIII 7207 chr.; *iuxiurandum* Tj 24, 37 Ravenne milieu VII<sup>e</sup> s. La tendance phonologique est accompagnée par l'obscurcissement de la valeur de la lettre *x*, cf. *xs=x* dans *vixsit* (une graphie très courante) III 1223; VIII 3199; etc.; *exsimiam* VIII 3638; *sexs* Caven 111, 4 Oxyrhynque début II<sup>e</sup> s.; *cx=x* dans *vixit* (également répandu) VIII 139; R I 100; etc.; *bixit* VIII 57 chr.; *sx=x* dans *visxit* VIII 67 chr.; XIII 3858 chr.; *[vi]sxit* R II 4431g; *xx=x* dans *vixxit* XIII 7202.

*ps*: *ples* (= *plebs*) V 1623 (trad. ms.) début V<sup>e</sup> s. chr.; *scrisi* Alb IX, 30; *subscrisit* Tj 18-19, B 33 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?).

*sc*: *[re]quicit* XII 5351 chr.; *quiecit* XIII 3891 chr.

*st*: *Venuto* (= *Venusto*?) X 2422; *Auguta* XIII 6870 milieu I<sup>er</sup> s;

<sup>8</sup> Cf. encore *quinq(ue)* et *XL vixit pia larga benigna* VIII 412 où *vixit* doit être scandé comme *vīsit*, malgré la graphie.

- Ruticus* (= *Rusticus*) Caven 110, 3 I<sup>er</sup> s. Cf. *Atsurius* (= *Asturius*) Def 251, II 13 Afrique II<sup>e</sup> s.
- sp: *reporeri* (= *respondere*) Def 303, I 5 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *repo[n]dere* ibid. I 3; *ripodere* ibid. II, 6; *ripo...* ibid. VI 2.
- rs: *Usuleno*, *Usulena*, *Usuleniae*, *Usulenius* XII 5263 sqq.; *arvosaria*, *arvosarius* Def 133, 4 et 5 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.
- r + d'autres cons.: *Atemidoro* (= *Artemidoro*) X 2500; *Macellina* (= *Marcellina*) X 2748; *Mametino* (= *Mamertino*?) XIII 6711 fin II<sup>e</sup> s.; *Satunius* (= *Saturnius*) R I 628; *pefecte* (= *perfectae*) Tj 13, 39 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *πογεζοβε* (= *portionis*) Tj 20,83 Ravenna, vers l'an 600.
- cons. + r: *Harum.* (= *Hadrumeto* éd.) VIII 3473; *quaranginta* Alb X, 8. Cf. encore *macri* (= *matri*) VIII 373; *Aucronia* (= *Autronia*) VIII 654.
- cons. + l: *Colibet* (= *Quodlibet*) R II 4284 milieu VI<sup>e</sup> s.; *Pulica* (= *Publicas*, gén.) Def 135, b7 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *oligo*<sup>9</sup> (= *obligo*) Def 219, 3 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.
- nasale + cons.: *descidise* (= *descendisse*) III 7756; *paretibus* III 7893; *Semtebres* V 1688 chr.; *Septeb(res)* V 1699 chr.; *cotra* V 1716 chr.; *sacta* VIII 483; *Arrutius* VIII 3431 (*Arruntia* ibid.); *Teretius* VIII 4088; *benemereti* X 270; 1540 (?); 2154; *adiciatur* (= *adiciantur*?)<sup>10</sup> X 649; *mereti* X 2728; *facieda* (= *faciendam*) XII 4338 début I<sup>er</sup> s.; *Alexsadi* XIII 2000; *in huc locu requievit* (= *hunc* ou *hoc*) XIII 2354 milieu V<sup>e</sup> s. chr.; *coniuctaq.* (= *coniunctaque*) XIII 2417 chr.; *qiqe* (= *quinque*) XIII 2430 chr.; *Noveb(res)* XIII 3949 chr.; *faciudum* XIII 3990; *defucto* XIII 4166; *nuqua* XIII 7119; *fecerut* R I 10; *Popeia* (= *Pompeia*?) R I 79; *Kaledas* R I 93; 541; *Kal. Deceb.* R I 288; *Vidicio* (= *Vindicio*) R I 613; *benemereti* bis R I 657; *Kaledis* R II 4216; *Αλεξαδρον*, *Αβρωσιον* R II 4271b fin IV<sup>e</sup> s.; *benemeret...* R II 4472; *Valetis* (= *Valentis*) Def 98, 1 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.; *mateliu* (= *mantelium*) Def 104, 1 Britannia II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *licua* (= *linguam*) Def 134, b2; *detes* (= *dentes*) Def 135, b1 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous les deux; *iferi* (= *inferi*) Def 190, 1, 4 et 14 Latium I<sup>er</sup> s.; *sactitates* ibid. 1-2; *sactu* ibid. 15; *icidat* (= *incidant*) ibid. 3; *frute*

<sup>9</sup> Ou assimilation de la consonne du préfixe, suivie de dégénération? (Cf. dans ce sens *Prinz*, *Assimilation*, I, 112-3.)

<sup>10</sup> Le sujet est au pluriel: *ne pos morte mea cuiusquam ossua ibi adiciatur*, à moins qu'il ne faille penser à un *ossua* collectif, se comportant à la manière d'un singulier.

(=frontem) *ibid.* 7; *metu* (=mentum) *ibid.* 8; *vetre* (=ventrem), *itestinas* (=intestinas) *ibid.* 10; *ublicu* (=umbilicum) *ibid.* 11; *dabescete* (=tabescentem) *ibid.* 14; *mado* (=mando) Def 195, 7 Capua I<sup>er</sup> s.; *ligua* Def 219, al2; 303, I 2 et 4 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous; *Bladus* Def 233, 14 Afrique II<sup>e</sup> s.; *ate* (=ante) Def 265, b4; *demado* Def 268, 2; *mado* Def 297, 3 Afrique III<sup>e</sup> s. tous; *reporeri* (=respondere) Def 303, I 5 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *ripodere* *ibid.* II 6; *Guthabondi* (génitif du nom du roi *Guntamundus* ou *Guntabundus*) Alb III, 1; *emerut* Alb III, 26; *respondiderut* Alb III, 35-6; *huc stru[mentum]* (=hunc ou hoc) Alb XIV, 22; *strumetu* Alb XXVII, 13; XXVIII, 18; *tuc, thuc* (=tunc) Alb passim;<sup>11</sup> *ostidimus* (=ostendimus) Tj 2, 16; *ac voluntatem meam* (=hanc) Tj 4-5, B VII 7 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s. tous; *πρικιπαριω* (=principalium) Tj 16, 39 Ravenna, vers l'an 600 (?); *σουστατιε* (=substantiae) *ibid.* 40; *σακτα* (=sancta) *ibid.* 42 et 48; *σακτι* *ibid.* 45; *σακτε* *ibid.* 49; *sacta* Tj 22, 31 et 35; 24, 36; *hac cartul(am)* Tj 22, 33 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s. tous; *hac chartul(am)* Tj 23, 1 Ravenna, vers l'an 700 (?); *εοδεμ* (=eundem, confusion morphologique?) Tj 24, 12 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *domucelle* (=domuncellae, diminutif de *domus*) Tj 25, 4 et 5 Ravenna début VII<sup>e</sup> s. (?); *nuc* (=nunc) Tj 34, 120;<sup>12</sup> *Alexadri[ae]* Caven 105, 4 fin I<sup>er</sup> s. Cf. encore *Teretn.* (=Terentiani) III 1343.

Graphie inverse: *conram* (=coram) Alb XXI, 3.

Confusion des nasales devant consonne:

Rapprochement des points d'articulation: *invictissimorum* VIII 71; *infanti* VIII 3349; *iandudum* X 476 début IV<sup>e</sup> s.; *patrianquae* (=patriamque) X 477 milieu IV<sup>e</sup> s.; *idénquae* (sic) (=idemque) XIII 2237; *im pace*<sup>13</sup> R I 16; *animunque* R I 285; *nobenque* R I 396 IV<sup>e</sup> s.; *im pacem* R I 484; *κονανδιε* (=quamdiu?) Def 304, IV 3 Afrique I<sup>er</sup> s.; *[c]omvocassent* Tj 10-11, B IV 2 Syracusae fin V<sup>e</sup> s.; *utr[u]nq[ue]* Caven 8, 780 VI<sup>e</sup> s.; *infra* Caven 117, A2 milieu II<sup>e</sup> s.

Graphies inverses: *Ponponia* VIII 3990; *piemtissimo* (trad. ms.) X 3048; *fecerumt* R I 367; *Νοενβριον* R II 4271b fin IV<sup>e</sup> s.;

<sup>11</sup> Cf. *Väänänen*, Albertini, 31.

<sup>12</sup> Cf. *Tj*, p. 158, n. 7.

<sup>13</sup> La préposition *cum* dont la consonne finale peut subir une assimilation semblable, est examinée à propos du traitement de *-m* final, v. *infra*, p. 43.

*in sensum* (= *in sensum*?) Def 268, 1 Afrique III<sup>e</sup> s.; *oriente* Alb III, 12; *ῥωμδα* (= *quondam*) Tj 6, 25 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *volumtatis* Tj 7, 15 Ombrie milieu VI<sup>e</sup> s.

Particularités du traitement du groupe *ns*:<sup>14</sup>

*ss* (= *ns*): *messis* V 1688 chr.; V 1752 chr.; *messe* (= *menses*) R I 304; *messes* R II 4226; *mess.* R II 4317; *trassis pertransseas* Def 250, a17 Afrique III<sup>e</sup> s.; *praessant* (= *prensant*) Caven 4, 6 Oxyrhynque IV-V<sup>e</sup> s.

*nss* (= *ns*): *mensses* VIII 299; *menssis* X 1541; *trassis pertransseas* Def 250, a17 Afrique III<sup>e</sup> s.; *transseuntes* Caven 133, a V<sup>o</sup> 25 III<sup>e</sup> s.

Longueur de la voyelle marquée devant (*n*)s: *Narbónésium*, *Narbónésés*, *cónservandae*, *cénsuérunt* XII 4393 milieu II<sup>e</sup> s. (de caractère officiel).

Graphies inverses: *minserino* (?) (= *miserrimo*) X 3148; *speciens* XIII 2180; *occansione* Def 140, 13 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *turrens* Caven 4, 7 Oxyrhynque IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.

### γ) Groupes initiaux

*stl-* se maintient pendant longtemps dans *stlitibus iudicandis* et dans des noms de personnes: *stlitibus* III 1457 fin II<sup>e</sup> s.; VIII 597 vers le début du III<sup>e</sup> s.; VIII 2582 fin II<sup>e</sup> s.; *stl(itibus)* V 35 milieu I<sup>er</sup> s.; *Stlanio*, *Stlania* V 3429 milieu I<sup>er</sup> s. Cas de simplification: *Στάλλιος* (= *Stlaccius*?)<sup>15</sup> Def 208, 5 Puteoli II<sup>e</sup> s.; cf. *sclit(ibus)* X 211.

*s-* + cons.: *et portulis* (?) (= *et sportulis*) VIII 44; *Tephanus* (?) (= *Stephanus* éd. par conjecture) X 2277; *s(t)ip(endium)* XIII 6902; XIII 6958.<sup>16</sup>

occl. + occl.: *Lorentius Tesifon* (= *Ctesiphon*) V 500; ... *sie Tolomaidi* X 3018; *Fl. Tolomaeus* R I 71 (cf. le nom *Ptolemaeus*).

occl. + *s*: *sitectoria* Alb IV, 8; *sitectoria* ibid. VI, 7 (= *psitectoria*, *psitectoria*, de *pistacia* 'pistachier').<sup>17</sup> Graphie inverse: *xancto* (= *sancto*) X 1541 chr. (phénomène graphique).

cons. + *r*: *fum.* (= *frumentarius*) VIII 2867; *pesenti* (= *praesenti*) Tj 30, 105<sup>18</sup>; *flumen tansiebat* Caven 38, 2 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s.; *peteritus* (= *praeteritus*) Caven 85, V<sup>o</sup> c2 IV<sup>e</sup> s.

<sup>14</sup> Dans le groupe *ns*, la chute de *n* est tellement courante dans toutes les régions que nous avons jugé inutile de reproduire l'ensemble des données.

<sup>15</sup> Cf. *Stlaccius* X 1783; bis X 1930 Puteoli tous; *Stlacci* X 451 Lucanie.

<sup>16</sup> *st-* est peut-être en ligature, cf. la remarque de l'éditeur pour XIII 6902.

<sup>17</sup> Après métathèse et remplacement de *a* par *e*, selon Alb, p. 72 et *Väänänen*, Albertini, 26 et 51.

<sup>18</sup> Cf. Tj, p. 164, n. 2.

cons. + l: *pus minus* (= *plus minus*) VIII 67 chr.; *Faie* (= *Flaviae* ou *Fabiae* éd.) VIII 3627; *Fabi* Alb XXIV, 4 (pour *Flabi*, *Flavi* habituels, cf. index, p. 315).

b) Simplification par assimilation

a) Occl. + cons.:

*ct*: *Bittoria* R I 304. Graphie inverse: *Focta* (nom de femme) Alb XII, 17; cf. *Fotta* ibid. 5; 9; etc. (forme habituelle, v. index, p. 315); *Fotca* ibid. 16.

*cn*: *Bucnac*, *Buinac*, *Bumnac* sont les variantes du même nom de lieu dans Alb (cf. index, p. 318).

*pt*: *Settumio* (= *Septumio*, trad. ms.) V 1463; *sutter* Alb XXIX, 8 (pour la forme habituelle *supter*, cf. index, p. 337).

*cs*: *visse* (= *vixit*) R I 55; *viss* [it] R I 735; *bissit* R I 738 fin V<sup>e</sup> s.; *vissit* R II 4356. Graphies inverses: *inprexam* (= *impresam*) Tj 4-5, B V 4 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *axe* (= *asse*) ibid. 11.

*ps*: *issa* (= *ipsa*) X 1568; *suscrissi* Alb XIV, 21 et 22.

β) nasale + cons.:

*cotti*. (= *contirones*?) XIII 6860; *evicci* (= *evinci*) Alb XI, 14; *coppetit* (= *competit*) Tj 18-19, B 31 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?). *coiux*, *coiugi*<sup>19</sup> sont des graphies très courantes dans toutes les régions. Cf. encore *codiugi* (une graphie pour *j* long?) X 2559.

γ) nasale + nasale:<sup>20</sup>

*Iulie Dome* (= *Iuliae Domnae*) VIII 2670 début III<sup>e</sup> s.; *onibus* X 477 milieu IV<sup>e</sup> s.; *sonum* (= *somnum*) R I 544; [c]onosca[s] Def 153, 3 Rome III<sup>e</sup> s.; c[o]nati (= *cognati*) Def 216, 5 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *homem* (= *omnem*) Alb IV, 32; *sinnu* (= *signum*) Alb IV, 34; *sicnum* Alb XI, 19; XII, 10 et 19; *singnum* Alb XII, 19 et 20; *sinnum* Alb XII, 20; *sicnaturis* Alb XXI, 3; *sinum* Alb XXVIII, 9.<sup>21</sup>

<sup>19</sup> En faisant figurer la forme *coiux* à cette place, nous supposons, avec *SSL*, Grammatik, une assimilation *nj* > *jj*. Cf. encore *Väänänen*, Division, 147, qui n'exclut pas la généralisation de la variante *co*- du préfixe.

<sup>20</sup> Assimilation en général accompagnée de dégénération, d'après le témoignage des graphies.

<sup>21</sup> *Dampna* XIII 2397 (VI<sup>e</sup> s. chr.) doit être une graphie inverse d'après *emptus*, *promptus*, à moins qu'il ne s'agisse d'un effort pour éviter l'assimilation. V. *SSL*, Grammatik, 167 et *infra*, p. 69.

δ) assimilation des préfixes *ad-* et *con-*:<sup>22</sup>

*ad-*: l'assimilation est constante devant *c* (*accipio*); assez fréquente devant *l*: *allevarunt* V 3257; *allecto* V 3354 (pas de contrépel sur les inscriptions de Gaule Cisalpine); *alle[cto]* VIII 2745 (face à *adlecto* ibid. 262; 597; etc.); *allectus* XIII 6769; 7250 (face à *adlectus*, *adlecto* ibid. 1798; 1802; 1808); *alligo* Def 217, b2; *alliga* ibid. 6; *aligo* Def 303, passim (face à *adligate* Def 218, 6, Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous); *allegare*, *allegatio* 14 fois dans Tj (face à *adlegare* 3 fois, cf. p. 164). L'assimilation de *ad-* est sporadique devant *s*: *assidue* XII 4315 (face à *adsiduis* ibid. 4393 milieu II<sup>e</sup> s.); *ass[uaeta]* Caven 17, 11 IV<sup>e</sup> s. (face à *adsum* ibid. 7, 595 IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.; *adsiduis* ibid. 8, 926 VI<sup>e</sup> s.; etc.); sporadique devant *f*: *affectione* VIII 3323 (face à *adfectu* ibid. 3109; *adfectionem* ibid. 3963; etc.); *affines* R II 4187 fin VI<sup>e</sup> s. (face à *adfruit* ibid. 4234); *afines* Alb XXIV, 5, 7 et 9 (ailleurs *adfines*, v. index, p. 319); sporadique devant *p*: dans Alb, on trouve *appellatur* 2 fois, *apellatur* 3 fois (mais *adpellatur* 8 fois, cf. *Väänänen*, Albertini, p. 31); dans les papyrus d'Italie, on a *appellatur* 3 fois; *apparitor* 2 fois, Tj, p. 164 (tandis qu'on n'a que deux exemples de non-assimilation: *adprobavit* Tj 1, 86 Ravenna milieu V<sup>e</sup> s.; *adpellatur* ibid. 3, II 1, 1 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s. (?)). Nous n'avons relevé aucun cas d'assimilation dans les composés *adg-*, *adqu-*, *adm-*, *adn-*, *adr-* et *adv-*.<sup>23</sup>

*con-*: devant *l*, le préfixe assimilé et non-assimilé coexistent dans toutes les régions. On observe parfois une préférence pour l'assimilation dans certains mots, pour la non-assimilation dans d'autres: *collega* et *collegium* sont des formes constantes (on relève néanmoins [*c*]onlega Def 250, b11 Afrique III<sup>e</sup> s. et [*c*]onlegio XII 4371); d'autre part, on lit plutôt *conlatus* et *conlapsus*: *conlato* III 1210; *conlapsum* III 1069; 1219 (mais *collat.* ibid. 1494); *conlato* V 56 début III<sup>e</sup> s.; V 335 (mais *col.* [pour *conlato*] ibid. 331); *conlatum* VIII 2596; *conlati* VIII 2711 début III<sup>e</sup> s.; *conlapsa* VIII 587; *conlaps...* VIII 2697 fin II<sup>e</sup> s.; etc. (mais *collabsum* ibid. 2671); *conlata* X 291; 1820; *conlato*

<sup>22</sup> Faisons remarquer, en outre, l'assimilation du préfixe *ob-* dans *ommutescant* Def 222, a15 et b5 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *ommutuerun* ibid. 112, 7 Aquitaine II<sup>e</sup> s. Cf. *SSL*, Grammatik, 155.

<sup>23</sup> La forme ancienne *arvorsus* (*SSL*, Grammatik, 128) survit dans *arvosaria*, *arvosarius* Def 133, 4 et 5 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; cf. aussi *arvo[cati?]* Def 221, 10 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.

X 1818; *conlapsa* X 1481; *conlapsum* X 1640 (mais *collatione* ibid. 1576); *conlata* XII 4321; *conlatum* XII 4393 milieu II<sup>e</sup> s.; *conl[ata]* Caven 33, 47 III<sup>e</sup> s.; *conlapsam* ibid. 5, 4 V<sup>e</sup> s. (mais cf. *collatio* ibid. 122, passim fin II<sup>e</sup> s.). Les exemples peu nombreux que nous avons pour *con-+r-* semblent indiquer une tendance à l'assimilation ici: *corripuere* Caven 3, 117 IV<sup>e</sup> s.; 8, 47 VI<sup>e</sup> s.; [*c*] *orrepta* ibid. 4, 58 IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.; *correptis* ibid. 28, 16 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., quoiqu'on ait [*c*] *onr[u]ant* (?) Def 100, a6 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.

c) Simplification par métathèse (à distance)

*Kaledis Uttrubis* (= *Octobres*) R II 4216; *pristinarius* (= *pis-trinarius* 'meunier') Def 140, 5 et 18 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *tadro* (= *trado*) Def 190, 2 Latium I<sup>er</sup> s.; *Prancatius* (= *Pan-cratius*) Def 275, 7; 281, 8 Afrique II<sup>e</sup> s. tous les deux. Bien qu'elle ne conduise pas à une simplification, mentionnons ici l'assimilation à distance qui consiste à anticiper sur la prononciation d'une consonne dans la même position syllabique: *quaranginta* Alb X, 8; *acmigdila*<sup>24</sup> (= *amygdala*) Alb XIX, 7.

## 2. Dégémination et gémination

### a) A l'intérieur du mot, en position intervocalique

#### a) Dégémination

Inscriptions d'Afrique: *anis* VIII 60; 125; 128 (bis); 2788; 2796; 2833; etc. (un très grand nombre d'exemples tant dans la Provincia Byzacena qu'à Lambaesis);<sup>25</sup> [*k*] *arisimo* VIII 165; *flamis* VIII 212, 85 fin II<sup>e</sup> s. (Mausoleum Flaviorum, bon texte en hexamètres); *anos* 281; *carisimae* VIII 327; 385; *retulit* (= *rettulit*, forme recomposée?) VIII 2772; *anoru* VIII 2894; *efectum* ibid.; *carisimo* VIII 2951; 3431; *dulcisimo* VIII 2998; 3699; *ano* (acc. pl.) VIII 3115; *rarisime* VIII 3166; *numularius* VIII 3305; *ano* (abl. sg.) VIII 3362; 3461; *felicisimus* VIII 3431; *dulcisim.* VIII 3679; *karisime* VIII 3716; *piissime* VIII 3776; *coloait* (= *collocavit*) VIII 3960; *tera* VIII 4122; *fidelisima* VIII 4171.

<sup>24</sup> Cf. *Alb*, pp. 64 et 71; *Väänänen*, Albertini, 31.

<sup>25</sup> C'est une graphie si courante qu'elle est souvent accompagnée, sur la même inscription, par une autre consonne, géminée, notamment *nn*: avec *anis*, on rencontre *Monnica*, *tesserarius* et *piissime* VIII 2880; *innocenti* VIII 3829; *Anniae* VIII 3391; *Tannonius* VIII 4085.

Inscriptions de Gaule Narbonnaise: *inferi* (= *inferri*, trad. ms.) XII 4966.

Inscriptions de Gaule et de Germanie (sauf la Narbonnaise): *ula* XIII 1822; 1884 III<sup>e</sup> s.; XIII 1983; 2028; 2189; *anis* XIII 1862; *misi(one)* XIII 1865; *misione* XIII 1889; *pientissimo* XIII 1982; 2241; *puelae* XIII 1983; *anos* XIII 2000; 3690 chr.; 6892 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; XIII 7122; 7207 chr.; *ulius* XIII 2174; 2180; 2284; *ocupavit* XIII 2200; *ani* (= *annis*) XIII 2353 début V<sup>e</sup> s. chr.; *anus* (= *annos*) XIII 2364 fin V<sup>e</sup> s. chr.; 2430 chr.; 3858 chr.; *dulcesime* XIII 3690 chr.; *solicita[e]* (?) XIII 3712; *anoru* XIII 6884 I<sup>er</sup> s.; XIII 6947 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; *ano(rum)* XIII 6904 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; XIII 7013; 7026; 7027; *anorum* XIII 6943 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; *ornasent* XIII 7002 (dans des distiques, mesuré avec un *ā* long: *ōrnāsēnt*); *dulcissimoqui* (= *dulcissimoque*) XIII 7122.

Inscriptions d'Italie du Nord: *anos* V 125; 1714 chr.; *iusit* V 215; *posessor* V 262; *osibus* V 381; *anorum* V 492; 1391; 3808; *sacelo* (= *sacello*, trad. ms.) V 715; *retulerunt* (= *rettulerunt*, forme recomposée?) V 851; *misionem* V 894; *acepit* ibid.; *anis* V 898; *colecio* (= *collegio*, trad. ms.) V 1628 chr.; *receses* (pour *recesit*?) V 1664 chr.; *dulcissimo* V 1706 chr.; *recesit* (= *recessit*) V 1707 chr.; *pientissime* V 3808.

Inscriptions de Rome: *anos* R I 8; 46; 567; R II 4235; 4275 milieu V<sup>e</sup> s.; *ano[rum]* R I 36; *karisi*... R I 49; *anis* R I 101; 338; 385; 651; R II 4370; *anu*... R I 135; *anus* (= *annos*) R I 178; 739 milieu V<sup>e</sup> s.; R II 4223; *anorum* R I 334; 809; *recesit* R I 484; *discisi[t]* (= *discessit*) R I 604; *dulcissimo* R I 626; *ano* (= *annos*) R I 628; *decesit* R I 633; *castisimes* R II 4251.

Inscriptions d'Italie du Sud: *anorum* X 623; *oficiali* X 1727; *vexilar*. X 1767; *comanuculi* (= *commanipuli*) X 1775; *anis* X 1922; 2132; 2347; 2728; 2993; 3038; *dulcissimo* X 2113; 3100; *sufecerat* X 2496; *colib(erto)* X 2848; *procupaverunt* (?) (= *praeoccupaverunt* trad. ms.) X 2872; *dulcissimae* X 3076; *minserino* (?) (= *miserrimo*) X 3148.

Inscriptions de Dacie: *anis* III 917 (ter);<sup>26</sup> III 1187; III 7893; *retulit* (= *rettulit*, forme recomposée?) III 1110; *efecit* III 1315; *anos* III 1578; *ocasion*... III 1635; *misus* III 1636; *descidise* (= *descendisse*) III 7756; *retuli* III 7779; *colegi* (= *collegae* éd.) III 7827; *ani* (= *annis*) ter III 7893.

Tablettes d'exécration d'Afrique: *ilu* (?) (= *illum*) Def 219, a1;

<sup>26</sup> Cf. *annis* semel ibid.

*ilos* ibid. 2; *ilo[s]*, *iloro* (= *illorum*) ibid. 13; *posit* (= *possit*) Def 221, 4 et 8; *posu[nt]* ibid. 6; *posint* ibid. 10; *ilos* ibid. 7 (même forme Def 303, passim) II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous; *Atonitus* (= *Attonitus*, nom de cheval) Def 233, 12 II<sup>e</sup> s.; *ροσεον* (= *russeum* 'rougeâtre') Def 237, 4 et 23; *ροσεως* (= *russeos*) Def 246, a5; *necessitatis* Def 250, a29; *ocidas* Def 286, b6 et 8; 287, a2; *supositos* Def 389, b20 (III<sup>e</sup> s. tous); *novissima* Def 303, passim II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *aligo*, *coligo* ibid., passim; *ποσιτ* (= *possit*) Def 304, IV 3 II<sup>e</sup> s.; *Garulu* (acc. du nom de cheval *Garrulus*)<sup>27</sup> Def passim, II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. (cf. index, p. 458).

Tablettes d'exécration de Gaule et de Germanie: *aparitor* Def 101, 3 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>er</sup> s.; *adicant* ibid. 12; *ilos* Def 111, 10 Aquitaine II<sup>e</sup> s.

Tablette d'exécration de Rhétie: *ilam* Def 93, a5 I<sup>er</sup> s.

Tablettes d'exécration d'Italie: *capilo* (= *capillos*) Def 135, a3 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *mamilas* ibid. a4; *bucas* ibid. a5 (même forme Def 190, 8 Latium I<sup>er</sup> s.); *tabelas* ibid. a10 et b8; *mamila* (= *mamillas*) ibid. b2; *osu* (= *ossum*, pour *os*, à l'acc.) ibid. b3; *cunus* (= *cunus*) ibid. b6; *μησος*, *μισος* (= *missus*, dans des contextes grecs) Def 159 et 160 Rome (cf. index, p. 565); *comedo* (= *commendo*) Def 190, 1 et 5 Latium I<sup>er</sup> s.; *ilius* ibid. 5 et 17 (même forme Def 195, 3 Capua I<sup>er</sup> s.); *colum* ibid. 9; *elud* (= *illud*) ibid. 14; *ilud*, *anuersariu* (= *anniversarium*) ibid. 15; *litas* Def 197, 5 Cumae I<sup>er</sup> s. av. n. è.; *Σαγίτα* (= *Sagitta*, nom de cheval) Def, tablettes de Rome, passim (cf. index, p. 455).

Tablettes Albertini: *litas*<sup>28</sup> Alb III, 54; VI, 31; etc.; *afines* Alb XXIV, 5, 7 et 9; *apellatur* Alb passim.<sup>29</sup>

Papyrus d'Italie: *oportuno* Tj 1, 33 Ravenna milieu V<sup>e</sup> s.; *solemniter* Tj 7, 9 et 95 Ombrie milieu VI<sup>e</sup> s.; *masa* (?) (= *massa* 'propriété') Tj 10-11, A I 12 Syracusae fin V<sup>e</sup> s.; *cancel(arius)* Tj 18-19, B 41 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?); *ινγρεσο*, *εγρεσο* (= *ingresso*, *egresso*) Tj 24, 11 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.

Papyrus d'Orient: *referet* (= *referret*) Caven 8, 740 Palestine VI<sup>e</sup> s.; *colapsaq.* (= *collapsaque*) ibid. 839; *pulcherimIs* (sic) Caven 20, 2 an 20 av. n. è.; *[r]etulerunt* (= *rettulerunt*, forme recomposée ?) Caven 34, 2 Oxyrhynque III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.; *repeletur* Caven 72, 4 IV<sup>e</sup> s.; *terenu* (= *terrenum*) Caven 106, V ligne XII

<sup>27</sup> De l'adjectif *garrulus* 'bavard'.

<sup>28</sup> L'index (pp. 327-8) compte 3 documents qui connaissent exclusivement la forme *litas*, 10 qui ont *litas* et 4 qui mélangent les deux.

<sup>29</sup> Ailleurs *adfines*, *appellatur*, cf. *supra*, p. 33.

fin I<sup>er</sup> s. (document militaire); *necesaris* Caven 117, B6; *litas* Caven 120, 23 (milieu II<sup>e</sup> s. tous les deux); *summa numo(rum)* Caven 124, 75 fin II<sup>e</sup> s.

## β) Gémination

Inscriptions d'Afrique: pas d'exemple.

Inscriptions de Gaule Narbonnaise: *milles* XII 4361; *millia* (sic) XII 4393 (inscr. officielle) milieu II<sup>e</sup> s.

Inscriptions de Gaule et de Germanie (sauf la Narbonnaise): *immaginifero* XIII 1895; *querella* XIII 1916; 2103; *sepellituss* XIII 1968; *exclussor[i]* XIII 2024; *laboriossus* XIII 2118;

*inclussum* XIII 2124; *permissit* *ibid*<sup>30</sup>; *religione*<sup>31</sup> (scandé avec une première syllabe longue) XIII 2398 milieu VI<sup>e</sup> s. chr.; *milliaria* bis XIII 6821 (inscr. officielle) fin I<sup>er</sup> s.; *possuit* XIII 7039; *sesse* XIII 7070.

Inscriptions d'Italie du Nord: [*que*]rella V 64; *quaerella* V 69; 124; *querella* V 180; *repperiantu* (= *reperiantur*, influence du parfait?) V 532/2 milieu II<sup>e</sup> s. (inscr. officielle).

Inscriptions de Rome: *relligione* (début de pentamètre) R I 468; *EECERRUNT* (= *fecerunt*) R I 643; *Νονηων* (génitif grec de *Nonae*) R II 4435.

Inscriptions d'Italie du Sud: *pos|suit* (première syllabe brève dans le vers) X 633; *necessitat*. (= *necessitatum* éd., inscr. très mal conservée) X 2936 a.

Inscriptions de Dacie: *querella* III 1315; *er|res* (= *heres*) III 7800.

Tablettes d'exécration d'Afrique: *delliga* Def 217, b6; *muttos* Def 219, a2 (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous les deux); *coggens* Def 251, II 10; *ispiritalles* (= *spiritalis*) Def 253, 65 (II<sup>e</sup> s. tous les deux).

Tablette d'exécration de Britannia: *nollis* Def 106, 7 I<sup>er</sup> s.

Tablette d'exécration de Syrie: *ημολλος* (= *aemulus*) Def 15 et 16, passim (cf. index, p. 564; contexte grec) III<sup>e</sup> s.

Tablettes Albertini: *sustullerunt*<sup>32</sup> Alb X, 9; *diccittur* Alb XVI, 6; *corro* (= *coro*, de *caurus* 'vent du Nord-Ouest') *ibid.* 10; *emerrunt* *ibid.* 12; *iugallis* (= *iugalis* 'épouse') *ibid.* 13; *camellos*<sup>33</sup> (= *camēlos*) Alb XXI, 6; *litteras* Alb XXIX, 8; XXX, 2.

Papyrus d'Italie: pas d'exemple sûr.

<sup>30</sup> Ces quatre dernières formes peuvent être considérées comme des graphies archaïques, cf. *SSL*, *Grammatik*, 142.

<sup>31</sup> La prononciation *relligio* a été exigée ici par des nécessités d'ordre métrique, cf. *Niedermann*, *Précis*, 115.

<sup>32</sup> Forme attribuée à l'influence de *tollo* par *Väänänen*, Albertini, 31.

<sup>33</sup> Cf. *id.*, *ibid.* et *infra*, p. 77.

Papyrus d'Orient: *relliquias* (transcrivant *quae nos reliquias Danaum* Virg. *Én.* I, 598, cf. la note 31) Caven 7, 598 IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.; *luppus* Caven 40, 1 et 4 IV<sup>e</sup> s.; *luppa* *ibid.* 6; [*pa*]rrentes<sup>34</sup> Caven 74, V<sup>o</sup> 12 IV-V<sup>e</sup> s.; *dimmissorum*<sup>35</sup> Caven 104, III 4 fin I<sup>er</sup> s.

γ) Dégémination et gémination dans les noms propres<sup>36</sup>

Inscriptions d'Afrique: *Brittanico*<sup>37</sup> VIII 76 fin II<sup>e</sup> s.; *Salustianus* VIII 133 (cf. *Salust.* VIII 3232); *Tertula* VIII 206 (cf. *Tertule* VIII 3716); *Memius*<sup>38</sup> VIII 299; 3302; *SUCCESSUS* VIII 420; 2564b II<sup>e</sup> s.; VIII 2568; 3021 (cf. *SUCCESSA* VIII 2818; 3021; etc.); *Volusena*<sup>39</sup> VIII 491; 492; *Volusenus* VIII 492 (cf. *Volusenus* VIII 570); *A[qui]s Statelis* (de *Aquae Stat(i)ellae*, ville de Ligurie) VIII 502 I<sup>er</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; *Luceius* VIII 534; [*L*]uceius VIII 535 (cf. *Luceius* VIII 533); *Volusio*, *Volusius* VIII 617 (cf. *Volusia* VIII 4172, mais *Volussius* VIII 610; *Volussio* VIII 4170; *Volussia* VIII 4171); *Herenius* VIII 2554c (cf. *Herenia* VIII 3686; 3687, mais *Herennius* VIII 2564c; *Herennia* VIII 3688); *Comodus* VIII 2565b; *Aurellius* VIII 2659; *Gemelina* VIII 2809; *Apolinaris*<sup>40</sup> VIII 2886 (cf. *Apolinario* VIII 3049); *Brutia* VIII 3058; *Basus* VIII 3205; *Angellicu* VIII 3384; *Ania*<sup>41</sup> VIII 3390; *Marcela* VIII 3431; *Attia* VIII 3443 (cf. *Atia*, *Atiae* VIII 3444); *Canninia* VIII 3509 (cf. *Caninius* *ibid.*; *Caninia* VIII 3508); *Redducta* VIII 3663; 3691; *Redductae* VIII 3690; *Gelia* VIII 3713; *Fuscinila* VIII 3741; *Lolius* VIII 3767 (cf. *Lolia* VIII 3862); *Novela* VIII 3855; *Crescentila* VIII 3926; *Possesor* VIII 3954; *Aductus* VIII 4086; *Tanoniae*<sup>42</sup> *ibid.*; *Gemelius* VIII 4179 (cf. *Gemellius* VIII 2886).

Inscriptions de Gaule Narbonnaise: *Taracone* (abl. de *Tarraco*) XII 4377; *Tertulian[a]* (?) XII 4395 (cf. *Tertulin.* XII 4797,

<sup>34</sup> *parentes* dans la même ligne; cf. *inn domin[os]* *ibid.* 11.

<sup>35</sup> Provenant peut-être d'une assimilation *sm* > *mm*, cf. *SSL*, Grammatik, 160, avec d'autres exemples sporadiques. Dans la ligne précédente, on a *Hierosolymnis* (pour *Hierosolymis*).

<sup>36</sup> Nous avons jugé utile de séparer ici les noms propres du reste des exemples. Ils constituent en effet une couche plus ou moins autonome du vocabulaire: cela se traduit, entre autres, par un flottement considérable de leur forme, autrement dit, par la coexistence durable de plusieurs variantes. La coexistence des formes avec et sans gémination peut naturellement fournir des indications concernant la stabilité des géminées dans telle ou telle région, sans qu'on puisse pourtant toujours désigner l'une des formes comme «originale» et l'autre comme «tardive» ou «vulgaire». Cf. *Schulze*, *Eigennamen*, 422-64 et *infra*, p. 75.

<sup>37</sup> Métathèse de la quantité selon *SSL*, Grammatik, 144.

<sup>38</sup> Pour *Memnius*, cf. *Schulze*, *Eigennamen*, 424.

<sup>39</sup> Pour ce nom et les formes apparentées, présentant tantôt une consonne simple, tantôt une géminée, cf. *ibid.* 104.

<sup>40</sup> Il s'agit de *Gemellius Apolinaris* — cf. *Gemelius Apollinaris* VIII 4179.

<sup>41</sup> Pour *Annius*, cf. *Schulze*, *Eigennamen*, 519.

<sup>42</sup> Pour *Tannonius*, cf. *ibid.* 143.

mais *Tertullae* XII 4799); *Comunis* XII 4499 (cf. [*C*]omunis XII 4577, trad. ms. tous les deux); *Anonia* XII 4561 (trad. ms.; cf. *Annonia* bis, *Annoni* bis XII 4590); *Phylidis* (trad. ms.) XII 4743; *Agripinae* XII 4764; *Ofiliae* XII 4803 (cf. *Ofillio* XII 5026).

Inscriptions de Gaule et de Germanie (sauf la Narbonnaise): *Apolinis* XIII 1983 (cf. *Apolini* XIII 6663); *Galon[us?]*<sup>43</sup> XIII 2000; *Iulliae* (leçon probable; en rapport peut-être avec *Iullus*, cf. la remarque de l'éditeur) XIII 2186; *Polionis*<sup>44</sup> XIII 2215 (cf. *Polia* XIII 6877 milieu I<sup>er</sup> s.; XIII 6898 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s.; XIII 6943 début I<sup>er</sup> s.; *Poli(a)* XIII 6908 début I<sup>er</sup> s.); *Popili* XIII 2236; *Popilius* XIII 2244<sup>45</sup> (cf. *Popillae* XIII 2237); *Caliope* XIII 3710a; 3748; *Inocentis* XIII 3904 chr.; *Atilliae*<sup>46</sup> XIII 3985 (cf. *Attilio* XIII 1979; *Attilius* XIII 3986); *Britt.* (= *Brittan(n)iae*, cf. la note 37) XIII 6806; *Metelus* XIII 6855 milieu I<sup>er</sup> s.; *Viana* (= *Vienna*, nom de ville) XIII 6871 milieu I<sup>er</sup> s.; XIII 6972 I<sup>er</sup> s. (cf. *Viana* [ou *Vianna* éd.] XIII 6891 fin I<sup>er</sup> s.); *Viana* XIII 6873 milieu I<sup>er</sup> s.; *Aruntius* XIII 6884; *Poentia* (= *Pollentia*, nom de ville) XIII 6898 I<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> s. tous les deux; *Pole(ntia)* XIII 6908; *Offent.*<sup>47</sup> XIII 6937 (cf. *Ofe.* XIII 6975; *Ofent.* XIII 6982 I<sup>er</sup> s. tous); *Agripinensis* XIII 6968; *Aceptia* (trad. ms.) XIII 7063; *Gemelo* XIII 7073; *Secius* XIII 7104 (cf. *Seccius* XIII 7105; 7106).

Inscriptions d'Italie du Nord: *Priscilianus* V 102; *Popillio* (ou *Popilio*? trad. ms.) V 423 (cf. *Popillia* V 3708, mais *Poppil.* V 3709, v. la note 45); *Sabinnaeus* V 495 (cf. *Sabbini*, gén., V 3690); *Apuleia* V 571 (cf. *Appuleius* V 520; 875 début II<sup>e</sup> s.; *Appulleo* V 861; *Appulleius* V 862; *Appulleia* V 1396); *Aquillio*<sup>48</sup> V 738 (cf. *Aquilio* V 1090; *Aquili*, *Aquiliae* V 1091); *Herrennius*<sup>49</sup> V 783; *Apolonius* V 971 (cf. *Apoloni* V 3796); *Comodus* V 1052; *Luculi* V 1286 (cf. *Luculus* V 3844); *Sula* V 3582; *Tebulus* (= *Tibullus*?) V 3663; *Ma[r]celina* V 3792.

Inscriptions de Rome: *Sahustio* R II 4223; *Calepio* R II 4276a milieu V<sup>e</sup> s. (cf. *Callepio* R II 4275).

<sup>43</sup> Pour *Gallonius*, cf. *ibid.* 307.

<sup>44</sup> Pour *Pollius*, *Pollio*, cf. *Kajanto*, *Cognomina*, 37. Dans *Polia Hispelo* XIII 6943, *Hispelo* désigne le cognomen plutôt que la patrie du soldat, d'après l'éditeur; pourtant, *W. Kubitschek* le rattache au nom de ville *Hispellum* et le rapporte parmi les «*Heimatsangaben der Soldaten*» de la «*legio XVI*» (PWRE XII 1764). Dans les deux cas, il s'agit d'une dégémination (cf. *Schulze*, *Eigennamen*, 301, n. 2 et *index*).

<sup>45</sup> La forme originale est *Poppillius*, d'après *Schulze*, *Eigennamen*, 449.

<sup>46</sup> *Schulze* (*ibid.* 448—9) considère *Atillius* comme la forme originale.

<sup>47</sup> Pour *Ofentinus*, cf. *Kajanto*, *Cognomina*, 53 et 183.

<sup>48</sup> Pour *Aquil(i)us*, cf. *Schulze*, *Eigennamen*, 440.

<sup>49</sup> Cf. *ibid.* 446, n. 8.

Inscriptions d'Italie du Sud: *Tranquilinae* (trad. ms.) X 209; *Aquillianae* X 226; *Aquilli, Aquillia* X 244; *Aquillius* X 1699; *Aquilliae* X 1816 (cf. *Aquilio, Aquilia* X 243 etc.; *Aquila* X 2096, v. la note 48); *Tattius, Tattia, Tattio*<sup>50</sup> X 366 (cf. *Tattia bis* X 441, mais *Tattius* X 350); *Ofilia* X 418 (cf. *Ofiliae* X 2804; 2806, mais *Ofillius* X 2803; [*Of*]illia, *Ofillio* X 2805); *Clementilae* X 425; [*M. Aur*]ellio (dans le nom de Marc-Aurèle) X 474 (cf. *Aurellio* X 1652; 1653; *Aurelli* X 1654 début III<sup>e</sup> s. tous les trois, chaque fois dans le nom de l'empereur Aurelius Severus Alexander; mais *Aurelio*, désignant Marc-Aurèle, X 1647); *Salystiae* X 496; *Suce[ss]* X 499 (cf. *Sucesus* X 1741; *Sucessa* X 2031; *Sucessus* X 2742; *Sucessae* X 2978 (?); 3012); *Agripina* X 660 chr.; *Amulio, Amulia*<sup>51</sup> X 2046; *Amuli* X 2047 (cf. *Amullius* X 1783; *Amulli* X 2045; *Amulliae* X 2048); *Apolinaris* (trad. ms.) X 2087; *Apul.* . . X 2091 (cf. *Appulei.* . . X 2089; *Appuleius, Appuleiae* etc. X 2090); *Caeselio* (trad. ms.) X 2193 (cf. *Caesellius, Caesellio* X 2192); *Caerussa* (cf. *cerussa* 'céruse' ?) X 2340; *Anius* X 2424; *Fólia* (sic) X 2457 (cf. *Folliae* X 2458); *Errennio*<sup>52</sup> (= *Herennio*) X 2505; *Secundila* X 2671; *Memio, Memia* X 2728; *Pacio, Pacia* X 2819; *Pacia* X 2820 (cf. *Paccia*<sup>53</sup> X 2820a; 2821; *Pacciae* X 2820b); *Basa* X 2820; *Sosius, Sosio*<sup>54</sup> X 2966 (cf. *Sossio* X 2967; *Sossia* X 2968); *Vib'bius*<sup>55</sup> (sic) X 3104 (cf. *Vibio, Vibiae* X 3102 etc.; *Viviae* X 3107); *Volusius* X 3146 (cf. *Volussius* X 3146a et la note 39).

Inscriptions de Dacie: *Atianus* III 786 (cf. *Attio* III 1400; *Atti* quater, gén. III 1636); *Aurell.* . . III 791; *Aurellio* III 795 III<sup>e</sup> s.; *Britt.* (cf. la note 37) III 796 début III<sup>e</sup> s.; III 865; 1193 fin II<sup>e</sup> s. tous les deux (cf. [*B*]ritt. III 7958); *Brittanica* III 821; *Basianus* III 918 (cf. *Basus* III 7756); *Gemelus* III 1006; *Polianus* III 1017 milieu III<sup>e</sup> s. (cf. la note 44); *Polione* III 1172 milieu II<sup>e</sup> s.; *Maximila* III 1202; 1220; *Apolodo.* . . III 1237; *Menonianus*<sup>56</sup> (trad. ms.) III 1320; *Marcelina* III 1603; *Galica(nus)* III 7736; [*P*]orolisu[m] III 7986; *Volusi.* . . III 7988 (cf. la note 39).

Tablettes d'exécration d'Afrique: *Flaci* (= *Flacci*?) Def 224,

<sup>50</sup> Pour *Tat(t)ius*, cf. ibid. 425.

<sup>51</sup> Pour *Amul(l)ius*, cf. ibid. 406.

<sup>52</sup> Cf. ibid. 446, n. 8.

<sup>53</sup> *Schulze* (ibid. 204) hésite à identifier les deux noms.

<sup>54</sup> Pour *Sos(s)ius*, cf. ibid. 425.

<sup>55</sup> Pour *Vibius, Vibbius*, cf. ibid.

<sup>56</sup> Pour *Men(n)onius*, cf. ibid. 361. — On a *Menonia* sur la même inscription.

IV 5 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Sucesa* Def 227, 3; *Sucesi* ibid. 7; Σεξτιλλιος Def 270, 6 II<sup>e</sup> s. tous.

Tablette d'exécration de Germanie: *Narcisus* Def 101, 8 I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.

Tablettes d'exécration d'Italie: *Herenius* Def 132, 5 Marses I<sup>er</sup> s.; *Dasi* (= *Dassii*) Def 197, 1 (cf. *Dassius* ibid. 2) Cumae I<sup>er</sup> s. av. n. è.

Tablettes Albertini: *Inulus* Alb VIII 23 (?); XXXIII 4 (cf. *Innulus*, forme habituelle, index, p. 316); *Nobelianus* (= *Novellianus*) Alb XII, 17 et 19; *Fote*<sup>57</sup> (gén.; forme habituelle: *Fotta*) Alb XII, 19 (cf. *Fotais*, gén., Alb XXXIII, 1); *Iullia* Alb XVI, 5; *Vigillianus* ibid. 5, 10 et 11; *Siccillionis*<sup>58</sup> (gén.) ibid. 7; *Victorinus*, *Victorrino* ibid. 10-12 (cf. *Victorriani* Alb XXIX, 9).

Papyrus d'Italie: *Rabenate* (= *Ravennatis*) Tj 18-19, B 44 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?); *Apolenaris* Tj 21, 16 Ravenna début VII<sup>e</sup> s.

Papyrus d'Orient: [*B*]rittani<sup>59</sup> Caven 17, 47 Égypte IV<sup>e</sup> s.; *Lussitanorum* Caven 33, 187 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s.; *Annio* (= *Anio*, nom de fleuve) ibid. 188; *Domittius* Caven 114, 14 début II<sup>e</sup> s.; *Domitti[u]s* ibid. 24; *Acilli[i]us*<sup>60</sup> ibid. 36; *Apollinarius* Caven 117, A 16 milieu II<sup>e</sup> s. (cf. *Apolinaris* Caven 144, 3 III<sup>e</sup> s.); *Pollion*... Caven 122, 39 fin II<sup>e</sup> s. (cf. [*P*]ollione ibid. 17 et la note 44); *Amoniani*<sup>61</sup> Caven 133, a R<sup>o</sup> 4 III<sup>e</sup> s.; *Amonianu*(...) ibid. 15 (cf. *Ammoniano* ibid. 12).

## b) Cas particuliers de gémination

### a) Gémination à la frontière de deux morphèmes

σμπποσσοβερο (= *composuero*) Def 270, 5 Afrique II<sup>e</sup> s.; *subscripturis*, *subbiscribentibus* Alb XXIV, 3; *inn alio* ibid. 7, 9 et 11; *inn integro* Tj 16, 51 Ravenna, vers l'an 600 (?); ιννετρ... (= *in integro*) ibid. 39; *inn domin[os]* Caven 74, V<sup>o</sup> 11 IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.

### β) Gémination dans les groupes de consonnes<sup>62</sup>

Dans le groupe «cons. + liquide»: *frattre* VIII 111; *latrones* VIII 2728 II<sup>e</sup> s.; *Agg|rippina* VIII 3757; *duppliciar.* X 1873;

<sup>57</sup> Cf. *supra*, p. 32.

<sup>58</sup> Pour *Sicil(i)us*, cf. *Schulze*, Eigennamen, 231.

<sup>59</sup> Dans Virg. Géorg. III, 25: *Purpurea intexti tollant aulaea Britanni*, avec intervertissement des quantités consonantiques requises par le vers (cf. la note 37).

<sup>60</sup> Pour *Acilius*, cf. *Schulze*, Eigennamen, 440.

<sup>61</sup> Pour *Am(m)onianus*, nom d'origine égyptienne, cf. ibid. 121-2.

<sup>62</sup> Une partie de ces exemples appartient en même temps à la catégorie «a».

*Affrae* XIII 2237; *supremos* XIII 2314; *obbripilationis*<sup>63</sup> Def 140, 9 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *oblegate* (= *obligate*) Def 268, 1 Afrique III<sup>e</sup> s.; *Caprarianensium* (du nom de lieu *Capraria* ?)<sup>64</sup> Alb II, 3-4; *obbrediacos* (= *obryziacos*, de *obryzum* = ὄβρυζον) Alb II, 8; *supra* Alb III, 46; VII, 26; *patris* Alb IV, 37; X, 21; XXVIII, 13; *supradictam* Alb XVIII, 20; *suprascriptam* ibid. 33.

Dans les autres groupes:<sup>65</sup> *provinciae*<sup>66</sup> III 980; *Resspetus* (= *Respectus*, trad. ms.) V 1196; *nuptum* X 2496; *Pervvinco* (trad. ms.) XIII 7063; *ομ|μυ* (= *omni*) Def 231, 28-9; *omni* Def 253, 13 et 20; *urssu* bis ibid. 20 (cf. *urssos* ibid., passim); *vinccatur* ibid. 52 et 64; *Vincentz*... ibid. 54; *Mercuri* ibid., passim (Afrique II<sup>e</sup> s. tous); *Ginttabundi* Alb II, 2; XI, 2; *Ginttamundi* Alb XXIV, 2 (génitif du nom du roi *Gintamundus* ou *Guntabundus*); *uncciarum* Tj 16, 51 Ravenna, vers l'an 600 (?).

### 3. Chute des consonnes finales

-m: a) Cas typiques: il serait superflu de donner une liste exhaustive.

Voici des échantillons provenant de toutes les régions: *ordine accepit* III 1480; *aquila de periculo liberaverunt* III 7756; *annoro XVII* (= *annorum*) V 896 fin III<sup>e</sup> s.; *septe et* V 1646 chr.; *titulu posuerunt* V 1686 chr.; *viru* (fin de phrase) VIII 702; *tumulu fecit* VIII 3617; *matri filioru suoru dulcissimae* VIII 3791; *quod miserrimu est* X 2333; *tumulu fecit* X 2454; *dece* (fin de ligne, devant une ligne contenant des chiffres, inscr. officielle) XIII 1791; *civitatu suarum* Caven 26, V<sup>o</sup>I 2 V<sup>e</sup> s.; *ad terenu* (= *terrenum*) Caven 106, V ligne XII fin I<sup>er</sup> s. (document militaire). Le phénomène phonétique n'est pas toujours séparable des effets de l'évolution morphologique, vu la confusion de l'accusatif et de l'ablatif, cf. *contra votum suo fecerunt* V 1676 chr.; *pos morte mea* X 649; *ab oriente ad occidente* X 2792 an 41 de n. è.; etc.

b) Cas particuliers

a) -m préconsonantique supprimé dans la versification: *centu li-*  
*cebat* VIII 403; *pertulit illu dies* VIII 2982; *quisque huic*

<sup>63</sup> *obripilatio* «frayeur, cauchemar» d'après Jeanneret, Tablettes, 88.

<sup>64</sup> Cf. Väänänen, Albertini, 31 et 57.

<sup>65</sup> Pour *nss*, cf. *supra*, p. 31.

<sup>66</sup> La pierre porte *tabularius provinciae Apulensis*, interprété par l'éditeur comme *provinc(iae) [Da] CIAE*. Quoique le même graveur commette effectivement un lapsus en écrivant *AVGTI* pour *Augusti*, il est probable que *provinciae* présente une gémination du même type que nous avons dans les exemples d'Afrique et d'Italie.



*cuem ed Eutucen (=quem et Eutychen)* Caven 120, 24  
Syrie<sup>69</sup> milieu II<sup>e</sup> s.

ε) *-m > -n* dans les mots polysyllabiques: *votun solvit* V 1608 chr.;  
*eorun hoc* X 2244; *in pacen fedilis (=in pace fidelis)* XIII  
3847 chr.; *tetolun posuerunt* (NP en ligature) XIII 3872  
chr.; *libertaten misero* XIII 7119; [*lo*] *qun istun (...)* R I  
185; *usquedun veniat* Def 230, a2 Afrique II<sup>e</sup> s.; *m[ec]un*  
*coitus* ibid. a6; *Maurussun quem* Def 250, a13 Afrique III<sup>e</sup>  
s. (cf. *Maurussun quem* ibid. a7 et b5); *illan immittas* Def  
266, 2; *dlvun contórsit* (sic) Caven 8, 340-1 Palestine  
VI<sup>e</sup> s.

*-n*: *no mereti (=non merenti)* X 2728; *no pissit* (sic, pour *non possit*)  
Def 220, 6; *no potes (=non potest)* Def 221, 2; *no [posit?]* ibid.  
3 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous.

*-s*: a) Cas typiques

*Montaniu Viator* III 792; *filiu'et heres* III 835; *supra dracone tres*  
III 7756; *vix(it)ani* ter<sup>70</sup> III 7893; *PROBVS MARIIV* (sic, pour  
*maritus*) V 211; *suis impensi* V 895; *provitu annoro XVII (=probatus*  
éd.) V 896 fin III<sup>e</sup> s.; *depositu Idus Semtebres* V 1688 chr.; *com-*  
*mune (=communes)* V 3554 (?); *Kattianu Mukianu et* V 3555; *si*  
*qui de me*<sup>71</sup> V 3712; *Primu* (trad. ms.) V 3715; *Marcellu vix(it)*  
VIII 358; *Idu Apriles* VIII 457 chr.; *veteranu leg(ionis)* VIII 504;  
*vix(it) ani LX VIII* 636 (cf. *vix[it a]ni X VIII* 674 chr.; *vixi[t]*  
*ani LXI VIII* 2993; *vixit ani L VIII* 3039; *vixit ani XXVIII VIII*  
3268 II<sup>e</sup> s.); *tri fratres* VIII 2815; *si qui praeteriens legeris* (cf. la  
note 71) VIII 3109; *vixit ano XXXV VIII* 3115; *Angellicu* VIII  
3384; *Antoniu Sterculus* VIII 3404; *eres heiu f(ecit) (=heres*  
*eius)* VIII 3520; *pius maritu pos(uit)* VIII 3613; *si cui titulu le-*  
*gerit* (cf. la note 71) VIII 4122; *filiu dulcissimu...; dulcissimu filius*  
*Felix (?) VIII* 4174 (inscr. très corrompue); *vixit anni XV X* 2113;  
*diebu* (devant pause) X 2146; *Iuniu Donax* X 2627; *anno plus*  
*minus (=annos)* X 3309 chr.; *anni LXXXX XIII* 1884; *filio III*  
*XIII* 2000; *omni innocentissimi XIII* 2126; *ani duobus XIII* 2353  
début V<sup>e</sup> s. chr.; *Idu Ianuaria[s] XIII* 2369 début VI<sup>e</sup> s. chr.; *cuiu*  
*in XIII* 2374 début VI<sup>e</sup> s. chr.; *mile leg(ionis)* XIII 6877 milieu I<sup>er</sup>  
s.; *bix(it) messe IX R I* 304; *Idu Iun. R I* 465; *ano LXXII R I*  
628; *domu requisione (=requietionis)* R I 629; *Idu Ian. R II* 4393;  
*Idus Iulia in p(ace)* R II 4422; *AINV XXV* (sic, pour *annos?*)

<sup>69</sup> Ce papyrus se rapporte à une vente d'esclave, faite par un marin de Misenum (Campanie)  
à un *optio* du même navire.

<sup>70</sup> Cf. *vix(it) anis* semel ibid.; d'autres *-s* finals sont également marqués sur l'inscription.

<sup>71</sup> Dans cet exemple, il s'agit peut-être d'une confusion morphologique entre le pronom indéfini  
et le pronom relatif.

R II 4440; *Arruntiu Victor* R II 4467; *capilo caput* (= *capillos*) Def 135, a3 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Rufa Pulica* ibid. b1 (pour *Rufas Pulicas*, gén., cf. *Rufas Pulica* ibid. b7); *mamila pectus* (= *mamillas*) ibid. b2; *planta ticanos* (= *plantas digitos*) Def 190, 12 Latium I<sup>er</sup> s.; *agitatore Clarum et Felice* (pour *agitatores, Felicem*) Def 286, b6; *collida neque* ibid. 9; *crastini et perendinic cir[cens]-ibus*<sup>72</sup> (= *crastinis et perendinis*) Def 295, 17 (Afrique III<sup>e</sup> s. tous); *ponderi plenos* Alb II, 7 (cf. *ponderi plenum* Alb VII, 16 et XV, 19); *plu minus* Alb III, 9; *suoque iuri probaverit* Alb VI, 21 (cf. *suique iuri probaberit* Alb passim); *in nomine Felici emtore suo* Alb XI, 12; *eiusdem gemioni*<sup>73</sup> *ab Africo* Alb XV, 17; *Iuliu Iambus* Alb XXI, 2; *Secundianu, Victorinu, Martiali, Processanu* Alb XXXIII, 9, 11, 15 et 21 respectivement (faisant partie d'une liste de noms); *ut petisti* (= *petistis*, confusion morphologique?) Tj 14-15, B III 9 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *manus Iohanni* v. <sup>74</sup> (= *Iohannis viri*) Tj 16, 26 Ravenna, vers l'an 600 (?); *f(undus) Rubianu* (devant pause) Tj 17, 12; *ortu vineatu intro civit(ate)* (= *hortus vineatus*) ibid. 18; *f(undus) Candicianu in integro* ibid. 19; *φορι κίβικατε* (= *foris*) Tj 18-19, B 24; *eccl(esiae) Ravennati traditam* ibid. 52 (datif? cf. cependant *Rabennatis traditam* dans le même contexte, ibid. 34 et 58) Rome début VII<sup>e</sup> s. (?) tous; *δωναζι[ . . . ]νε πορεζονε εν* (= *donationis portionis in*) Tj 20, 83 Ravenna, vers l'an 600; *patriciu*<sup>75</sup> Tj 49, 21; *frigiti spebus* (= *frigidis*)<sup>76</sup> Caven 40, 5; *eru dominus dicitur* Caven 78, 24; *tre habet* Caven 84, V<sup>o</sup> I 11 IV<sup>e</sup> s. tous; *Decurinius Nerus et Aes[o]niu bestiarioru famuli* Caven 145, 1 vers l'an 200.

## b) Cas particuliers

a) -s préconsonantique sans valeur au point de vue de la versification: *classicus miles*<sup>77</sup> (fin d'un hexamètre mal fait) V  
 938; *Stallius Gaius has sedes Hauranus tuetur* <sup>78</sup>X 2971.

<sup>72</sup> Le -c de *perendinic* est un lapsus ou un sigma grec, v. *Jeanneret*, *Tablettes*, 59.

<sup>73</sup> Pour *gemio* 'parcelle', d'origine probablement berbère, cf. *Väänänen*, *Albertini*, 48. — Tous ces génitifs sans -s sont considérés par *Väänänen* (ibid. 35 et 37) comme des ablatifs ou des formes issues d'une confusion avec d'autres cas. Nous les incluons parmi les formes ayant perdu leur -s final, vu que la chute de cette consonne ne semble pas étrangère à la langue des *Tablettes Albertini*.

<sup>74</sup> Bien que le nominatif de ce nom soit *Iohannis* dans les papyrus (cf. index, p. 507; *Iohannis adi(utor)* ligne 28 du texte cité), on peut penser ici à une confusion avec la terminaison de génitif -i.

<sup>75</sup> Cf. *Tj*, p. 159, n. 7.

<sup>76</sup> Traduction latine maladroite d'une fable de *Babrius*.

<sup>77</sup> Mais *missus quoqu(e)* ibid.

<sup>78</sup> A côté de la brièveté des syllabes -us devant consonne, on remarque ici -us mesuré long devant voyelle, à une frontière syntagmatique. Cf. *infra*, p. 62.

β) -s supprimé dans les mots composés: *posterique* (= *posterisque*) X 2115.

γ) Graphies inverses: *te tellus sanctosque precor pro coniugis*  
*Manes* (pour *coniuge*: confusion morphologique?) V 3653;  
*Dis Manibum Nemeniu* (= *Nemenio*? confusion de -s et de -m) VIII 36.

-t: a) Cas typiques

*posui Aurelius*<sup>79</sup> III 835 (cf. *posui filio* III 7843); *pos obitum* III 917;  
*vixi an. bis* III 1592a;<sup>80</sup> *retuli Lucanus* III 7779; *superari* (= *superarit*, devant pause, inscr. officielle) V 532/1 milieu II<sup>e</sup> s.; *h(ic) s(itus) es* (= *est*, fin de l'inscr., «integra est» éd.) V 920 I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.; *posuerun* (fin de la phrase et de la ligne) V 1721; *sun* (= *sunt*, devant pause) VIII 270; *vixi ann(is)* VIII 452 chr. (cf. *vixi an(nis)* VIII 3755; *ixi anis*, *vxi anis*, sic, texte très corrompu VIII 4174; *vixi anis* VIII 4177); *coeperun* (fin de ligne) VIII 2547 milieu II<sup>e</sup> s.; *heres feci* (fin de l'inscr.) VIII 3125; *feci* (= *fecit*) VIII 3678; VIII 3687 (fin de l'inscr. tous les deux); *feci dolenti* VIII 4174 (texte très corrompu); *pos morte mea* X 649; *dan, curarun* X 1589; *vixē annus* X 1702chr.; *vixi anis* X 2728; *vixi annis* X 2915; *vixi an(nis)* X 3018; [*vi*] *xi ann(is)* X 3302 chr.; *pos templ(un)* XIII 1791 milieu III<sup>e</sup> s.; *vixē in pace* (= *vixit*) XIII 2377 début VI<sup>e</sup> s. chr.; *qiesce in pace* XIII 3838 chr.; *patronus posi* (= *posuit*, fin de l'inscr., cf. la note 79) XIII 7104; *visse pl(us) m(inus)* R I 55 (cf. *vixē anu.* . . R I 135; *vixi annis* R I 644; *RICSI MESIBUS* sic, «legendum *bicsit*» éd. R II 4336); *abea con deo* (= *habeat*) R I 185; *feci con viro* R I 419; *feci qui* R I 515; *precesserun in* R I 544; *et habe depovsione* (sic, pour *et habet depositionem*) R I 635; [*fe*] *cerun* (fin de ligne) R I 654; [*de*] *POTVS ES KAI ELLVS* (avec ksi; pour *depositus est*) R I 737 milieu V<sup>e</sup> s.; *adsin ad* Def 111,3; *ommutuerun nec* (= *obmutuerunt*) Def 112, 7; *possun nec* ibid. 8 Aquitaine II<sup>e</sup> s. tous; *no potes [contr] a* Def 221, 2; *nemo potes ilos* ibid. 7; *non potes loqui* ibid. 9; *passin contr[a]* (= *possint*?) Def 223, a5 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous; *qun peri Bonosa* (= *quam peperit*) Def 268, 2 Afrique III<sup>e</sup> s.; *cadan frangan, guren, possin* (= *cadant frangant, gyrent, possint*, chaque fois devant une pause) Def 272, a11-3; *cadan precor* Def 273, a13; *frangan* (devant pause) Def 274, a13 Afrique II<sup>e</sup> s. tous; *id es primo* Alb VII, 5 (cf. *id es*

<sup>79</sup> Dans certains exemples où la 3<sup>e</sup> personne du sg. du parfait apparaît sans -t final (et dans les expressions du type *heres feci* en particulier), on pourrait voir, à la rigueur, une forme de la 1<sup>ère</sup> personne. Mais puisque ces cas représentent une faible partie de l'ensemble, nous les incluons dans notre inventaire.

<sup>80</sup> *vixit an.* semel ibid.

in Alb XXIV, 5 et 9; *es felix* Alb XXVIII, 6); *au questionne* (= *aut*) Alb VII, 21; *abes aberit* Alb XXV, 16; *Ναρδερη* (devant pause; le même nom est transcrit partout ailleurs dans le papyrus *Nanderit*, en caractères latins) Tj 6, 25 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *es* (= *est*, devant pause) Tj 16, 77 Ravenna, vers l'an 600 (?); *Deusdede v.* (= *Deusdedit viro*) Tj 21, 6 Ravenna début VII<sup>e</sup> s.; *suscripsi et*<sup>81</sup> (= *subscripsit*) Tj 24, 34 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *e pariite* (= *et pariete*) *ibid.* 31; *abes* (= *abest*) Tj 31, I 12;<sup>82</sup> *aufer* (= *aufert*) Caven 8, 834 VI<sup>e</sup> s.; *es* (= *est*) *ibid.* 945 (mots isolés tous les deux); *vul frate[r]* (= *vult*) Caven 54, 8 V<sup>e</sup> s.; *[p]lace neq[ue]* Caven 103, 21; *place* (fin du texte) *ibid.* 22.

## b) Cas particuliers

a) Confusion de *-t* avec *-s*: *vixis anis* (lapsus?) VIII 125.

β) Traitements particuliers du groupe final *-nt*: *feceru* III 7893; V 1631 chr.; *fecerum* V 1730 chr.; R I 671; *[fec]erum* R I 133.

*-b*: *su die* (= *sub*) VIII 457 début IV<sup>e</sup> s. chr.; *su d(ie)* X 3316 chr.; *SVD* («lege *su[b] d(ie)*» éd.) R II 4418c début VI<sup>e</sup> s.; cf. la syllabe *sub* mesurée brève dans *sūb vitā* R II 4220.

*-c*: *ονει τησταμητων* (pour *huic*) Tj 6, 24 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *uñ char-tule* (pour *huic*)<sup>83</sup> Tj 23, 3 Ravenna, vers l'an 700 (?).

*-r*: *insupe sibi* V 532/1; *repperiantu et* V 532/2 milieu II<sup>e</sup> s. tous les deux (inscr. officielle).

## II. Élargissement ou rétrécissement syllabique du mot

### 1. Syncope

a) Syncope de la pénultième atone, produisant un groupe de deux consonnes

*Apli* (= *Apuli*, du nom de ville *Apulum*) III 986 fin II<sup>e</sup> s.; *Proclus*, *Procla* III 1184; 7796; *domno* III 1289 (cf. *domno et domnae* III 7833); *maiestatque* (= *maiestatique*)<sup>84</sup> III 1380; *Supro* III 7901;

<sup>81</sup> Ou bien est-ce une confusion entre deux formules juridiques? En effet, dans la ligne suivante, c'est la 1<sup>ère</sup> personne qui est requise (*suscripsi* et également). Cf. cependant *e pariite* (pour *et pariete*) dans le même papyrus.

<sup>82</sup> Cf. *Tj*, p. 160, n. 8.

<sup>83</sup> A la faiblesse de *-c* final se mêle ici l'incertain souvenir d'un *h* graphique dans le mot.

<sup>84</sup> Si l'on suppose un accent inchangé *maiestatique* devant la particule enclitique *-que*, malgré les indications de *SSL*, *Grammatik*, 181 (accent analogique précédant l'enclitique immédiatement: *maiestatique*).

*Procla* V 440 (cf. *Proclus* V 3769); *domn[i]* V 474 chr. (cf. *Domni*<sup>85</sup> V 1593); *Cornicla* V 999; *seclo* V 1666 chr.; *aedicla* V 3634; *domnae* VIII 75; *domn[ae]* VIII 710; *Almyrdi* (= *Almyridi*) VIII 2917; *Bernaclus* (= *Vernaculus*) VIII 2992; *socro* (= *socero*) VIII 3399; *socrae* VIII 3994; *scripla* (de *scripulum* 'fraction de l'unité de mesure') X 1598; *Proclus* X 2127; *Apricla* X 2138; *Felicle* X 2144 (cf. *Feliciae* X 2418; 3032; *Felicia* X 2853; 2879; 2898; 2960); *caris[si]mae* (complété par conjecture dans le CIL) X 2631; *dulcissime* X 3255; *socro* XII 4816; *domni* XII 5345 fin VI<sup>e</sup> s. chr.; *orationbus* XII 5352 VI<sup>e</sup> s. au plus tard, chr.; *florbus* XIII 1849; *Apricli* XIII 1978; *domnae* XIII 2189; *secla* XIII 2395 début VI<sup>e</sup> s. chr.; *seclis* XIII 2397; *saecli* XIII 2398 milieu VI<sup>e</sup> s. chr. tous les deux (la prononciation syncopée de ces trois dernières formes est assurée par la versification); *compostus* (dans un hexamètre) XIII 6858 milieu I<sup>er</sup> s.; *gemnae* XIII 6903 début I<sup>er</sup> s.; *annucla* (= *annicula*) XIII 7089 début I<sup>er</sup> s.; *domni* R I 112; R II 4236 VI<sup>e</sup> s. au plus tard (cf. *Domni* R II 4284 début VI<sup>e</sup> s.); *depost[a]* R I 124 (cf. *deposte* R II 4305); *aēthra* R II 4219a 10 (cf. *aēthēriš* ibid. b1); *saecla* (pron. assurée par la versification) R II 4221; *comdi* (pour *quomodo*) Def 98, 2 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.; *oclos* Def 135, a6 et b2 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *scaplas* (= *scapulas* 'épaules') ibid. a7; *Adesicla* Def 248, a6 et a17 Afrique III<sup>e</sup> s.; *trigis* (= *triugis*) Alb I, 4; *curticla* (= *curticula* 'cour') Tj 21, 6 Ravenna début VII<sup>e</sup> s.; *Illyrc[o]s* (sic, avec *v* grec, pour *Illyricos*) Caven 3, 27 IV<sup>e</sup> s.

- b) Syncope de la pénultième atone, produisant un groupe de trois (ou quatre) consonnes

*Masclus nauclarius* XII 4493; *Masclus* XII 4964; *Masclo* XII 4980; *aunclo* XII 4180; *Paterclus* XIII 6970 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *vincli* (dans un hexamètre) R II 4205; *[vi]nclis* Caven 25, R<sup>o</sup>I 1 V<sup>e</sup> s.; *fercla* (de *ferculum* 'sangle') Caven 106, V, ligne XIV fin I<sup>er</sup> s. (document militaire).

- c) Syncope prétonique

*utriclariorum* III 944 (cf. *u[t]riclariorum* III 1547, de *utriclarium* 'marchand d'outres'); *aitricis* III 981 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Herclia[n]is* III 1303 (cf. *Herclian(us)* III 7746); *Proclianus* III 1406; *Proc[l]-inus* III 7796; *Aescl[apio]* V 727; *[Ae]sclapio*<sup>86</sup> V 728; *domnab*

<sup>85</sup> Pour *Domini* ou *Domnii*. Cf. *Domnius* V 1585, un nom qui peut être ramené à la forme syncopée *Domnus* (v. *Kajanto*, *Cognomina*, 363).

<sup>86</sup> De *Aesculapius*, provenant lui-même de *Αἰσκληπιός* par épenthèse de *u*.

(us) V 774; *Lugdunens(is)* V 867 II<sup>e</sup> s.; *Hercliano* V 1163; *Masc-  
lina* V 1686 chr.; *petbe[runt]* (= *petiverunt*) V 1720 chr.; *mon-  
mentum* VIII 168; *vetranis* VIII 2557 début III<sup>e</sup> s.; *Tubrone* (de  
*Tubero*) VIII 2786 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Lamsbitana* (= *Lambaesitana*) VIII  
3414; *Poplares* (= *Popularis*) X 2298; *Felcissimi* X 2552; *Proculus  
et Proclianus* X 2703; *Masclin[ae?]* XII 4392; *Masclus nauclarius*  
XII 4493; *nauclario* (= *naviculario*) XII 4495; *ex cornucl(ariis)*  
XIII 1832 début III<sup>e</sup> s.; *Lugdunensi*<sup>87</sup> XIII 1855 chr.; 1906  
début III<sup>e</sup> s.; *Lugdunesis* XIII 1860 III<sup>e</sup> s. (cf. *Lugduni* XIII 1985;  
2396 chr.; *Lugdune* 2400 fin VI<sup>e</sup> s. chr., vocatif dans un hexa-  
mètre); *utriclarior[um]* XIII 1960; *utriclariorum* XIII 1985;  
2023; *utriclar.* XIII 1998; 2039; *utriclario* XIII 2009; *Disderius*  
(= *Desiderius*) XIII 2375 début VI<sup>e</sup> s. chr.; *Maxminus, Max-  
mini* XIII 3983; *v[e]tra(nus)* XIII 6667; *Decmanus* (= *Decima-  
nus*) XIII 7222 fin II<sup>e</sup> s.; *saeclorum*<sup>88</sup> R I 307 IV<sup>e</sup> s. (?); *umlicus*  
(= *umbilicus*) Def 135, a4 et b6 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *ublicu* (= *umbilicum*)  
Def 190, 11 Latium I<sup>er</sup> s.; *innica* Def 224, III 5 et 9  
Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *tertorio* (= *territorio*) Tj 18-19, B 42 Rome  
début VII<sup>e</sup> s. (?); *vetrane* (= *veteranae*) Caven 114, 1 début II<sup>e</sup>  
s.; *Proclian[...]* *cos.* Caven 121, II b1 milieu II<sup>e</sup> s.

d) Syncope dans la syllabe finale<sup>89</sup>

*vixt* (trad. ms.) III 1240; *Candidins* (= *Candidinus*, trad. ms.) III  
1592a; *recest* (= *recessit*) V 1701 chr.; *militaut* (= *militavit*) VIII  
3275; *Crepereis* (= *Crepereius*) VIII 3556; *fratr* (T en R en  
ligature) VIII 3570; *fect* (T plus grand que les autres lettres) X  
2904; *vixt* (fin de ligne) X 3143; *vixt* R I 139.

e) Syncope de la voyelle atone, accompagnée de la disparition  
d'autres phonèmes

*benigtate* (= *benignitate*) III 7902 milieu II<sup>e</sup> s.; *coiugi amantisa*  
(= *amantissimae?*) VIII 3499; *fex* (= *felix*, fin de ligne) VIII  
3716; *κοιει* (= *coniugi*) R II 4295; *cupede* (= *cupidinem*) Def  
140, 15 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *cupidate* (= *cupiditate*) Caven 25, 159  
Oxyrhynque V<sup>e</sup> s.<sup>90</sup>

<sup>87</sup> Pour le rapport entre *Lugudunum*, «sollemnīs nominis forma», et *Lugdunum* qui le remplace, v. O. Hirschfeld in CIL XIII, p. 248. La forme syncopée devient la plus fréquente selon lui après le II<sup>e</sup> siècle.

<sup>88</sup> L'auteur de cette inscription en vers choisit entre les deux variantes du mot suivant les exigences métriques: *felix luce nova saeclorum in saecula gaudet*.

<sup>89</sup> Dans une partie de ces cas (comme *fratr*), on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un artifice graphique pur et simple. Pourtant, les syncopes en syllabe finale correspondent en partie à de véritables tendances évolutives de la langue parlée (*militaut* pour *militavit* etc.).

<sup>90</sup> Ailleurs, la syncope se combine avec d'autres changements phonétiques: rappelons *Dome* (= *Dominae*) VIII 2670; *ublicu* (= *umbilicum*) Def 190, 11; *umlicus* Def 135, a4 et b6.

f) Disparition de la voyelle normalement accentuée

*balneas*<sup>91</sup> III 1374 fin II<sup>e</sup> s.; *Primnus* (= *Primanus* éd.; ou *Priminus*?) III 1405; *Romnus* (= *Romanus*) III 7852; *casimo* (= *carissimo*) VIII 3618; 4181; *dulcsimu* (= *dulcissimus*) bis VIII 4174; *Vincius* bis X 3114 (cf. *Vinicius* semel ibid.; *Viniciae* X 3115); *Verglis* (= *Vercellis*, du nom de ville *Vercellae*, en Gaule Cisalpine; «fort. quarta littera G est» éd.) XIII 6889 début I<sup>er</sup> s.; *secus* (= *secundus*) XIII 6979 I<sup>er</sup> s.; *inimcus* (= *inimicus*) Def 98, 2 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.

2. Haplogogie

a) Les diverses formes des noms *Restitutus*, *Restituta* sont très souvent remplacées par *Restutus*, *Restuta*, cf. III 1082; 1520 bis; V 529 bis; 1292; 1662 chr.; 1703 chr.; VIII 60; 142; 553; 2788; 2876; 2883; 3065; 3439; 3622; 3639 bis; 3806; X 2288; 2454; 2915; 3141; XIII 7001; R I 198; 405 (*Rustuta*); 829; Def 249, a7 Afrique III<sup>e</sup> s. (*Ρεστουτα*); Def, passim Rome (*Ρεστουτου*, *Ρεστουτας*, v. index, pp. 441-2).

b) Haplogogie (haplographie) dans d'autres mots:

*Praestetium*<sup>92</sup> (acc. d'un nom de personne) Def 140, 14 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *constuere* (= *constituere*, inf.) Caven 23, 65; *exstisse* (= *exstitisse*) Caven 25, 39 Oxyrhynque V<sup>e</sup> s. tous les deux.

3. Épenthèse

*Mythirae* (= *Mythrae*) III 1112; *Calaudia* III 7843; *Ismyrine* (nom de femme, dérivé de *Smyrna*) V 3802; *privigeno* (= *privigno*) VIII 2813; *Celodia* (= *Clodia*) VIII 3520; *Porocelio* (= *Procellio*?) VIII 4000; *nepotis* (pour *neptis*; confusion entre mots?) VIII 4050; *omin es* (sic, pour *omnis*; lapsus?) X 444; *tempuli* X 1578; *Asclapiades* X 1587; *magenae* ibid.; *Liberitas* X 2151; *DOMESIT<sub>1</sub>GVS* (sic) XIII 3682 chr.; *Sepetumienus* XIII 7109; *Ασκαληπιολοτος* («legendum 'Ασκαληπιού[δ]οτος» éd.) R II 4451; *exipilatos* (de *expillare* 'piller') Def 248, a8 Afrique III<sup>e</sup> s.; *ουμους σπιριτους* (= *huius spiritus*) Def 270, 18 Afrique II<sup>e</sup> s.; *eiusedem* (?) Alb X, 6; *firustello* (de *frustillum* 'petite

<sup>91</sup> Cf. p. ex. *balineum* VIII 2706 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. et *infra*, p. 100.

<sup>92</sup> Forme remplaçant, selon *Jeanneret* (Tablettes, 65), \**Praestetium*, dérivé lui-même de *praestitus* ou de *praestes*. Cf. *Praeseticus* ibid. 5 et 16; *Praeseticum* ibid. 17. On a *cupede* (= *cupidinem*) ibid. 15.

parcelle) Alb XI, 1; *firustellum* (= *frustillum*) Alb XI, 5; XIV, 4; *firus[tellum]* Alb XXIII, 5; *subscripsi* Alb passim (v. index, pp. 330-1); *properiae* (= *propriae*) Tj 7, 15 Ombrie milieu VI<sup>e</sup> s.; *καρτεουλε* (= *cartulae*) Tj 20, 83 Ravenna, vers l'an 600; *ωμενιβως* (= *omnibus*) ibid. 84; *initegro* Tj 23, 4 Ravenna, vers l'an 700 (?); *usumfuructuarie* Tj 24, 29 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *continugere* Caven 8, 26 VI<sup>e</sup> s.

#### 4. Prosthèse

##### a) Cas typiques de la prosthèse devant s+cons.

*Sabino Istercoria* V 1706 chr.; *quorum ispiritus* V 1720 chr.; *Ismyrine* (nom de femme, dérivé de *Smyrna*) V 3802; *Ispesina* VIII 150 chr.; *Tevestinus ispeculator* VIII 2833; *Honoratus istr(ator)* VIII 2957; *Pereliae Ispeni* (= *Speni*?) VIII 3230; *Antoninus ispose* (= *sponsae*) VIII 3485; *Juliae Istatere*<sup>93</sup> VIII 3780; *Valeria Istercula* VIII 4119; *Furius Ispartacus* X 1974; *in pace Escupilio*<sup>94</sup> XIII 3820 chr.; *Fl. Estilliconi* R I 528; *Marti ispiritus* R II 4261; *refrigeret ipspiritus* (sic) R II 4307; ... *a Isperratae* Def 220, a3; [*a*] *Isperrata[e]* ibid. b4; *in ispatium* Def 244, b6 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. tous; *et ispiritum* Def 250, a17 et b13 Afrique III<sup>e</sup> s.; *per ispiritales* Def 253, 65; *Iscintilla* (nom de cheval; après pause) Def 279, 14 Afrique II<sup>e</sup> s. tous les deux; *isopondiderunt* Alb VI, 25; VIII, 20 (cf. *exopondiderunt*<sup>95</sup> Alb XI, 17; XV, 27; XXVII, 6; XXXII, 8; *esopondiderunt* Alb XII, 16; XXII, 11; *isopondidit* Alb XXV, 17); *pro eum iscripsi* Alb IX, 25; *manu iscripsi* Alb passim (3 fois, contre *manu scripsi* également 3 fois, v. index, pp. 329-30 et *Väänänen*, Albertini, p. 32); *istipulatus* (après pause) Alb passim (12 fois, contre *stipulatus*, également après pause, 11 fois, v. *Väänänen*, Albertini, p. 32); *v(iro) c(larissimo) expathario*<sup>96</sup> (de *spatharius* 'écuyer', cf. la note 95) Tj 16, 53 Ravenna, vers l'an 600 (?); *ab Istefano* Tj 18-19, B 31, 37, 43 et 50 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?); [*a*]b *Is[t]eph[an]o*<sup>97</sup> ibid. 55.

<sup>93</sup> Inclus par *Kajanto*, *Cognomina*, 343, parmi les noms propres qui renvoient à des unités de mesure (cf. *stater*).

<sup>94</sup> Cf. [*quiescit?*] *E] scur [ilio?*] XIII 3821 chr.

<sup>95</sup> La confusion de l'initiale *es-* avec le préfixe *ex-* a été rendue possible par la réduction du groupe *ks* en *s*, cf. *supra*, pp. 27 et 28.

<sup>96</sup> Cf. *vx εισπαταρ...* (= *v(iro) c(larissimo) spathar [io]*) ibid. 42.

<sup>97</sup> Cf. [*ego*] *Stephanus* ibid. 14; *Φλ. Στεφανος* ibid. 18.

## b) Cas particuliers

### a) Prosthèse devant d'autres combinaisons

*in pace Ypsichius (Ipsychius aussi dans la trad. ms.) XIII 3826 chr.*

### β) Prosthèse devant le groupe *s* + cons., après un préfixe

[*su*]pra *iscript[a]* R I 355; *supraiscripte, supraiscriptis* Alb passim (7 fois, contre 30 formes sans prosthèse, v. index, p. 329 et *Väänänen*, Albertini, p. 32; cf. *anno et die issp.* Alb V, 39; *ac issupass.* Alb VIII, 22, pour *suprascriptis, suprascripta*); *σοπρα ισκριπτα* Tj 18–19, B 21 et 26 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?); *sipraiscripta* (sic) Tj 20, 108 et 113 Ravenna, vers l'an 600.

### γ) Graphies inverses

*Spani* (après pause) VIII 2978; *strumentu, strumentum*<sup>98</sup> Alb passim; *non amplius spectata (=expectata)* Tj 8, II 3 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *non spectata* Tj 17, 4; 18–19, B 10 Rome début VII<sup>e</sup> s. (?) tous les deux (pour la confusion entre les formes de *expactare* et de *spectare*, cf. la note 95).

## 5. Disparition et apparition de séquences de deux voyelles<sup>99</sup>

### A) Changements subis par la voyelle en hiatus et phénomènes connexes

#### a) Voyelles *i* et *e*

##### a) *e* en hiatus > *i*

*Tiodora* V 1683 chr.; *glaria (=glarea 'gravier')* VIII 2532 début II<sup>e</sup> s.; *Putiolana* VIII 2622; *Tegianesis* X 316 (cf. *Tegeanensi* X 317); *collactiae* X 1778; *Putiolanae* X 2384 (cf. *Puteolis* et *Putiolis* dans la trad. ms. X 1634 début II<sup>e</sup> s.); *Gallinacio* XII 4377 I<sup>er</sup> s.;<sup>100</sup> *Labion [... ?]* (=Labeoni?) XII 4934; *artis vitriac* XIII 2000; *Putiulanus* R II 4262; *valiat* Def 223, a16 Afrique II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> s.; *abias (=habeas)* Def 228, a6 et b6 (cf. *aβιατ* pour *habeat* Def 270, 8 Afrique II<sup>e</sup> s. tous); *Λαυριατον (=Laureatum)* Def 241, 21

<sup>98</sup> La forme la plus fréquente est *istrumentum* dans les Tablettes; après la chute normale de *n* devant *s*, le mot est assimilé aux formes prosthétiques *iscripti, istipulatus*, d'où la variante *strumentu(m)*, sans *i*. V. index, pp. 326–7 et *Väänänen*, Albertini, 32.

<sup>99</sup> Ici, nous essayons de passer en revue une série de changements qui semblent appartenir à un seul et même complexe de phénomènes, mais qui ne comportent pas toujours une modification du nombre des syllabes.

<sup>100</sup> Quant à *Cerialis* (bis *ibid.*), c'est la forme habituelle de l'adjectif dès l'époque classique; on hésite d'ailleurs à la ramener directement à *Ceres* (cf. *SSL*, Grammatik, 141).

Afrique; *interania* Def 250, a24 Afrique III<sup>e</sup> s.; *ampitri* ibid. b7 et b16; *exiat* ibid. b15; *καβια* (= *cavea*) Def 252, 12 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Niofitianu* Def 279, 4; *Aliatore* Def 284, 15 Afrique II<sup>e</sup> s. tous les deux; *agua* (= *area*) Def passim, Afrique (v. index, p. 565); *solias* (de *solea* 'sandale') Alb I, 11; *calcios* (de *calceus* 'soulier') ibid.;<sup>101</sup> *cocliars* (de *cochlearis* 'cuiller') Tj 8, II 5 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *orciolo* (de *urceolus* 'cruche') ibid. 7 et 12; *albiolo* (= *alveolo*) ibid. 10; *albio* (= *alveo*) ibid. 13; *calciat* (de *calceare* 'chausser') Caven 25, 86 Oxyrhynque V<sup>e</sup> s. Graphies inverses: *Deana* V 975; *foleum, folei* bis (de *folium* 'nard') X 1784 fin II<sup>e</sup> s.; *Servea* X 3112; *eacit* (?) (= *iacet*?) XIII 2417 chr.; *trea* R I 63; *Sebasteano* R I 269; *Aurelea* R II 4360; *perficeatis* Def 247, 19 Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *semeuncia* Tj 8, III 1 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *οὐνκαροῦν* (= *unciarum*) Tj 16, 39 Ravenna, vers l'an 600 (?); [*scri*]*earius* (= *scriniarius* 'employé de chancellerie') Tj 21, 2, 3 et 8 Ravenna début VII<sup>e</sup> s.

β) Disparition de *e* en hiatus

*Napolis* V 1183: *nofitus* V 1723 chr.; *mae*<sup>102</sup> (= *meae*) X 2029; *procupaverunt* (?) (= *praeoccupaverunt*?) X 2872; *dae* (= *dae*) XIII 4194; 6733 fin III<sup>e</sup> s.; *nofito* R I 228; [*T*]*hodora* (= *Theodora*) R I 639; *Todoru[s]* R I 640; *remobat* (= *removeat*) R I 749 début VI<sup>e</sup> s.; *frigat* (= *frigate*) Def 266, 20 Afrique II<sup>e</sup> s.; *um* (= *eum*, lapsus?) Caven 8, 987 VI<sup>e</sup> s.

γ) Disparition de *i* en hiatus<sup>103</sup>

*Aurelus* III 804; *Rogatanus* dans la trad. ms. (*Rogatianus* par conjecture de l'éditeur seulement) III 1597; 1598; 1599; *Quaeta* III 7869; [...]*quiscit* V 305 chr.; *Valerae*

<sup>101</sup> Cf. en outre, dans les Tablettes Albertini, les formes *abiente* (III, 22; XII, 6) et *abientes* (VII, 6 et 10; XXIV, 5), qui s'expliquent à partir d'un \**abio* pour *habeo*, d'après l'analogie de *fugio* ~ *fugiente* (cf. *Väänänen*, Albertini, 27).

<sup>102</sup> Cf. *deo* ibid. Dans les formes *mae*, *dae*, la disparition de *e* doit être expliquée avant tout par une contraction avec le *ae* monophongué.

<sup>103</sup> La disparition graphique de cet *i* ne reflète pas nécessairement sa disparition phonétique complète. Il est probable que dans une partie des cas, la trace de *i* subsistait comme un *j* ou sous forme de mouillure de la consonne précédente. La transformation de celle-ci est rendue graphiquement pour toute une série de consonnes, cf. le point «δ», *infra*. A preuve encore le traitement — non

sans modèles classiques — de *i* comme *j* dans la versification: *ecclesiamque Dei cordis amore colens* XIII 2400 fin VI<sup>e</sup> s. chr.; cf. l'alternance du traitement vocalique et consonantique dans XIII 7234:

*me memini Gallia natum*, mais *Gallia crudelis* (début 1<sup>er</sup> s.). Peut-être doit-on considérer la «i longa», très fréquente devant voyelle, comme une tentative de rendre la nature particulière de *i* dans cette position prevocalique: *conlugi* VIII 3011; *Sulpicius* XII 5152; *Saturnlae* X 431; etc.

(trad. ms.) V 563; *Zonysati* (= *Dionysiasi*) V 1647 chr.; *pride* (= *pridie*) V 1728 chr.; [...]*quevi*[...] V 1752 chr.; *quescit* (bissyllabique dans le vers) VIII 152 II-III<sup>e</sup> s.; *s(ub) de* (= *die*) VIII 453 début IV<sup>e</sup> s. chr.; [*su*] *b de* VIII 460 chr.; *Quetus* (= *Quietus*) VIII 2847; *Quaetae* VIII 2870; *Quaetianus* VIII 2913; *Quaet(a)* VIII 3132; *Queta* VIII 3561; 4009; 4179; *Terentus* VIII 3809; *Quetiano* X 493; *inquetaberit* (= *inquietaverit*) X 2289; *Tertus* (= *Tertius*) X 2734; *requiscet*<sup>104</sup> XII 5340 début VI<sup>e</sup> s. chr.; [*re*] *quicit* XII 5351 chr.; *commemoral...* (= *commemorialis*?) XII 5356 chr.; *conugi* XIII 1839 III<sup>e</sup> s.; XIII 4033; *Carthaginesi* (= *Carthaginiensi*) XIII 2000; *laesone* XIII 2189; *requibit* (= *requievit*) XIII 2364 fin V<sup>e</sup> s. chr.; *pride* XIII 2380; *pridi* XIII 2388 milieu VI<sup>e</sup> s. chr. tous les deux; *Vincentus* (= *Vincentius*) XIII 2431 chr.; *de* (= *dies* ou *diebus*) XIII 3856 chr.; *filae* (= *filiae*) XIII 7093; *quesquenti* (= *quiescenti*) R I 45; 233; 239 (cf. *quesquentis* R I 529; *quescenti* R I 538); *quesquet* (= *quiescit*) R I 79; R II 4251 (cf. *cesquet* R I 233; 330; 377; [*q*] *uesque*[*t*] R I 243; *quescent* R I 421; *quescet* R I 650; R II 4269 milieu IV<sup>e</sup> s.; *cesquas* R II 4296; 4355; *ques.* R II 4358); *des*<sup>105</sup> (= *dies*) R I 99; 157 (cf. *debus* R I 454; *de*, pour *dies* ou *diebus*, R II 4190); *Ferbraras* (sic) R I 509; *Febraras* R I 541; *requisitione* (= *requietionis*, cf. la note 104) R I 629; *memore* (= *memoriae*) R I 651; *Ianuara* R I 823; *Zionisas* (= *Dyonisias*) R II 4199; *Quiraco* (= *Cyriaco*) R II 4263; *conugi* R II 4399; *Secundanus* Alb V, 47; *Paulinanus* Alb XXVIII, 13; *Maximanus* (= *Maximianus*) Alb passim (forme unique de ce nom, v. index, p. 316 et *Väänänen*, Albertini, p. 27); *parite*<sup>106</sup> (= *pariete*) Tj 24, 3 Ravenne milieu VII<sup>e</sup> s.; *peruria* (= *periuria*) Caven 33, 147 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s. Graphies inverses: *Veronien...* (de *Veronensis*)<sup>107</sup> V 3412; *munificentiam* (= *munificentiam*) VIII 32; *Pafium* (= *Paphum*, confusion possible avec l'adjectif) Caven 8, 32 VI<sup>e</sup> s.; *obnixius* (= *obnixus*, confusion probable avec *obnoxius*) *ibid.* 743.

<sup>104</sup> Dans les formes de ce type, on peut voir le signe de la confusion entre les voyelles *e* et *i* accentuées, cf. le très grand nombre de *requiscit*, *requiscet* sur les inscriptions chrétiennes de Gaule et d'Italie (X 1527; XII 5347a; XIII 2356; 2359; R I 355; 520; etc.).

<sup>105</sup> Cf. *dis* (= *dies*) R II 4375; on a ici probablement le type *requiscit*, v. la note précédente.

<sup>106</sup> Cf. *parite* *ibid.* 31; v. la note 104.

<sup>107</sup> Sans doute aussi par confusion morphologique, cf. *Carthaginesi* pour *Carthaginiensi* XIII 2000, ci-dessus.

δ) Traitements particuliers des consonnes devant *e, i* en hiatus<sup>108</sup>  
*ti > ci*:<sup>109</sup> *porcione* V 307 chr.; *Quincius* VIII 3611; *tercium*  
 XII 5347a fin V<sup>e</sup> s. chr.; *Non(as) Marcias* XIII 2365  
 fin V<sup>e</sup> s. chr.; *recordacionis, neguciatoris, stacio, oracionem*  
 XIII 2391 début VII<sup>e</sup> s. chr.; *forcia* dans la trad. ms. (*fortia*  
 par conjecture seulement) XIII 2395 début VI<sup>e</sup> s. chr.;  
*precio*<sup>110</sup> XIII 2398 milieu VI<sup>e</sup> s. chr.; *iusticiaque* XIII  
 2399 fin VI<sup>e</sup> s. chr.; *indiccio[ne]* XIII 2409 chr.; *C(on)-*  
*stancius* XIII 3674; *deposicio* XIII 3683 chr.; *Peciolus*  
 (= *Petiolus*, diminutif de *pes*?) Def 293, a14; 294, 20 Afri-  
 que III<sup>e</sup> s. tous les deux; *donacionis* Tj 20, 105 Ravenna,  
 vers l'an 600; *donacionem* ibid. 113; [*d*] *edicionem* Caven  
 33, 91 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s.; *Donaciani* Caven 114, 2 début  
 II<sup>e</sup> s.

*ci > ti*: *solatia* V 1710 chr. (cf. *solatium* V 3496, trad. ms.  
 tous les deux, formes avec *c* par conjecture de l'éd.); *veratium*  
 (= *veracium*?) V 3448; *solatia* XIII 2397 milieu VI<sup>e</sup> s.  
 chr.; *consotiauit* XIII 2402 V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. chr.; *solatia* R II  
 4219b, 21 fin IV<sup>e</sup> s.; *Praestetium* (acc. d'un nom de per-  
 sonne) Def 140, 14 Rome II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. (cf. *Praeseticus* ibid.  
 5 et 16; *Praesetecium* ibid. 17, v. *Jeanneret*, Tablettes, pp.  
 48 et 65 et la note 92 de ce chap.); *Mantianis* (de [*culturae*]  
*Mancianae*) Alb XXIV, 4; *conditionem* (dans le sens de  
 'convention') Alb XXVI, 6; *lateretis* (de *latericum* (?)  
 'côte couverte de verdure' selon *Väänänen*, Albertini, p.  
 49) Alb passim (v. index, p. 320).

*ti > si*: [*dep*] *osio*<sup>111</sup> (= *depositio*?) V 1741 chr.; *Tersia* bis  
 XII 5250; *observasione* XIII 2405 chr.; *deposio* (= *depo-*  
*sitio*) R I 40; 475; *deposso* R I 580 (cf. *deposvione*, sic,  
 R I 635); *requisione* (= *requietionis*) R I 629; *Monsius*  
 (= *Montius*) Alb VII, 24. Graphie inverse: *Chartaginiem-*  
*tium* Caven 33, 22 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s.

<sup>108</sup> Puisque la voyelle en hiatus perd, dans tous ces exemples, sa valeur syllabique, elle n'est pas toujours marquée dans la graphie. Vu cependant le caractère particulier de ces cas, nous ne les avons pas fait figurer sous les points «β» et «γ».

<sup>109</sup> Le rapprochement des syllabes *ti* et *ci* (+ voy.) a été naturellement facilité par la coexistence de mots en *-tius* et *-cius* etc. en latin classique. La plupart des confusions se rencontrent, en effet, dans les terminaisons de ce type.

<sup>110</sup> Cette forme figure dans le pentamètre *officio cultu precio corde gradu*. L'allongement du *e* et l'abrévement du *o* de *precio* sont caractéristiques du latin tardif (cf. *infra*, pp. 104-5); néanmoins, le *i* en hiatus est encore ici une voyelle pleine, quoique la graphie témoigne déjà de la confusion entre occlusives palatale et dentale.

<sup>111</sup> Dans les formes de ce type, la voyelle accentuée se perd; nous avons affaire à une graphie abrégée ou à des formes influencées par les cas régimes.

*di* > *z(i)* ou *ζ(i)*: *Zonysati* (= *Dionysiati*) V 1647 chr.; *z(es)* (= *dies*) V 1667 chr.; *Aziabenico* VIII 306 fin II<sup>e</sup> s.; *Zoσκοροντι* (= *Dioscoreti*, datif, éd.) X 2145; *Zionisas* R II 4199; *Κλαζα* («Nomen restituendum *Κλα[ν]ζα* pro *Κλαυδια*» éd.) R II 4266; *ζε* (= *die*) Def 249, a16 Afrique III<sup>e</sup> s.; *ζιε* Def 253, passim Afrique II<sup>e</sup> s.; *Γαυζιονσο* (= *Gaudioso*) Tj 24, 13 et 17 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *Γαυζιοσο* ibid. 19. Cf. la transcription de *ζ* grec en *di* dans *obrediacum*, *obrediacos* (= *obryziacum*, de *ὄβρυζον*) Alb passim (v. index, p. 323).

*d* disparaît devant *i* + voy.: *aitricis* (= *adiutricis*) III 981 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *priie* (= *pridie*) V 1713 chr.; *Aiutrici* (= *Adiutrici*) X 2184; *prie* (= *pridie*, trad. ms.) X 3309 chr.; *Secuniani* (= *Secundiani*) Alb XXIV, 3.<sup>112</sup>

*t* (+ *i*, *e* en hiatus) > (*t*)*ζ*, *tc*: *Bincence* (= *Vincentiae*) R II 4405; *ampiζatru* (= *amphitheatro*) Def 253, passim Afrique II<sup>e</sup> s.; *Vincentζus* (= *Vincentius*) ibid., passim; *ναγονζατρο* (= *negotiator*) Tj 20, 83 Ravenna, vers l'an 600; *δωναζι[... ]νε πορεζονε* (= *donationis portionis*) ibid.; *δωναζιονεμ* ibid. 89, *δωναζιονεσ* (= *donationis*) Tj 24, 9 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *ακζιον...* (= *actionariis*) ibid. 18.

*l* disparaît devant *i* + voy.: *fia* (= *filia*) X 3142; *Aureius* R II 4305.

*n* disparaît devant *i* + voy.: *matrimoi* XIII 3836 chr.

Cf. encore:

*j*- initial > *z* : *Zanuario* X 2466.

*j*- initial > *g*- : *Gen.* (= *Ianuaris*) V 1717 chr.; *Idus Ge(nuaris)* R I 20.

## b) Voyelles *u* et *o*

### a) Disparition de *u* en hiatus<sup>113</sup>

[*qua*]ttor (?) V 305 chr.; *dodecimu* V 1741 chr.; *Frutosa* (= *Fructuosa*) VIII 387; *Febrarias* XIII 2361 milieu V<sup>e</sup> s. chr.; XIII 2425 chr.; *Febrarius* XIII 3791 chr.; *Ingena*<sup>114</sup>

<sup>112</sup> Graphie inverse(?): *codiugi* (= *coniugi*) X 2559 (cf. *supra*, p. 32).

<sup>113</sup> Nous ne faisons pas figurer dans notre inventaire le type de parfait *posit* (pour *posuit*) qui remonte au parfait archaïque *posivit* (cf. *posibit* X 3010), *posuit* étant une formation analogique (cf. *SSL*, Grammatik, 334, 336). Il n'est cependant pas impossible que *posit* était favorisé aux dépens de *posuit* à une époque qui avait tendance à faire disparaître *u* en hiatus (ainsi par exemple en Italie: *posit* V 383; 836; 1449; 3576; R I 550; X 303; *posi* V 1685 chr.). Cette idée nous a été suggérée par un article de *J. Herman* (cf. *Herman*, *Posit*, en particulier les pp. 325–6).

<sup>114</sup> Pourtant, cette forme peut être le féminin d'un *Ingenus* (< *Ingenus*), cf. *INGENV* V 1170; VIII 332; 2970; X 2197; 2673.

XIII 6693a; [F]ebrarias R I 212; Ferbraras (sic) R I 509; Febraras R I 541; Febrarias R I 742 V<sup>e</sup> s.; Febrar. R I 785; Febra. R II 4297; Φεβραριω R II 4435; Ianariae R II 4472; uncis(=ungues) Def 135, a2 et b5 Latium II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; Iannarius Alb III, 25; Iannari Alb VII, 13; dodecimo Alb XIV, 1; XXIII, 2; XXIV, 2; Febrarias Alb XVIII, 2; XIX, 2; XXI, 2; lucti (=luctui, confusion morphologique?) Caven 33, 207 Oxyrhynque III<sup>e</sup> s.; Febrarias Caven 106, II b4 et c3 (archives militaires) fin I<sup>er</sup> s.

- β) Disparition de l'appendice labial du phonème /k<sup>w</sup>/<sup>115</sup>  
*qi* V 1709 chr.; *recievit* VIII 459 chr.; *cot* (=quod) VIII 4055; *Qartilla* X 2127; *quinqe* XII 5333c; *qantum* ter XIII 1862; *post[eris]qae* XIII 2291; *qiqe*<sup>116</sup> (=quinque) XIII 2430 chr.; *Covol...* (pour *Quodvultdeus*?) XIII 3811 chr.; *qiesce* XIII 3838 chr.; *cesquet* (=quiescit) R I 233; 330; 377 (cf. *cesquas* R II 4296; 4355); *qae* R I 385 (cf. *qem*, *qe*, pour *quem*, *quae*, R II 4229); *c[in]qaginta* R I 521; *Colibet* (=Quodlibet) R II 4284 milieu VI<sup>e</sup> s.; *comdi* (pour *quomodo*) Def 98, 2 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.; *Κοδρατιλλα* (=Quadratilla) Def 198, 13, 22 et 35 Cumae II<sup>e</sup> s.; *comodo* Def 221, passim Afrique II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *κωμδα* (=quondam) Tj 6, 25 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *κον* (=quo) ibid. 26; *κε* (=quae) Tj 16, 47 Ravenna, vers l'an 600 (?). Graphies inverses: *requiesquet*<sup>117</sup> 1541 chr.; *adquiesquit* X 2354; *paradisiaquas* XIII 2400 fin VI<sup>e</sup> s. chr.; *quiesquit* XIII 3983; *quesquenti* (=quiescenti) R I 45; 233; 239; *quesquet* R I 79; R II 4251; *cesquet* R I 233; 330; 377 (cf. *cesquas* R II 4296; 4355); [*q*]uesque[*t*] R I 243; *quesquentis* R I 529; *Quiraco* (=Cyriaco) R II 4263; *quemas* (=chemas, de χήμη 'sorte de coquillage, sans doute utilisé comme parure') Alb I, 10 (cf. la note des éditeurs et Väänänen, Albertini, p. 50); *queperit* (=c(o)e-

<sup>115</sup> Même si nous considérons, avec *Sturtevant* (Pronunciation, 170) et *Allen* (Vox, 16 sqq.), /k<sup>w</sup>/ comme un phonème unique, le parallélisme entre la disparition de *u* en hiatus proprement dit et celle de l'appendice labial dans /k<sup>w</sup>/ est frappant. Il n'est naturellement pas impossible que, dans quelques-uns de ces cas, cet appendice ne se trouve pas marqué dans la graphie parce que sa prononciation était nécessairement entraînée par l'emploi du signe Q (sur l'ancienne différenciation des lettres K, C, Q, v. *SSL*, Grammatik, 46-7); reste néanmoins le grand nombre de confusions entre *qu/c*. Nous n'avons d'ailleurs pas inclu dans notre inventaire le remplacement de *q* par *c*, qu'il faut probablement considérer comme un phénomène purement graphique. Cf. *Acuinci* VIII 2826; *locuar* Caven 8, 753; etc.

<sup>116</sup> Dans la forme *cinque* (Def 253, 11 et 51 Afrique II<sup>e</sup> s.), la perte de l'élément labial peut être mise sur le compte d'une dissimilation (v. *SSL*, Grammatik, 292). Cf. encore *coque* (=quoque) III 1537.

<sup>117</sup> Dans les formes de ce type, il faut tenir compte naturellement de l'influence graphique du *qu*-original.

*perit*)<sup>118</sup> Alb passim (v. index, pp. 325-6); *quur* (= *cur*) Tj 4-5, B VII 5 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.; *quoram* (= *coram*) Tj 20, 79 Ravenna, vers l'an 600; Tj 22, 4 et 13; 24, 34 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s. tous.

## B) Changements subis par la voyelle que précède une autre voyelle

### a) Fermeture

*eo* > *eu*: *Theudosi* XIII 2354 début V<sup>e</sup> s. chr.; *Leunino* R II 4260; *Putiulanus* R II 4262; *Teodosio* R II 4272 début V<sup>e</sup> s.; *Aδευδατον* Def 156, passim Rome; *Aδ[ε]ουδατος* Def 246, a3 Afrique (formes du nom *Adeodatus*); *Adeudata* forme constante dans Alb (cf. index, p. 314); *Theudosiacus* Tj 16, 54 Ravenna, vers l'an 600 (?).

*ia* > *ie* (> *ge*): *Priepo* III 1139 début III<sup>e</sup> s.; *Gen(uarias)* V 1717 chr.; *Ienuarius* R I 1; *Idus Ge(nuarias)* R I 20; *Ienuario* R I 221; *Iaenuaria* R I 758; *Ie[nuariis]* R I 771; *Ienu.* R II 4190.

### b) Disparition

*furit* (= *fuerit*) X 477 milieu IV<sup>e</sup> s.; *quod* (= *quoad*, confusion morphologique?) R II 4165 milieu IV<sup>e</sup> s.; *edem* (= *eodem*) Alb II, 11; *pro es* (= *eis*) Alb XXIX, 9; *cuquam* (= *cuiquam*) Tj 45, 6.<sup>119</sup>

## C) Problèmes du groupe «voy. + j, v + voy.»<sup>120</sup>

### a) Apparition de j intervocalique

*Quintiis* X 2906; *Martiias* R I 351.

### b) Disparition de j intervocalique

*Pompeus* VIII 2564b II<sup>e</sup> s.; *Anneus* VIII 2568 (ou formes refaites d'après les génitifs *Pompei*, *Annei*?); *eus* (= *eius*) VIII 3640.

### c) Apparition de v intervocalique

*Sallustivo* VIII 2971.<sup>121</sup>

<sup>118</sup> A cette époque, la diphtongue *oe* doit être monophthonguée en *e*. — Pour les Tablettes Albertini, cf. encore *Nugualis*, forme constante (v. index), remplaçant vraisemblablement *Nugalis*, un nom provenant de *nugae* selon *Kajanto*, *Cognomina*, 271.

<sup>119</sup> Cf. *Tj*, p. 164, n. 3.

<sup>120</sup> Faisons remarquer qu'un *v* intervocalique suivi d'un *u* semble avoir disparu en latin classique déjà (*SSL*, Grammatik, 115—6): *VIVS* (pour *vivus*) est une graphie très courante dans nos documents, où l'on relève, en outre, *AVNCVLO* III 908; V 1281; VIII 2839; XIII 2206; etc.; *PRIMITIVS* V 166; VIII 3158; X 1594; XIII 2245; etc.

<sup>121</sup> Attirons ici l'attention sur la séparation graphique de deux voyelles par un *h* (*ch*, *c*): *bidu | he* (= *viduae*) R II 4293; *nichil, nicil* Alb passim (essai pour reconstituer le *h* ancien, devenu muet, cf. *Väänänen*, Albertini, 28); *nichilominus* Tj 8, II 2 Ravenna milieu VI<sup>e</sup> s.

d) Disparition de *v* intervocalique

*hae* (= *have*, trad. ms.) V 168; *Iuenes*<sup>122</sup> V 1036 (cf. *Iuentiu*... V 3480); *Betua* V 3313; *Cluienae* V 3600; *iuentutis* VIII 2706 II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.; *Faosa* (= *Favosa*?)<sup>123</sup> VIII 3421; *Faie* («*erit Flavie vel Fabie*» éd.) VIII 3627; *coloait* (= *collocavit*) VIII 3960; *laborait* X 216; *diae* (= *divae*) X 1549; *Faonius* X 1553; *iuentuti[s]* X 1622; *Iuen[al]is*<sup>124</sup> XII 4967 I<sup>er</sup> s.; *Piaonius* (= *Piavonius*) XIII 3679 III<sup>e</sup> s.; *Iuenilia* XIII 4179; *iuentus* XIII 7105; *Noενβουov* (en contexte grec) R II 4271b fin IV<sup>e</sup> s.; *Iuenis* Def 101, 3 Germanie I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s.; *noicia* Def 138, 1 Latium I<sup>er</sup> s. av. n. è.; *moere* (= *movere*) Def 275, 30; 282, a25; 283, a27; 284, 31 Afrique II<sup>e</sup> s. tous.

## Appendice

### I. Indications relatives à la quantité vocalique

a) Quelques cas de l'emploi de l'apex<sup>125</sup>

Sur une voyelle longue devant groupe de consonnes: *pléps*, *réctorem*, *coniúnxit*, *órnare* XIII 4333 (inscr. officielle) ans 11-13. Sur une voyelle longue atone: *collégió*, *vestró*, *modó*, *Narbónésium*, *ergá*, *grátissimum*, *Ilberós*, *dié*, *úsúrás* etc. XII 4393 (inscr. officielle) an 149; *exercitús*<sup>126</sup> XIII 6670 fin II<sup>e</sup>-début III<sup>e</sup> s.; *senatús* XIII 6671 début III<sup>e</sup> s.

b) Quelques cas de l'emploi de l'I longa

Voyelle longue devant groupe de consonnes: *dlxero*, *dlxl*, *hlsce* XII 4333 (inscr. officielle) ans 11-13; *mlllia*, *scrIbsi* XII 4393 (inscr. officielle) an 149. Voyelle longue atone: *AugustIs* III 1295 an 161; *plúrimIs*, *adsiduls*, *largItionis*, *annI* etc. XII 4393 (inscr. officielle) an 149.

<sup>122</sup> Dans *IVENIS* et sa famille, on pourrait imaginer une haplographie, du type ancien (cf. *SSL*, Grammatik, 116); il est néanmoins séduisant de rattacher ces formes à la chute, répandue d'ailleurs, de *v* intervocalique, d'autant plus que celle-ci pouvait être aidée, dans ce cas, par une tendance dissimilatrice que l'on a également (mutatis mutandis) dans *VIVS* (graphie extrêmement fréquente sur les inscriptions, cf. la note 120).

<sup>123</sup> Nom provenant de *favus* 'rayon de miel' d'après *Kajanto*, *Cognomina*, 284.

<sup>124</sup> Dans *Paquius* (= *Pácuuius*) XII 4472, nous pouvons avoir 1. une haplographie; 2. la chute d'un *v* intervocalique; 3. la syncope de la voyelle *u* (une syncope du type osque d'après une remarque de *J. Harmatta*, *Inscriptions on Pottery from Pannonia*, in *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, XX, 1968, p. 257).

<sup>125</sup> Cf. *SSL*, Grammatik, 49—50.

<sup>126</sup> Cf. *Perpetús* *ibid.* (*ú* pour *uu*).



confusion entre *haud* et *aut*?) Caven 8, 925 VI<sup>e</sup> s.; *set certe* Caven 26, V<sup>o</sup>I 16 V<sup>e</sup> s.

-d > -t ailleurs que devant consonne sourde: *set et sibi* III 847; *quot votum* III 1041; *at limit(em)* V 1469; *at ludum* V 3408; *quit nunc* V 3415; *set vivis* V 3653; *aliut melius* VIII 212, 36 II<sup>e</sup> s.; *aput mur(um)* VIII 263 (cf. *aput Marcomannos* VIII 619 fin II<sup>e</sup> s.; *aput magistros* VIII 724; *aput me* VIII 2532 A/b milieu II<sup>e</sup> s.; *aput aquilam* VIII 2634 milieu III<sup>e</sup> s.); *at LXXX* VIII 284; *set dum* VIII 434; *si quit adiciatur* VIII 2532 B/a milieu II<sup>e</sup> s.; *quitquit debet(ur)* VIII 2557 début III<sup>e</sup> s.; *quotest scriptum* (TE en ligature) VIII 2728 II<sup>e</sup> s.; *set nusquam* X 1909; *aput Manes* X 2645; *aliquit e flammis* XIII 2027; *aput o[mnes]* XIII 2374 chr.; *aput Deum* XIII 2417 chr.; *at virtutem* R I 94; *quot mihi* Def 122, 5 Hispanie II<sup>e</sup> s.; *at me* Def 265, a9 Afrique III<sup>e</sup> s.; *set equos* Def 282, b14 Afrique II<sup>e</sup> s.; *set moveant* Def 287, b7 Afrique III<sup>e</sup> s.; *set . . .* *ibid.* b12; *quit repo[n]dere* Def 303, I 3 Afrique II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> s. (cf. *quit ripodere* *ibid.* II 6; *quit ripo . . .* *ibid.* VI 2); *quit possi[nt]* *ibid.* II 4; *quit* (fin de ligne) *ibid.* IV 1; IV 2; *aput eum* Tj 10-11, B III 4 Syracuse fin V<sup>e</sup> s.; *aliquit damnum* Tj 28, 1 Ravenne début VII<sup>e</sup> s.; *aput Danaos* Caven 8, 430 VI<sup>e</sup> s.; *haut ignota* *ibid.* 517; *quot mente* Caven 11, 5 Oxyrhynque V<sup>e</sup> s.

-t > -d devant consonne sonore ou voyelle: *quod annis* (= *quot-annis*) X 451; *VIDITE·DEOS SVPESTITES* («intellege vidit ed (pro et) eos supe(r)stites» éd.) XIII 2000; *reliquid miseros* R II 4251; εδ δε (= *et de*) Tj 20, 88 Ravenne, vers l'an 600; σουσκριψιδ εδ κοραμ (= *suscripsit et coram*) Tj 24, 16 Ravenne milieu VII<sup>e</sup> s.; εδ ανκ<sup>129</sup> (= *et hanc*) *ibid.* 17; *cuen ed Eutucen* (= *quem et Eutythen*) Caven 120, 24 Syrie<sup>130</sup> milieu II<sup>e</sup> s.

-t > -d devant consonne sourde: *reliquid [f]ilias* V 305 chr.; *fecid P.* VIII 3028; *dereliquid quibus* Tj 7, 32 Ombrie milieu VI<sup>e</sup> s.; σικοδ σουπεριος Tj 20, 85 Ravenne, vers l'an 600 (cf. *sicud superi[u]s* Tj 23, 5 Ravenne, vers l'an 700 (?); σικοδ (*superius*) λεγτορ Tj 24, 13 Ravenne milieu VII<sup>e</sup> s.); φικετ εδ κοραμ (= *fecit et coram*) Tj 20, 87 Ravenne, vers l'an 600; σουσκριψιδ εδ κοραμ (= *suscripsit et coram*) Tj 24,

<sup>129</sup> Dans *ad exceptorem* Tj 10—11, A II 8 (Syracuse fin V<sup>e</sup> s.), on a probablement une confusion entre *et* ~ *ad*, dont on trouve le pendant aussi, cf. *et s(an)c(t)a evangelia* (pour *ad* . . .) Tj 16, 67 Ravenne, vers l'an 600 (?); cf. Tj, p. 440.

<sup>130</sup> Il s'agit d'une affaire entre marins d'un navire de Misenum (Campanie), cf. la note 69.

16 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.; *ed pretium* Caven 120, 24 Syrie milieu II<sup>e</sup> s. (cf. la note 130).

Transcription de *-t* par *θ* grec: *σεθ αμορε* (= *sed*) Def 270, 17 Afrique II<sup>e</sup> s.; *εθ πουτει, εθ εγρεσο* (= *et putei, et egresso*) Tj 24, 11 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.

*-c > -g* devant consonne sonore: *νεγ νορ* (= *nec non*) Tj 24, 11 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s.

Pour *-m > -n* devant consonne palatale et dentale, nous renvoyons au traitement de *-m* final, *supra*, pp. 43–4.

b) L'élision n'a pas lieu dans le vers

*ad latus Augusti annos septemque decemque* | — — | — — | — — | — — | — — | — — | — —  
*sa missus quoq(ue) honeste* V 938; *gratum si haec quoque*  
VIII 2803; *fato datum est*<sup>131</sup> XIII 6858 milieu I<sup>er</sup> s.; *nativom*  
*esset; semissem anni* (dans un poème iambique) XIII 7113;  
*iucunde aetas* XIII 7234 début I<sup>er</sup> s.

c) Syllabes brèves mesurées comme longues à la fin du mot

*quem coniunx Lepida posuit* VIII 434; *marmoreos voltus statuit*  
*oculos animumque* *ibid.*; *non fueras nunc es iterum* VIII  
2885; *quisque huic tumulo possuit ardente lucernam* X 633;  
*Stallius Gaius has sedes Hauranus tuetur* (cf. la note 78) X  
2971; *nec retinet animam* R II 4220.

<sup>131</sup> Prononcé probablement *datu est*, cf. tout le vers: *nam mihi non fato datum est felice morari* ou *felice* figure pour *felicem*. (V. *supra*, p. 43.)

## 2. Les tendances de l'évolution

Nous venons de présenter une série de données linguistiques brutes, qui attestent la transformation de la structure syllabique classique dans un certain nombre de cas individuels. Nous essayerons maintenant d'interpréter ces données comme les signes d'une ou de plusieurs tendances qui étaient en train de modifier, en latin tardif, la configuration syllabique que le mot avait héritée de la période précédente. Naturellement, il ne pourra être question de reprendre, point par point, les subdivisions de cet inventaire, mais plutôt, il sera indispensable d'établir des rapports entre les divers types de changement, pour les reconsidérer dans les cadres d'un système d'interprétation cohérent.

Tous les problèmes à étudier peuvent être regroupés autour de deux données importantes de l'organisation syllabique: la «marge» consonantique finale et la «marge» consonantique initiale. Les changements qui concernent ces deux «variables» de la syllabe amènent la modification de sa forme — autrement dit, ils font passer la syllabe d'un type déterminé à un autre type; mais par là, il se produit nécessairement des modifications dans la constitution syllabique de la parole elle-même, c'est-à-dire dans la répartition des divers types de syllabe. Dans l'exposé qui va suivre, nous essayerons d'interpréter les faits au niveau de la syllabe d'abord, pour saisir ensuite leur signification au point de vue de la structure syllabique du mot et de la parole.

### *A) Problèmes de la marge consonantique finale*

Une consonne finale de syllabe peut se trouver à la fin du mot; à l'intérieur, elle est suivie, dans les cas de syllabation normale, d'une autre consonne (cf. *supra*, p. 5). A un certain point de vue, la gémiation peut être considérée comme une variante de cette rencontre de consonnes. Or, il se trouve que la «marge» finale tend à disparaître en latin tardif dans tous ces cas: les groupes de consonnes et les géménées tendent à se simplifier et la consonne finale est instable.

### a) Groupes de consonnes intérieurs et finals

Il ressort de nos matériaux que les groupes de deux consonnes se réduisent souvent à leur deuxième élément en latin tardif. En même temps, les groupes de trois (ou quatre) consonnes tendent aussi à se simplifier, tout comme, d'autre part, les groupes de consonnes finals. Tous ces changements aboutissent à deux types de résultats: la disparition du premier élément d'un groupe de deux produit une syllabe ouverte, à l'intérieur du mot, tandis que dans les groupes de trois ou (à condition que nous traitons les mots comme des unités) dans les groupes finals, la chute d'un seul élément n'abolit pas la marge finale de la syllabe. On constate en même temps, pour les séquences de deux consonnes intérieures, une série d'assimilations régressives, c'est-à-dire agissant encore une fois sur l'élément final de la syllabe. On peut se demander si, en dernière analyse, toutes ces transformations ne font pas partie de la même tendance.

#### I. Deux consonnes intérieures

Dans ce domaine, le fait le plus caractéristique est la disparition fréquente du premier élément des groupes. Nous pouvons distinguer ici les types de séquences suivants: occl. + occl.; occl. + *s*; *s* + occl.; liquide + cons.; nasale + cons.; peut-être devons-nous ajouter occl. + liquide. La chute de la deuxième consonne (*Espectatus* pour *Expectatus*) est si rare qu'il peut s'agir de simples fautes de graphie. Nos exemples se retrouvent dans toutes les régions examinées; pourtant, leur fréquence n'est pas partout la même. Une occlusive préconsonantique tombe surtout en Afrique (à partir du II<sup>e</sup> siècle) et à Rome; le phénomène apparaît tardivement dans le Nord de l'Italie. En revanche, la chute d'un *s* devant consonne semble caractériser plutôt la Gaule, bien que le nombre des exemples ne soit pas très élevé là non plus. La disparition des consonnes nasales, qui semble avoir commencé au II<sup>e</sup> siècle, a deux foyers: l'Afrique d'une part, Rome et ses environs d'autre part; au début, elle devait être moins intense en Gaule et en Italie du Nord. Il ne faut pas oublier cependant que cette impression est due dans une certaine mesure aux tablettes d'exécration, qui reflètent la langue populaire de très près et qui proviennent surtout d'Afrique et du Latium, tout comme au grand nombre d'inscriptions conservées à Rome.

Les dépouillements effectués par d'autres chercheurs confirment en général nos résultats. L'exemple le plus ancien de la chute d'une occlusive préconsonantique semble être un *scritus* (IX 2827), provenant de la région centrale de l'Italie et remontant à l'an 19.<sup>1</sup> On relève *Otaus*, *otoge[ntos]* à Pompéi<sup>2</sup> (nous avons trouvé *Otaus* dès le I<sup>er</sup> siècle dans un papyrus d'Asie Mineure). Plus tard, l'auteur de l'Appendix Probi réagira contre une prononciation «vulgaire» en voie de généralisation: «*auctor non autor*» (154); «*auctoritas non autoritas*» (155). Les données précoces semblent indiquer que le phénomène est originaire

<sup>1</sup> Cf. Battisti, *Avviamento*, 54 et 165.

<sup>2</sup> Väänänen, *Pompéi*, 63; Battisti, *ibid.* 163.

des régions centrales et méridionales de l'Italie, ce que la répartition géographique des exemples de notre inventaire ne contredit pas. Même chose pour la disparition des consonnes nasales devant occlusive, fait également connu des inscriptions de Pompéi.<sup>3</sup>

Il faut dire que si nous assistons, aux premiers siècles de notre ère, à la chute fréquente de toutes sortes de consonnes préconsonantiques, un tel phénomène ne se produisait pas alors pour la première fois dans l'histoire du latin. La langue classique n'a pas hérité d'un type de combinaison existant encore dans la période pré-littéraire: *s* ne s'est pas conservé devant consonne sonore, et devant *l, m, n, d*, il a disparu sans laisser de trace autre que l'allongement de la voyelle précédente (*cānus* s'oppose à péligien *casnar*; *dusmo*, pour *dūmo* — de *dūmus* 'broussailleux' — figure encore dans la traduction de l'Odyssée par Livius Andronicus; \**trēzdekem* aboutit à *trēdecim*). Le préfixe *dis-* perd son *s* devant toutes les consonnes sonores (*dīripio, dīudico* etc.). Mais on a des exemples d'une réduction plus radicale, puisque *ts, cs* se perdent dans les mêmes positions où le *s* seul, cf. *iouxmenta* pour *iūmenta* sur une inscription archaïque et même *scāla* < \**skand-slā* (dérivé de *scando*).<sup>4</sup> Ainsi, une simplification des groupes de deux consonnes intervocaliques — par chute du premier élément — s'est opérée au cours de l'histoire du latin en deux étapes au moins: la chute de *s* devant certaines consonnes sonores a été suivie, quelques siècles plus tard, par une tendance à réduire la plupart de ces groupes à leur deuxième membre.

D'autre part, la chute de *n* devant *s* est un fait acquis dans le parler populaire dès le début de la période tardive qui nous occupe. Quelque peine qu'on se soit donnée pour rester fidèle à la tradition orthographique, *s* pour *ns* est une des «fautes» les plus fréquentes sur les inscriptions; en dehors de nos matériaux, *cosol, cesor* se rencontrent tout au début de la période historique. A l'époque classique, le phénomène ne devait pas être étranger à la langue officielle et cultivée non plus: il suffit de citer les inconséquences graphiques des inscriptions<sup>5</sup> ou la remarque du grammairien Velius Longus sur la négligence élégante de Cicéron<sup>6</sup>. Les *n* introduits à tort et à travers devant *s* confirment que le groupe *ns* ne représentait plus aucune réalité phonétique dans le latin tardif parlé.

<sup>3</sup> Väänänen, *ibid.* 67.

<sup>4</sup> Pour tous ces exemples, cf. *SSL*, Grammatik, 157 et 159; *Niedermann*, Précis, 154 et 159—60; *Magnien*, Groupes, 44—5; *Palmer*, Latin, 62 et 97—8.

<sup>5</sup> Cf., sur deux inscriptions provenant de la Gaule (début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère), les formes *Narbonensium* XII 4333a et *Narbonensis* XII 4333b.

<sup>6</sup> «Sequenda est vero non numquam elegantia eruditorum virorum, qui quasdam litteras lenitatis causa omiserunt, sicut Cicero qui *foresia* et *Megalesia* sine *n* littera libenter dicebat» (K, VII, 78).

## II. Trois consonnes intérieures

Nos documents contiennent un grand nombre d'exemples où un groupe de trois perd un de ses membres. Il est rare que ce soit le troisième: même si nous attribuons à *exceptor* ou à *obsetrici* une réalité phonétique, la tendance est sûrement la chute d'un des premiers éléments (autrement dit, des deux syllabes sur lesquelles le groupe se répartit, c'est la première qui est atteinte). Ici encore, on peut préciser que c'est généralement l'occlusive qui tombe, tandis que la consonne non-occlusive est conservée (*iuxta* > *iusta*, mais *cuncti* > *cunti*); faute d'occlusive, c'est la première consonne qui disparaît (*superstitem* > *supestitem*).<sup>7</sup> Les matériaux rassemblés nous donnent l'impression que la simplification de ces groupes a commencé partout à la même époque, vers les I<sup>er</sup>—II<sup>e</sup> siècles: il n'est pas possible de les localiser, même au début, dans telle ou telle région déterminée, comme c'était le cas des combinaisons de deux consonnes.

Il est possible, par contre, de repérer, ici aussi, des événements pré-littéraires qui préfigurent en quelque sorte les changements tardifs que nous étudions. Il s'agit de la simplification d'une série de groupes de trois consonnes, réalisée d'après les mêmes principes que nous avons dégagés de nos propres exemples.<sup>8</sup> Les combinaisons disparues peuvent être réparties en trois types: a) occl. + s + occl. (*\*supstuli* > *sustuli*; *\*seks-kentom* > *sescentum*); b) liquide ou nasale + occl. + cons. (*\*olctos* > *ultus*; *\*quinctos* > *quintus*); c) r + s + occl. (*\*torstos* > *tostus*).<sup>9</sup> Dans tous ces cas, c'est la première syllabe qui s'appauvrit: elle perd son occlusive ou, si elle n'en contenait pas, sa première consonne. Tout cela ne veut naturellement pas dire que certaines combinaisons de ces types n'aient pas subsisté (ou n'aient pas été rétablies, par analogie, par composition) en latin classique. Les groupes de trois que celui-ci possède sont précisément de type a) occl. + s + occl. (*iuxta*, *abstuli*); b) liquide ou nasale + occl. + cons. (*sculpsi*, *sanctus*); c) r, n + s + occl. (*superstes*, *instar*), si l'on fait abstraction de ceux qui contiennent la séquence «muta + liquida». On peut donc envisager, encore une fois, un processus s'étant déroulé en deux étapes (une «pré-littéraire» et une «tardive»), dont la première a apporté plutôt des limitations que des solutions radicales; on ne peut pas nier, d'autre part, une certaine continuité, vu par exemple le flottement dans l'assimilation des préfixes (type *adstringere* ~ *astringere*) ou l'emprunt de grec *σπιτερήνη* > *spinter* ('sorte de bracelet', Plaute<sup>10</sup>). La stabilité relative de *superstes* est due à une interférence avec le

<sup>7</sup> Il y a très peu d'exceptions à cette règle. Faisons remarquer ici, malgré l'opinion de J.—O. Tjäder (cf. Tj, p. 149), qu'on peut concevoir une prononciation correspondant aux graphies *sacta* (*supra*, p. 27) ou *suptantiae* (ibid.), même si la tendance évolutive générale justifie plutôt *santa* et *sustantiae*.

<sup>8</sup> Cette identité entre deux tendances chronologiquement distinctes a déjà été évoquée par Maurer, *Latim vulgar*, 63.

<sup>9</sup> SSL, *Grammatik*, 162 sqq.; Battisti, *Avviamento*, 164—5 et 170—1; Magnien, *Groupes*, 38 sqq.

<sup>10</sup> Palmer, *Latin*, 82.

niveau morphologique; la simplification commence d'ailleurs tôt (*supra*, p. 26). La tendance a donc existé durant toute l'histoire du latin, mais elle ne s'est manifestée avec force qu'à des moments déterminés.

### III. Groupes finals

Les groupes consonantiques finals de mot, qui ont un statut phonologique très semblable à celui des groupes finals de syllabe que nous venons de traiter (cf. *supra*, p. 4), présentent en effet une évolution analogue: *coniux* devient *conius* (contrépél *millex*), *-nt*, *-nc*, *-ns* finals deviennent *-t*, *-c*, *-s* (les graphies *speciens*, *turrens* doivent correspondre à un souvenir graphique du participe présent, dont la terminaison s'était également réduite à *-s*); ces dernières évolutions sont d'ailleurs solidaires avec d'autres qui démontrent toutes la faiblesse d'une nasale préconsonantique (*supra*, pp. 29-31). Dans d'autres cas, *-nt*, *-st* perdent leur occlusive finale: c'est une période où les consonnes finales de mot ont tendance à disparaître (cf. *infra*, pp. 83-9). On trouve de ces formes un peu partout, à partir des I<sup>er</sup>—II<sup>e</sup> siècles. Ici non plus, les antécédents ne manquent pas: l'occlusive finale (*\*cord > cor*), médiane (*\*nokts > nox*; *mers* pour *merx* chez Plaute) ou initiale (*\*saluts > salus*) de ces groupes tombe souvent dès avant la période littéraire; *-ns* final se réduit à *-s* dans l'accusatif du pluriel (*\*pedens > pedēs*).<sup>11</sup>

### IV. Assimilation

Dans ce chapitre, nous avons étudié jusqu'ici des cas de simplification flagrants: dans tous nos exemples, la marge consonantique finale de la syllabe — ou une partie de cette marge — a disparu. Nous voudrions cependant relier cette évolution à une autre, non moins générale, qui concerne également les consonnes finales de syllabe, dites implosives, mais qui n'aboutit pas à leur disparition: elle leur impose seulement diverses modifications qui ont toutes la forme d'une assimilation.

En effet, nous avons relevé un certain nombre de cas où le phonème constituant la marge finale se règle, d'une façon ou d'une autre, sur le phonème consonantique constituant la marge initiale de la syllabe suivante. Le plus souvent, on observe une assimilation complète, c'est-à-dire la naissance d'une géminée: les occlusives et les nasales peuvent subir cette évolution (exemples de la p. 32), aussi lorsqu'elles sont derniers éléments d'un préfixe (pp. 33-4); le comportement de celui-ci pose pourtant un problème délicat, à cause de l'affrontement des niveaux phonologique et morphologique de la langue. On trouve, d'autre part, des assimilations «partielles»: une consonne nasale peut rapprocher son point d'articulation de celui de la consonne suivante, tout en restant une nasale (p. 30).

<sup>11</sup> SSL, Grammatik, 103 et 172—3.

D'après nos matériaux, l'assimilation complète a été la plus fréquente en Afrique et en Italie du Sud, de toutes les régions; les formes du type *vissit* ne se trouvent que dans les inscriptions chrétiennes de Rome.<sup>12</sup> (Les mêmes territoires sont encore caractérisés par une plus forte tendance à l'assimilation des préfixes *ad-* et *con-*.) Nos exemples datés sont relativement tardifs: ils se présentent à partir du III<sup>e</sup> siècle. Un tableau similaire peut être dégagé d'autres relevés: on cite généralement le *lattucae* (pour *laptucae*) de l'Édit de Dioclétien et d'autres témoignages de l'état de langue des III<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles,<sup>13</sup> provenant pour la plupart du territoire de l'Italie (cf. aussi «*amygdala non amiddula*» Appendix Probi 140). Ce n'est pas qu'il n'existe des données antérieures à cette période (on a *isse*, *issa* à Pompéi; *ixi* cité par Suétone (Augustus, 88) peut être le signe d'une fausse régression, ce qui montrerait *ps* et *cs* également assimilés en *ss* dès le I<sup>er</sup> siècle<sup>14</sup>); ces cas isolés peuvent annoncer une évolution qui prendra de l'importance plus tard.

Il est intéressant d'observer l'assimilation en latin pré littéraire, qui présente un parallélisme frappant avec les transformations tardives. Pour la séquence «occl. + occl.», on peut citer \**quid-pe* > *quippe*; pour «occl. + *s*», *quassi* (en rapport avec *quatio*); la combinaison *dl* est également éliminée: \**sed-lā* > *sella*<sup>15</sup>. Après une première assimilation *rs* > *rr* (*torreo* ~ gr. *τέρομαι*),<sup>16</sup> *rs* latin (< \**rss*) tend à devenir *ss* très tôt: *dossum*, *dossus* existent dès l'époque des atellanes;<sup>17</sup> *sūsum*, *prōsus* (composés de *versus*, avec dégémination de *ss* après voyelle longue) sont archaïques ou classiques<sup>18</sup>. L'assimilation des préfixes semble avoir été précoce lorsque se présentait la séquence «occl. + occl.» (*accusare*, *suggerere*; *currere* et *abbibere* chez Lucilius); pour «*s* + cons.», on a relevé *assum* et *diminuere* dans Plaute<sup>19</sup>. Quoique l'assimilation ou la non-assimilation ait dû être souvent un fait lexical appartenant à des aires géographiques et à des tranches chronologiques déterminées (c'est ce qui ressort de notre relevé pour *collegium* ~ *conlapsus* par exemple<sup>20</sup>), il n'est pas difficile de reconnaître ici une tendance ancienne de la langue parlée à l'assimilation, tendance très souvent contrecarrée par l'analyse syntagmatique dont les sujets parlants éprouvaient le besoin.<sup>21</sup>

<sup>12</sup> D'autres ont relevé quelques exemples en Gaule (*Pirson*, Inscriptions, 70); deux seulement sur les inscriptions d'Afrique (CIL VIII, index suppl., p. 312).

<sup>13</sup> *Battisti*, Avviamento, 54 et 165; *Väänänen*, Introduction, 67; *Weinrich*, Studien, 229, n. 6.

<sup>14</sup> Cf. *SSL*, Grammatik, 153; *Battisti*, Avviamento, 164; *Väänänen*, Pompéi, 65.

<sup>15</sup> *Hermann*, Silbenbildung, 209; *SSL*, Grammatik, 152 et 154.

<sup>16</sup> *SSL*, Grammatik, 162; *Magnien*, Groupes, 46.

<sup>17</sup> *Palmer*, Latin, 49; *Bonfante*, Atellane, 5.

<sup>18</sup> *SSL*, Grammatik, I. c.; *Battisti*, Avviamento, 170.

<sup>19</sup> *Prinz*, Assimilation, I, 91 et 94; II, 50; *Allen*, Vox, 22; *Hermann*, Silbenbildung, 209.

<sup>20</sup> Cf. dans le même sens *Prinz*, Assimilation, II, 38—9; pour *ad-*, ibid. I, 99.

<sup>21</sup> Dans son étude sur l'assimilation des préfixes, *O. Prinz* considère la langue parlée de la période classique comme caractérisée par la prépondérance des formes non-assimilées (cf. *Prinz*, Assimilation). Sa position est attaquée par *V. Väänänen* (Introduction, 63, n. 1), et elle n'est pas confirmée par nos matériaux non plus.

Les cas où la consonne finale de syllabe perd son indépendance vis-à-vis du phonème suivant pour devenir identique à lui, peuvent être mis en rapport, toujours en latin préclassique ou préclassique, avec d'autres accidents arrivés à la consonne implosive. Ceux-ci peuvent être définis comme des «assimilations partielles», autrement dit, comme une diminution du contraste entre l'implosive et l'explosive suivante. Ainsi, une consonne à l'origine occlusive et orale suivie d'une nasale se change en nasale elle-même, cf. *somnus* ~skt. *svapnas*, gr. *ὑπνος*; *dignus*, probablement /diɣnus/, avec nasale vélaire ~*decet*; *ilignus* ~*ilex*.<sup>22</sup> Il y a d'autre part des processus qu'il serait difficile d'appeler des assimilations et qui possèdent pourtant avec celles-ci un trait commun, à savoir la limitation du choix phonologique en position implosive. Le groupe *tl* s'est confondu avec *cl* en italique encore (\**pō-tlom* > *pōculum*); plus tard, *ἀντλεῖν* est passé en latin comme *anclare* 'puiser'. Un *d* final de syllabe suivi d'un élément labial se change en *r*: la forme archaïque *arvorsus* survit dans les tablettes d'exécration (*supra*, p. 33, n. 23), sans parler de *arbiter*, mot classique.<sup>23</sup>

Dans le cas des nasales implosives, cette limitation du choix est une tendance constante durant toute l'histoire du latin. L'opposition phonologique entre nasales était neutralisée devant les occlusives, *s* et *f* dès les plus anciens textes; cette neutralisation, provisoirement supprimée pour des raisons morphologiques, est vite rétablie (dans *im pace, quandiu, utrunque*). La graphie de la nasale préconsonantique est hésitante (p. 30), et cela depuis le latin archaïque. L'apparition d'un *p* entre *m* et la consonne suivante est une preuve supplémentaire de cette tendance neutralisante: l'occlusive empêche ici l'assimilation de *m*, généralement à la frontière de deux morphèmes, cf. *sumptum, sumpsi, exemplum*. En effet, lorsque le groupe *mpt* perd son *p* en latin tardif (changement parallèle à *nct* > *nt*, cf. *supra*, p. 27), l'assimilation reparait, cf. les formes *entores, hentoru* dans le latin d'Afrique du V<sup>e</sup> siècle. De façon curieuse, l'opposition entre nasales préconsonantiques a été la plus résistante devant une autre consonne nasale: *amni* /*anni*/ *agni*<sup>24</sup> (combinaisons résultant d'ailleurs en partie d'anciennes assimilations) ne tendront à se confondre, d'après le témoignage de nos documents (p. 32), qu'à partir du III<sup>e</sup> siècle. Une tentative pour sauvegarder la distinction entre *mn* (> [m]m) et *nn* (> [n]n) se devine à travers nos exemples: cette solution caractérisera plus tard une partie de la Romania. Des signes avant-coureurs de ces assimilations (souvent accompagnées

<sup>22</sup> SSL, Grammatik, 154—5. La prononciation [ɣn] du groupe *gn* est admise à cause du parallélisme avec l'évolution de *somnus* et à cause de la fermeture de la voyelle qui précède; cf. encore les graphies du type *ingnominia*. Pour les détails, nous renvoyons à *Sturtevant, Pronunciation*, 155; *Allen, Vox*, 23; *Loicq, Minutiae*. Le statut phonologique de *g* (+*n*) en latin classique est examiné dans le compte rendu de *W. F. Wyatt Jr. sur Allen, Vox*, in *Lg*, XLII (1966), 666—7.

<sup>23</sup> SSL, Grammatik, 127—8; *Palmer, Latin*, 61; *Allen, Vox*, 33; *Prinz, Assimilation*, I, 94 et 101.

<sup>24</sup> Cf. *Loicq, Minutiae*, 133.

de dégémination) se trouvent peut-être dans la remarque de Quintilien (I, 7, 29) sur *columna* sans *n* et dans celle du grammairien Velius Longus (II<sup>e</sup> siècle) sur la nécessité de prononcer *etiannunc* (K. VII, 78, 18-21).

#### V. Conséquences romanes

Il apparaît donc, malgré la diversité des traitements, que les groupes consonantiques intérieurs présentent, en latin tardif, une tendance d'évolution commune, qui peut être définie comme la *réduction de la portion implosive* des groupes. Cette réduction a, bien entendu, toute une gamme de variantes: elle s'étend de la limitation des possibilités distinctives à la disparition partielle ou complète. Autrement dit, elle peut se réaliser dans le «système» des consonnes utilisables comme implosives, c'est alors la réduction du choix; elle peut atteindre aussi la chaîne, ce qui équivaut à la réduction du nombre des phonèmes du mot. Il est significatif que ces deux types de changement se retrouvent conjointement en latin préclassique ou pré littéraire. Le parallélisme ne doit naturellement pas faire illusion: il ne s'agit que de parallélisme, d'autant plus que les événements linguistiques évoqués ici s'échelonnent sur une période très longue (*tl* a dû se changer en *cl* en italique commun déjà, tandis que certains groupes consonantiques condamnés se sont conservés jusqu'en latin archaïque). Néanmoins, on ne peut pas considérer sans intérêt deux vagues de changements de même sens, même si elles sont séparées par un intervalle de plusieurs siècles — il faut se demander d'ailleurs si vraiment toute continuité est brisée entre les deux et non seulement masquée par l'influence et le prestige d'une variante «classique» et de plus en plus figée de la langue.

Il est frappant de constater, d'autre part, que l'inventaire des combinaisons consonantiques intérieures n'a cessé de s'appauvrir tout le long de l'histoire du latin. La langue de la période classique n'a pas hérité des groupes *s* + nasale, *s* + liquide, nasale + *s*, qui avaient tous perdu leur premier élément; les groupes de trois avaient également subi une forte limitation, même si certaines formes à astérisque n'ont jamais existé. Certaines séquences du type «occl. + nasale» ou «occl. + liquide» (*tl*, *dl*) n'avaient pas gardé non plus leur intégrité: leur premier élément s'est plus ou moins assimilé à la consonne suivante, il fut donc déterminé par celle-ci dans une certaine mesure. Les évolutions tardives tendaient vers une nouvelle simplification du reste, et cela par élimination de l'implosive, dans la plupart des cas.

La première étape devait être ici l'«allégement» des groupes de trois, plus précisément la simplification de leur portion finale de syllabe, processus qui semble être déclenché vers les I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles de notre ère. Cette tendance a parfaitement abouti: aucune «marge finale» à deux éléments (c'est-à-dire aucune combinaison de trois consonnes, abstraction faite de celles contenant une séquence «muta + liquida») n'est passée en roman. Les évolutions *iuxta* > prov. *josta*, a. fr. *joste*, log. *yusta*; *sanctum* > port. esp. it. *santo*, cat. *sant*,

log. *santu* sont ainsi pleinement préfigurées par les formes latines tardives que nous avons relevées.<sup>25</sup> A la finale du mot, les marges implisives à deux éléments disparaissent moins facilement: la désinence verbale *-nt* se réduit à *-n* presque partout (*cantant* > esp. cat. prov. *cantan*, it. *cantano*, rm. *cintã*, avec *-n* tombé), à l'exception de l'ancien français et, en partie, du sarde<sup>26</sup>, mais le changement *-ks* > *-s* est rare dans les langues romanes, malgré les nombreux *conius* et *milex*. Il est vrai qu'on a it. *sei*, rm. *şase* de *sex*, cependant, dans la plupart des cas, la transformation consiste ici en un rétablissement de la séquence d'ouvertures «normale» à l'intérieur de la syllabe (cf. *supra*, p. 8). Ainsi, *ks* est remplacé par *js*, ce qui fait que l'ordre des ouvertures n'est plus croissant à la fin de la syllabe (ce peut être en même temps la première étape de la disparition d'un phonème implusif qui se confondra avec la voyelle qui précède): *sex* > port. esp. *seis*, prov. *sieis*, a. fr. et obw. *sis*.<sup>27</sup>

Une autre tendance, probablement originaire des environs de Rome, se généralise un peu plus tard (vers les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles) dans toute la latinité de l'Empire: toutes les consonnes finales de syllabe sont enclines alors à tomber. Pour certaines combinaisons, le résultat roman est effectivement une syllabe ouverte: dans la Romania occidentale, *pt* et *ps* aboutissent à *t*, *s* (*septem* > port. *sete*, esp. *siete*, cat. prov. a. fr. *set*; *ipse* > esp. *ese*, port. *esse*, pron. [esi]).<sup>28</sup> (Nous faisons provisoirement abstraction de la finale du mot où le conditionnement des changements est plus complexe, v. plus loin.) Parfois, cette syllabe ouverte n'est acquise que plusieurs siècles plus tard: ainsi, malgré une très forte tendance du latin, les nasales préconsonantiques resteront stables, sauf dans le français, qui les perdra après avoir nasalisé la voyelle précédente. Pourtant, dans la majorité des cas, les implisives persistent, et cela de deux façons différentes: on pourrait dire sommairement que ces deux façons diffèrent entre elles par la tolérance ou la non-tolérance d'une occlusive dans cette position.<sup>29</sup>

Le premier de ces traitements — caractéristique des langues romanes de l'Est, notamment de l'italien, du sarde et du roumain — laisse donc subsister les occlusives finales de syllabe, mais il limite leur choix. En italien (et en sarde) cela est acquis par l'assimilation totale du premier élément: *pt* et *ct* se confondent en *tt* (*septem* > it. *sette*; *noctem* > *notte*); *ps* et *cs* en *ss* (*ipsum* > *esso*;

<sup>25</sup> REW, s. v.; Meyer—Lübke, Grammaire, 420—1; Lausberg, RomSpr, II, 52.

<sup>26</sup> Meyer—Lübke, Grammaire, 496; Lausberg, RomSpr, II, 85—6. Les témoignages de l'amuisement de ce *-t* sont relativement rares dans le latin de la Gaule (cf. *supra*, p. 46; Pirson, Inscriptions, 101 et 105).

<sup>27</sup> Lausberg, RomSpr, II, 83.

<sup>28</sup> Meyer—Lübke, Grammaire, 410—1; Lausberg, RomSpr, II, 50; Jungemann, Teoria, 218—20 et 127.

<sup>29</sup> Nous croyons qu'il est plus facile d'opérer avec ces critères que de diviser la Romania d'après le traitement «palatal» (dans l'Ouest) et «vélaire» ou «labial» (dans l'Est) des consonnes, comme l'ont recommandé Lausberg (RomSpr, II, 50—1) et Rosetti (Istoria, 103). — L'idée de la parenté structurale entre le traitement oriental et occidental des occlusives finales de syllabe est suggérée aussi par Weinrich, Studien, 229 etc. et Malmberg, Structure, 174.

*fraxinum* > *frassino*). En revanche, le roumain élimine *c* devant occlusive, en ne retenant que *p*: *septem, noctem* donnent *șapte, noapte*; pour *p, c* devant *s*, les choses sont moins claires: *cs* peut passer à *ps* (*coxa* > *coapsă*), tandis que *ps* semble plutôt participer à la solution italienne, avec dégémiation ultérieure: *scripsit* > \**scrisse* > *scrise*, cette dernière possibilité n'étant pas tout à fait exclue pour *cs* non plus (*fraxinum* > *frasin*, à côté de *frapsin* dialectal).<sup>30</sup> Le traitement des groupes «nasale + nasale» présente un parallélisme frappant: en italien, ils suivent la voie de l'assimilation (pourtant, les représentants de *mn* et de *gn* restent distincts): *somnum* > *sonno*; *signum* > *segno* [ñ]; en roumain, l'implosive sera toujours un *m* (le correspondant homorgane de *p*): *somn, semn*. On trouve encore une parfaite similarité des évolutions orales et nasales en sarde, où *mn* et *gn* se confondent en *nn* (*sonnu, sinnu*), fait parallèle à l'assimilation du type *septem* > *sette*; *noctem* > *notte*.<sup>31</sup>

Le deuxième type de traitement — propre aux langues romanes occidentales — consiste surtout à éliminer les occlusives finales de syllabe, qui se transformeront en éléments à prononciation plus ouverte; ce changement est le plus souvent un pas vers l'ouverture complète de la syllabe, et il implique quelquefois une confusion avec d'autres phonèmes. Cette évolution est suffisamment claire pour *ct, cs*: dans ces groupes, l'élément palatal ne se perd pas d'abord, mais il finira par se combiner avec la voyelle précédente en français et avec la consonne suivante en espagnol, le résultat étant dans les deux cas la suppression du groupe consonantique. Si le portugais garde encore une semi-voyelle devant *t*, le provençal devant *t* et *s* (*lacte* > port. *leite*, prov. *lait*; *coxa* > prov. *cuoissa*), on trouve en espagnol (et devant *s* en portugais aussi) une seule affriquée ou fricative à la place de l'ancien groupe (*lacte, maxilla* > esp. *leche, mejilla*; *coxa* > port. *coxa*, prononcé avec [ʃ]), tandis qu'en français, la palatale ne se retrouve plus que dans les modifications de la voyelle précédente (*lacte* > *lait*, monophthongue; *coxa* > *cuisse*)<sup>32</sup>. La solution radicale, qui consiste en une suppression pure et simple de *c* préconsonantique et dont on repère les traces en latin tardif, n'est donc pas directement continuée en roman. Par contre, la chute de *p* devant consonne en roman occidental (pour les exemples, cf. p. 71) correspond parfaitement à une tendance précoce du latin parlé. Bien entendu, on devrait connaître la voie phonétique du changement: l'étape intermédiaire structurellement la plus vraisemblable est ici la

<sup>30</sup> Meyer—Lübke, Grammaire, 410 sqq.; Lausberg, RomSpr, II, 49 sqq.; Rosetti, Istoria, 101—2.

<sup>31</sup> Ce parallélisme partiel a été montré par W. Meyer—Lübke déjà (Grammaire, 418; cf. Lausberg, RomSpr, II, 46 et 53). L'évolution roumaine *gn* > *mn* a une place tellement claire dans le système des changements qu'il n'y a aucune raison de supposer, avec A. Rosetti (Istoria, 103) une prononciation [ɲɲ] en latin, qui se serait dissimilé en *mn*.

<sup>32</sup> Meyer—Lübke, Grammatik, 412 et 416; Lausberg, RomSpr, II, 50 sqq.; Jungemann, Teoría, 126.

spirantisation de *p* en [φ], fricative bilabiale sourde.<sup>33</sup> C'est ce que semble appuyer l'évolution convergente d'une série de phonèmes implosifs, tous tendant vers une sorte de semi-voyelle vélaire dans différents parlers romans: pour *b* devant liquides, on a *fabrum* > prov. *faure*, roum. *faur* ou *tabula* > cat. prov. *taula*, picard *taule* (fr. *tôle*, dialectal, à côté de *table* francien);<sup>34</sup> pour *g* devant consonne, cf. *sagma* > prov. *sauma*, fr. *somme*<sup>35</sup> ou, même devant liquide, *nigrum* > it. méridional *niuru*.<sup>36</sup> Des consonnes autres qu'occlusives peuvent subir des changements de ce type. La vocalisation de *l* en *u* se trouve en latin tardif déjà,<sup>37</sup> elle caractérisera le gallo-roman et beaucoup de dialectes italiens et elle laissera des traces en espagnol aussi: *alterum* > fr. prov. *autre*, sicilien *autru*, esp. *otro*.<sup>38</sup> Mais si la semi-voyelle vélaire est un point d'attraction vers lequel tendent de nombreuses implosives, ce n'est pas moins vrai pour la semi-voyelle palatale: au traitement de *c* préconsonantique, on peut comparer l'évolution *p* > *j* du provençal (*capsa* > *caissa*) ou la palatalisation de *l* en ibéro-roman (*multum* > port. *muito*, esp. *mucho*).<sup>39</sup>

La différence entre ces deux traitements des groupes consonantiques se dessine déjà dans nos documents latins. Si à l'origine, la tendance est à l'ouverture des syllabes, par élimination de la plupart des consonnes implosives, il apparaît, vers le III<sup>e</sup> siècle, une assimilation du type italien, très fréquente d'ailleurs aux environs de Rome (cf. *supra*, p. 68). Le choix entre les deux solutions devait se faire graduellement et assez tard, comme le montrent la coexistence de *visit* et de *vissit* sur les inscriptions chrétiennes de Rome, celle de *scrisi* et de *scrissi* dans les Tablettes Albertini ou les formes *Bucnac*, *Buinac*, *Bunnac*, variantes du même nom de lieu à la fin du V<sup>e</sup> siècle en Afrique. (Les formes italiennes *coscia* (< *coxa*), *mascella* (< *maxilla*) peuvent être précisément les traces d'un ancien *zs* ou *js*, qui s'est transformé en consonne longue palatalisée.)<sup>40</sup> Mais si l'on doit envisager une coexistence de ce genre, l'ordre chronologique de l'apparition des deux tendances est assurément celui que nous venons de décrire: en effet, on ne peut pas expliquer les formes précoces du type *Otaus* par une assimilation suivie de dégémination (comme le veut F. H.

<sup>33</sup> Quoi qu'il en soit, l'aboutissement de cette tendance est tardif (cf. l'évolution *septem* > fr. *sept* sans diphtongaison).

<sup>34</sup> REW, s. v.; *Lausberg*, RomSpr, II, 47—8; *Jungemann*, Teoria, 218—21.

<sup>35</sup> REW, s. v.; *Lausberg*, RomSpr, II, 54. Pour les traces du phénomène en latin tardif, cf. *Battisti*, Avviamento, 165 et *Väänänen*, Introduction, 68.

<sup>36</sup> REW, s. v.

<sup>37</sup> Nous n'avons relevé aucun exemple, cf. par contre les listes de *Battisti*, Avviamento, 166—7 et de *Väänänen*, Introduction, 65, qui citent *καυκονλάτορι* (= *calculatori*) Édité de Dioclétien 7, 67, an 301. Cf. encore *Sturtevant*, Pronunciation, 149; *Niedermann*, Gloses, 102.

<sup>38</sup> *Meyer—Lübke*, Grammaire, 431; *Lausberg*, RomSpr, II, 45; *Lüdtke*, Vokalismus, 224—5 et 265; pour des exemples italiens, cf. encore *Weinrich*, Studien, 242. Ajoutons ici *mn* > *un*, phénomène sporadique en roumain (*scannum* > *scawn*, cf. *Lausberg*, RomSpr, II, 46).

<sup>39</sup> *Meyer—Lübke*, Grammaire, 410—1; *Lausberg*, RomSpr, II, 45 et 50.

<sup>40</sup> *Lausberg* (RomSpr, II, 52) considère ici [j:] comme la seule forme normale; cf. cependant la liste de formes contenant *ss* (*textit* > *tesse*; *fraxinum* > *frassinno* etc.) chez *Meyer—Lübke*, Grammaire, 416—7.

Jungemann)<sup>41</sup>, tout simplement parce qu'elles apparaissent plus tôt que la grande masse des formes assimilées ou dégeminées. Il n'est pas nécessaire d'autre part de recourir, pour rendre compte de la faiblesse des implosives, à l'influence du substrat osco-ombrien (H. Lausberg) ou celtique (W. v. Wartburg).<sup>42</sup> Quoiqu'un changement *ct > xt* soit démontrable dans ces langues (osque *Ūhtavis* = lat. *Octavius*; gaul. *Rejtugenos*, *Reitugenus* = lat. *Rectugenus*), et qu'on puisse admettre une influence osque pour les données de Pompéi, les évolutions en question font partie en latin d'un processus complexe et ancien, et elles doivent être éclairées, d'abord, de ce côté-ci. Le parallélisme de transformations historiquement indépendantes en celtique et en italique constitue d'ailleurs une preuve supplémentaire du caractère autochtone de ces changements en latin: c'est ce qu'a bien vu A. Martinet, lorsqu'en cherchant les tendances générales du consonantisme, il comparait des phénomènes analogues en germanique, en italique et en grec moderne.<sup>43</sup>

A. Martinet et B. Malmberg<sup>44</sup> ont montré que la limitation des possibilités phonologiques en position implosive est une «tendance générale», constatable dans des langues très diverses. Cette tendance se manifeste néanmoins sous des formes différentes. En slave, toutes les syllabes deviennent ouvertes pour un moment de l'histoire;<sup>45</sup> le français cherche à se débarrasser de toutes ses consonnes finales de syllabe, sans jamais y parvenir;<sup>46</sup> l'espagnol populaire confond aujourd'hui de plus en plus d'implosives en /j/ et en /w/, ses deux phonèmes préconsonantiques par excellence.<sup>47</sup> Le latin tardif constitue aussi un cas particulier: après un certain tâtonnement, il cristallisera deux tendances — celle de l'allègement de la fin de syllabe (fricatives et semi-voyelles remplaçant les occlusives, puis éventuellement ouverture de la syllabe) et celle de la limitation du choix de l'occlusive préconsonantique (emploi des seules labiales ou gémination).

### b) Consonnes longues

Nos documents présentent un certain nombre de formes où une consonne longue intervocalique du latin classique est transcrite, malgré une convention graphique généralement admise à l'époque, par une lettre unique, non-géminée (pp. 34-7). Vu le caractère relativement tardif des textes, on ne peut penser ici à l'ancienne habitude qui consistait, jusqu'au deuxième siècle avant notre ère, à marquer les consonnes longues et brèves, sans distinction, par la lettre

<sup>41</sup> Jungemann, *Teoría*, 221.

<sup>42</sup> Cf. Lausberg, *RömSpr*, II, 50; Wartburg, *Ausgliederung*, 34-6.

<sup>43</sup> Cf. Martinet, *Économie*, 335-7.

<sup>44</sup> Cf. «Trois tendances générales du consonantisme», in Martinet, *Économie*, 326 sqq. V. encore Malmberg, *Structure*; *Id.*, *Stabilité et instabilité*; *Id.*, *Stability and Instability*.

<sup>45</sup> Cf. «Les syllabes ouvertes du slave commun», in Martinet, *Économie*, 349 sqq.

<sup>46</sup> *Ibid.* 326 et 349-50; Lüdtke, *Vokalismus*, 253-4.

<sup>47</sup> Par ex. *padre > paire*; *doctor > doutor, doitor*, d'après Malmberg, *Structure*, 165; cf. *Id.*, *Stabilité et instabilité*, 211; *Id.*, *Stability and Instability*, 404.

simple. Il ne faut naturellement pas attribuer de la valeur linguistique à toutes les graphies dégémminées: il s'agit en effet d'un lapsus très facile à commettre, et le même document présente souvent des graphies gémminées et dégémminées à la fois. Le grand nombre d'exemples et leur extension géographique révèlent néanmoins une véritable tendance phonologique. La graphie inverse, qui est beaucoup plus rare (pp. 37-8), peut être due à l'hyperurbanisme ou quelquefois à la mode.<sup>48</sup> Nous avons séparé dans notre inventaire les noms propres du reste des données (pp. 38-41), puisque nous croyons que leur traitement phonologique est aussi différent: leurs formes possèdent une certaine constance, du fait de leur emploi particulier (par exemple héréditaire pour certains noms de personnes), ce qui peut se traduire paradoxalement par un manque d'unification des variantes éventuelles. D'autre part, ces variantes naissent plus aisément dans le cas des noms propres, puisque ceux-ci font partie, le plus souvent, des éléments absolument arbitraires de la langue (ils ne sont en général pas décomposables au même titre que le sont d'autres éléments qui relèvent de l'«arbitraire relatif» saussurien),<sup>49</sup> et, par conséquent, les liens de solidarité qui les rattachent au reste du système sont moins forts. Ainsi, il peut être difficile de démêler si leurs alternances correspondent vraiment à des tendances phonologiques effectives dans la langue. Ajoutons qu'il s'agit, dans une partie des cas, de noms d'origine non-latine, qui ne permettent pas de tirer des conclusions directes concernant l'évolution du latin. — Quant aux «cas de gémmination particulière», rassemblés aux pages 41-2, ils doivent marquer, pour la plupart, une coupure syllabique, qui n'est d'ailleurs pas toujours identique à la frontière «classique», surtout dans les groupes du type «muta cum liquida».

L'abrègement des consonnes longues (surtout de *nn*, *ss*, *ll*, *rr*; les occlusives sont très peu atteintes à cette époque) apparaît très tôt (dès le I<sup>er</sup> siècle) dans les tablettes d'exécration du Latium et sur un point déterminé de la Germanie, à Mogontiacum. Le passage direct du phénomène d'Italie en Germanie est très probable d'ailleurs, étant donné qu'un grand nombre de légionnaires se trouvant à Mogontiacum étaient originaires des régions centrales de l'Italie.<sup>50</sup> La dégémmination se retrouve en Afrique à partir du II<sup>e</sup> siècle, avec une fréquence extraordinaire; à cet égard, la langue des Tablettes Albertini semble plus conservatrice. Le latin du Nord de la Gaule (mais pas celui du Sud) sera fortement teinté par ce changement, également connu en Italie du Sud et en Italie du Nord, où il est pourtant moins fréquent. (Dans cette dernière contrée, il figure sur plusieurs inscriptions chrétiennes, mais il n'apparaît presque pas dans les papyrus de Ravenne.) En Dacie, les exemples sont plus nombreux de

<sup>48</sup> Il est caractéristique à cet égard que les «fausses gémminées» des Tablettes Albertini se concentrent sur la tablette n° XVI, qui présente *iugallis*, *emerrunt*, *corro* et *diccittur*, sans parler des noms propres.

<sup>49</sup> Cf. *Saussure*, Cours, 180 sqq.

<sup>50</sup> Parmi les inscriptions présentant une dégémmination, cf. XIII 6884 et 6943, pierres sépulcrales de soldats d'Ombrie (v. *PWRE* XII, 1726 et 1764). Cf. *supra*, pp. 35 et 39.

nouveau, et les papyrus d'Orient en présentent aussi de très précoces (à partir de la fin du I<sup>er</sup> siècle).

Nous avons calculé le pourcentage des inscriptions contenant une graphie dégémisée, par rapport au nombre total des inscriptions étudiées dans le secteur géographique en question. Nous avons obtenu les chiffres suivants :

Afrique	7,5%
Gaule Narbonnaise	1,0%
Gaule (autres régions)	3,4%
Italie du Nord	1,5%
Rome	2,2%
Italie du Sud	2,4% <sup>51</sup>
Dacie	3,5%

Il est aisé de distinguer, d'après ce tableau, l'Afrique, où la dégémiation est chose tout à fait commune; la Gaule du Nord et la Dacie, pays éloignés mais présentant des fréquences assez grandes tous les deux; et finalement l'Italie — avec la Narbonnaise — où le phénomène est plutôt rare. Ajoutons tout de suite que la méthode statistique dont nous nous servons ici ne permet pas de rendre compte du niveau orthographique des diverses régions, qui peut pourtant varier. Il est d'autant plus frappant de voir que, malgré cet inconvénient, nos résultats statistiques préfigurent, sur certains points, le comportement des futures langues romanes (cf. *infra*, p. 80).

Le système phonologique du latin classique admettait la corrélation «simple/gémisée», cf. *ager/agger*, *ferum/ferrum*, *anus/annus*. Cette corrélation n'avait pas pourtant la même importance dans toutes les positions. D'une part, les consonnes longues avaient été abrégées devant l'accent à l'époque pré-littéraire encore, comme le montrent les diminutifs *mamilla* (de *mamma*), *ofella* (de *offa*).<sup>52</sup> Il est vrai que la gémisée a été réintroduite ici par voie analogique, comme dans *annorum*, d'après *annus*, ou *gallina* (~*gallus*), mais la tendance à son élimination semble persister: c'est ce que laissent supposer du moins le grand nombre de *Succusus* (participe passé de *succedo*,<sup>53</sup> utilisé comme nom de personne) sur les inscriptions, ou bien le voisinage d'une forme dégémisée avant l'accent avec une autre, présentant une gémisée normale après l'accent (*missione* mais *misso* XIII 1889; *efecit* mais *sine ulla querella* III 1315). D'autre part, l'abrègement des consonnes longues précédées d'une voyelle longue (ou d'une diphtongue) était un changement en cours dans le latin classique. Ce processus, dont H. Weinrich a établi la chronologie,<sup>54</sup> a également

<sup>51</sup> Chiffre dû surtout aux noms propres.

<sup>52</sup> Cf. *SSL*, Grammatik, 143—4; *Niedermann*, Précis, 116.

<sup>53</sup> V. *Kajanto*, *Cognomina*, 93.

<sup>54</sup> Cf. *Weinrich*, *Studien*, 18—9.

des racines pré littéraires (les occlusives longues ne sont pas tolérées après voyelle longue en latin, cf. \**mēd-cum* > *mēcum*), et il arrive à son terme vers le début de l'époque que nous étudions. Un /s:/ long se simplifie dans cette position vers la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère;<sup>55</sup> pour /r:/ et /l:/, qui résistent le plus longtemps, on peut citer *garulus*, remplaçant *gārrulus* 'bavard' sur des tablettes d'exécration des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles (*supra*, p. 36), ou *stēlla*, qui va se scinder en \**stēla* et \**stēlla*, bases des formes romanes de l'Ouest et de l'Est respectivement.<sup>56</sup> L'opposition de durée consonantique ne fonctionne donc plus indépendamment de l'opposition de durée vocalique: les deux se complètent, pour ainsi dire, comme c'est clair dans le cas du rapport *cāssus* (part. passé)~*cāssus*, (adjectif), qui se transforme en *cāsus*~*cāssus*. Des paires de ce type se sont d'ailleurs formées beaucoup plus tôt déjà, avec des consonnes occlusives; cette différenciation rythmique a pu donner lieu ensuite à une différenciation sémantique, comme pour *cūpa*/*cūppa*, simples variantes en latin, mais deux étymons différents en roman (*cūpa* > esp. cat. prov. *cuba*, fr. *cuve*; *cūppa* > port. cat. esp. prov. *copa*, fr. *coupe*, it. *coppa*, rm. *cupā*; cf. *supra*, p. 15). Le caractère interchangeable des quantités devait faciliter certaines confusions entre suffixes, dont on a des échantillons dans *querella*, qui remplace souvent *querēla*, ou *Aurellius* (pour *Aurēlius*, VIII 2659; X 1652 sqq.); inversement, *camēlus* (κάμηλος) apparaît comme *camellus* dans les Tablettes Albertini.<sup>57</sup>

On voit que les cas de dégémination que l'on relève dans nos matériaux ne sont pas sans antécédent dans l'histoire du latin. Il est permis de supposer un rapport entre ces faits anciens et la très forte tendance à simplifier les géminées en latin tardif: une fois la corrélation de longueur entamée, elle pouvait être affaiblie ou éliminée dans toutes les positions. Il est vrai d'autre part que la fréquence des géminées se trouvant après l'accent semble être sans cesse augmentée en latin, surtout populaire: la gémination dite expressive, d'origine indo-européenne,<sup>58</sup> y reste un procédé possible (*tōtus* est remplacé par \**tōttus* comme étymon de la plupart des formes romanes, cf. fr. *tout*, it. *tutto*), sans parler des diminutifs en *-ellus*, *-illus* etc., à formation latine et à valeur affective au début, qui abondent dans la langue parlée dès l'époque de Plaute. Selon l'hypothèse de H. Weinrich, cet accroissement du nombre des géminées pouvait à lui seul déclencher le processus de la dégémination:<sup>59</sup> en effet, ce chercheur pouvait déjà se fonder sur la théorie d'A. Martinet, d'après laquelle le maintien d'une corrélation de longueur n'est plus économique lorsque, du

<sup>55</sup> Cf. Niedermann, Précis, 121; Sturtevant, Pronunciation, 25; Allen, Vox, 36.

<sup>56</sup> Lausberg, RomSpr, I<sup>er</sup>, 151 et II, 68. *stēlio* 'lézard étoilé' est attesté en latin (Niedermann, Précis, 124).

<sup>57</sup> Cf. Väänänen, Albertini, 31. Cette forme est continuée par esp. *camello*, fr. *chameau* (cf. a. fr. *chamoil* = *camēlum*), it. *cammello* (REW, s. v.).

<sup>58</sup> Cf. Meillet, Introduction, 132; Weinrich, Studien, 26-7.

<sup>59</sup> Weinrich, Studien, 153.

fait de sa probabilité accrue, la longue ne fournit pas plus d'information que la brève correspondante.<sup>60</sup>

On pourrait donc considérer, dans un certain sens, la dégémination comme «le point de départ de la réorganisation du système consonantique» en roman occidental (formulation de B. Malmberg);<sup>61</sup> transformation aux racines lointaines, elle détermine, d'une façon ou d'une autre, la sonorisation des sourdes intervocaliques, qui coïncide à peu près avec elle pour l'extension géographique. Les anciennes occlusives géménées ne se sont nulle part confondues avec les anciennes simples, à l'exception du roumain: ces dernières se sont sonorisées partout dans l'Ouest.<sup>62</sup> On sait aussi par quels moyens les différents parlers ibéro-romans (et souvent gallo-romans) ont évité la collision de *ll*, *rr*, *nn* géménés avec les simples correspondantes. Les palatalisations *ll* > [ʎ] et *nn* > [ɲ] en castillan (*castellum* > *castillo*; *annum* > *año*) servent à maintenir l'opposition avec *l*, *n*; en revanche, le portugais élimine *l* et *n* simples (*luna* > *lua*; *velum* > *veo*), au lieu de les confondre avec *ll* et *nn* qui se simplifient.<sup>63</sup> La solution du gascon rappelle en partie le castillan (*-ll-* passe à *r*, une simple qualitative-ment différente: *bella* > *bero*), en partie le portugais (*nn* se simplifie, *-n-* disparaît: *luna* > a. gasc. *lue*).<sup>64</sup> Un /r:/ long devient /h/ dans certaines variantes du portugais et de l'espagnol. Des phénomènes de ce genre se retrouvent dans des dialectes provençaux tout comme en Italie du Nord;<sup>65</sup> Haudricourt et Juilland ont probablement raison lorsqu'ils interprètent le rhotacisme roumain (*l* > *r*: *sole* > *soare*) comme le maintien de l'opposition *l/ll* sous une autre forme: *r/ll*.<sup>66</sup> A. Martinet a déjà attiré l'attention sur le parallélisme structural entre la sonorisation intervocalique et les changements qu'ont subis les liquides et les nasales dans une partie de la Romania: chacun de ces processus consiste dans la transformation d'une opposition de durée en une opposition de qualité.<sup>67</sup> Le rapport entre l'abrègement des consonnes géménées et certaines altérations (surtout la sonorisation) des simples correspondantes a été dégagé successivement par Haudricourt et Juilland, A. Martinet, F. H. Jungemann et H. Weinrich.<sup>68</sup>

<sup>60</sup> Martinet, *Économie*, 140—1; cf. *Id.*, *Problèmes*, 100—1.

<sup>61</sup> Malmberg, *Structure*, 149.

<sup>62</sup> Concernant les sourdes intervocaliques des dialectes béarnais et aragonais, cf. *Wartburg*, *Ausgliederung*, 32—3, qui y voit une influence de substrat.

<sup>63</sup> REW, s. v.; *Jungemann*, *Teoria*, 124 et 165—6; *Martinet*, *Économie*, 129—30; *Weinrich*, *Studien*, 186.

<sup>64</sup> *Jungemann*, *Teoria*, 124 et 153; *Bourciez*, *Éléments*, 305. *-ll* devenu final donne *-t* en gascon (*bellum* > *bet*).

<sup>65</sup> *Haudricourt—Juilland*, *Essai*, 53—7; *Jungemann*, *Teoria*, 179.

<sup>66</sup> *Haudricourt—Juilland*, *Essai*, 125, n. 13.

<sup>67</sup> *Martinet*, *Économie*, 274—6.

<sup>68</sup> Cf. en particulier *Haudricourt—Juilland*, *Essai*, 51; *Martinet*, *Économie*, 288—9; *Jungemann*, *Teoria*, 178; *Weinrich*, *Studien*, 152. — Des relations de ce genre entre la simplification des géménées et la transformation d'autres consonnes qui pourraient entrer en collision avec elles, peuvent être entrevues pour des langues autres que romanes, notamment en celtique (*Martinet*, *Économie*, 257 sqq., cf. 142) et à une période prélitéraire de l'évolution du hongrois (*Balázs*, *Syllabes*, 274). Au lieu de l'influence celtique que suppose *Martinet* (*Économie*, 292 sqq.) dans le cas du roman occidental, nous croyons plutôt à un parallélisme structural.

Il est néanmoins assez difficile de déterminer ce rapport avec précision. Haudricourt et Juillard postulent l'existence d'une corrélation de durée dans tous les systèmes où il y a sonorisation, et Martinet évoque aussi «la pression des géménées». Weinrich répartit les deux processus en deux phases successives: d'abord, l'opposition de durée s'enrichirait d'une marque qualitative (*pp:p > pp:b*), et c'est ensuite que la quantité disparaîtrait comme facteur non-économique. Ces auteurs — et Weinrich en particulier <sup>69</sup> — s'appuient sur la constatation chronologique traditionnelle selon laquelle la sonorisation intervocalique précède la dégémination de plusieurs siècles. W. v. Wartburg fixe les débuts de la sonorisation aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, et il affirme que géménées et simples n'ont jamais été menacées de collision, vu que les simples étaient depuis longtemps sonorisées au moment de la dégémination.<sup>70</sup> Selon E. Bourciez, la sonorisation s'est généralisée en roman occidental vers le V<sup>e</sup> siècle, tandis que la dégémination s'est produite, en gallo-roman par exemple, au IX<sup>e</sup> seulement.<sup>71</sup>

Ces constatations peuvent être nuancées cependant à la lumière des faits linguistiques rassemblés dans notre inventaire. On n'oserait affirmer, en effet, que les graphies dégéménées qui se présentent en très grand nombre à partir du II<sup>e</sup> siècle ne reflètent aucune réalité phonique<sup>72</sup> (graphies «fautives» et «correctes» se mêlangent ici comme dans le cas des autres «fautes» tardives) — mais si nous acceptons d'y voir la marque d'une tendance, celle-ci est beaucoup plus précoce et surtout plus vigoureuse dans nos documents que la tendance à la sonorisation. Les exemples de cette dernière sont sporadiques, souvent incertains et de toute façon tardives (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles surtout);<sup>73</sup> le fameux *imudavit*, lu sur une tablette d'exécration d'Hispanie du II<sup>e</sup> siècle,<sup>74</sup> est sujet à caution, puisqu'il peut correspondre, selon le contexte, tant à *immutavit* qu'à *immundavit*.<sup>75</sup> La formulation de Martinet, «pression des géménées», est donc extrêmement utile, il faut seulement la rendre plus précise: il s'agit d'une pression relativement ancienne et constante, qui n'aboutit

<sup>69</sup> Cf. Weinrich, *Studien*, 146.

<sup>70</sup> Wartburg, *Ausgliederung*, 31 et 80.

<sup>71</sup> Bourciez, *Éléments*, 165 et 305.

<sup>72</sup> C'est ce qu'affirment, par contre, B. Löfstedt (*Studien*, 165) et V. Väinänen (Introduction, 60, n. 1). Nous suivrons plus volontiers J. Herman (Latin vulgaire, 56), qui voit un rapport direct entre les graphies du type *posim*, *anorum*, fréquentes «vers la fin de l'Empire», et l'évolution romane.

<sup>73</sup> Voici la liste des graphies qui ont une certaine chance d'être phonétiques: *e > g*: *domestigitus* XIII 3682 chr.; *Macarius* (= *Magarius*?) Alb passim (cf. index et Väinänen, Albertini, 54); *asiguli* (= *axiculi*?) 'métier à tisser' éditeurs) Alb I, 10; *sagramenta* Tj 22, 35; *aeglesia* Tj 24, 33, 34 et 36 Ravenna milieu VII<sup>e</sup> s. tous. — *c* manque: *feit* (= *fecit*) VIII 3951; *duat* (= *ducat*) Caven 8, 731 Palestine VI<sup>e</sup> s. — *g* manque (toujours devant *i*, donc il doit s'agir d'un affaiblissement en *j*): *νοει* (= *coniugi*) R II 4295; *μαειστρο* (= *magistro*) Tj 16, 43 Ravenna, vers l'an 600 (?); *veevvri* (= *viginti*) Tj 37, 82 (cf. Tj, p. 155). Graphies inverses: *pupli* [ce] Caven 29, 7 Oxyrhynque IV<sup>e</sup> s.; *frigitii* (= *frigidis*) Caven 40, 5 IV<sup>e</sup> s.

<sup>74</sup> Def 122, 7.

<sup>75</sup> Väinänen (Division, 145) propose *emundavit*. Cf. sa bibliographie, ainsi que Tovar, *Vulgar Latin*, 124 et H. Weinrich, *Sonorisation in der Kaiserzeit?* (in ZRPh, LXXVI, 1960, pp. 205—18), avec une réponse négative de l'auteur à cette question.

cependant pas à la dégémination avant la transformation des consonnes simples, justement à cause de la nécessité de maintenir les oppositions phonologiques. Un changement roman se manifeste ainsi, sous forme de tendance, en latin tardif déjà, exactement comme dans le cas des groupes de consonnes, dont la future simplification se trouve parfois très nettement préfigurée dans les documents latins de l'époque impériale.

Bien que les résultats de notre statistique soient à utiliser avec prudence (cf. *supra*, p. 76), on ne peut pas nier que les exemples de nos matériaux laissent prévoir, dans une certaine mesure, le comportement des diverses parties de la Romania au point de vue du traitement des consonnes longues. La fréquence relativement grande de la dégémination en Gaule et en Dacie (cf. la statistique de la p. 76) correspond très bien à la future généralisation du phénomène en gallo-roman et en daco-roman; en revanche, l'Italie se distingue, à une époque ancienne déjà, par une fréquence inférieure à la moyenne, et l'italien — sauf ses dialectes du Nord — sera effectivement caractérisé par la conservation des consonnes longues, dont le nombre sera même augmenté (à cause des assimilations consonantiques, v. *supra*, p. 71).<sup>76</sup> Pourtant, il ne faut pas perdre de vue qu'au début, la tendance à la dégémination était très forte en Italie (surtout dans le texte très vulgaire des tablettes d'exécration), et qu'elle était même peut-être originaire du Latium. Les deux types de traitement — novateur et conservateur — des géminées ne se cristalliseront donc que plus tard, en rapport avec le traitement des consonnes intervocaliques, qui se conservent dans la plupart des régions centrales et méridionales de l'Italie (et en Sardaigne), tout comme les consonnes longues.<sup>77</sup> (La frontière entre les deux zones pouvait rester d'ailleurs mouvante: d'après le témoignage des papyrus, la ville de Ravenne appartient aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles à la zone conservatrice; or, tout ce littoral adriatique est caractérisé aujourd'hui, jusqu'à Ancône, par la dégémination et la sonorisation.<sup>78</sup>) La dégémination roumaine présente un cas spécial, puisqu'elle n'est pas accompagnée de sonorisation intervocalique: cette coïncidence des longues et des brèves, largement amorcée dans les inscriptions de Dacie, devait se terminer après la séparation du roman balkanique et des autres dialectes romans. En ce qui concerne le latin d'Afrique, on y retrouve une fois de plus (mais avec un siècle de retard) les tendances précoces connues d'Italie, tandis que l'extrême conservatisme de la Gaule Narbonnaise s'explique peut-être — en dehors d'un certain conservatisme orthographique — par le fait que ce pays a été romanisé relativement tôt et devait avoir ainsi une base linguistique latine plus archaïque que la Lugdunensis ou la Gaule Cisalpine.

La simplification des groupes de consonnes et l'abrègement des consonnes longues sont des tendances parallèles, phonologiquement inséparables en latin

<sup>76</sup> Cf. *Rohlf's*, *Grammatik*, I, 380—2.

<sup>77</sup> *Ibid.* 321 sqq.

<sup>78</sup> *Ibid.* 381, cf. 325.

tardif: les deux aboutissent à supprimer ou à simplifier la marge consonantique finale de la syllabe. Il serait tentant de donner, dans le rapport des deux phénomènes, une priorité causale à la dégémination, vu que celle-ci peut s'expliquer, d'après certaines hypothèses (*supra*, p. 77), à partir de l'augmentation du nombre des géménées en latin tardif, et que d'autre part, géménées et groupes de consonnes ont des statuts phonologiques semblables.<sup>79</sup> Mais cette similitude des statuts peut fournir la base d'une autre explication, plus profonde à notre avis: les deux processus en question ont en commun l'élimination d'éléments implosifs de la chaîne, ils manifestent donc une tendance qui est repérable sur plusieurs points distincts du système phonologique latin. Dans les deux cas, une série d'antécédents historiques nous est attestée; donc, si l'hypothèse de la fréquence des géménées se vérifiait, elle devrait servir à rendre compte de l'accélération de l'évolution en latin tardif.

Dans la Romania, la dégémination et la simplification des groupes caractérisent en gros les mêmes territoires (l'évolution spéciale du roumain étant ici la seule exception importante). L'évolution vers les syllabes ouvertes a été bloquée dans la péninsule italienne qui semble en être pourtant le berceau; le phonème consonantique final de syllabe y est devenu dans une certaine mesure prévisible (assimilations), ce qui a augmenté le nombre des géménées — mais ce n'est sûrement pas par hasard que dans certains cas et dans certaines régions, la distribution des simples et des géménées devient elle-même prévisible en italien. Rappelons ici la gémination quasi automatique après l'accent des proparoxytons dans certains dialectes toscans (H. Weinrich cite, de la région de Pistoia, *sábbado*, *véddova*, correspondant à *sabato*, *vedova* littéraires), accompagnée d'une dégémination avant l'accent (*intakäre* pour *intaccare*, mais *intákka* à la 3<sup>e</sup> pers. du sg.).<sup>80</sup> On observe donc, dans cette partie de la Romania, une prédilection pour la séquence «voy. accentuée brève + cons. longue» (cf. le choix de \**stëlla*, en face du type occidental \**stëla*, *supra*, p. 77), mais cela ne va pas sans la diminution de l'importance phonologique des géménées. L'italien se rapproche ainsi du type de langue où la gémination est «mise au compte de l'accent» (pour reprendre l'expression d'A. Martinet):<sup>81</sup> elle tend à perdre sa fonction distinctive, pour en assumer une autre, celle de mettre en relief la syllabe accentuée. Il ne s'agit, bien entendu, que d'une tendance: *fäto* 'destin' et *fätto* 'fait' (part. passé ou substantif), s'opposent très bien en italien littéraire, donc les quantités vocalique et consonantique servent *ensemble* à distinguer des mots. Pourtant, le roman occidental semble avoir préféré le type *fäto*: la dégémination et la perte progressive des consonnes implosives y ont été souvent suivies de l'allongement des voyelles accentuées, ce qui équivaut à une tendance constante vers la structure «voy. accentuée longue + cons. brève».

<sup>79</sup> Ce parallélisme a été mis en évidence et appliqué aux processus diachroniques par H. Weinrich (Studien, 230 sqq.).

<sup>80</sup> Ibid. 167—9; cf. Rohlfs, Grammatik, I, 378—9 et Löfstedt, Studien, 168.

<sup>81</sup> Martinet, Économie, 141.

En tout cas, on peut risquer l'hypothèse selon laquelle la déphonologisation de la quantité consonantique ne pouvait être compensée, dans l'Ouest, par la phonologisation de la quantité vocalique, et que celle-ci continuait à dépendre de la structure syllabique, après la dégémination (les types *āta* et *ātta*, seuls possibles après la ruine du système quantitatif classique,<sup>82</sup> étaient menacés d'être confondus en *āta*). C'est ce qui rend plausible que la langue ait cherché la solution d'un autre côté, en remplaçant, dans le domaine des consonnes, les oppositions de quantité par des oppositions de qualité.<sup>83</sup> Ici, nous pourrions tenter de résoudre une contradiction que l'on découvre entre faits latins et romans. Il ressort de nos dépouillements qu'en latin tardif, la dégémination atteignait surtout la fricative *ss*, les liquides *ll*, *rr* et les nasales *nn*, *mm*. Pourtant, la simplification de ces géménées ne semble se terminer que quelques siècles après celle des occlusives (la palatalisation castillane de *ll*, *mm* en *l*, *ñ* est placée par E. Bourciez au XIII<sup>e</sup> siècle;<sup>84</sup> *caro* 'cher' et *carro* 'chariot' sont encore différents en espagnol). Il est probable que nous avons peu d'occlusives simplifiées dans nos textes parce que les géménées occlusives étaient relativement rares en latin et figuraient surtout à la frontière de deux morphèmes (*rettuli*, *occidere*); mais le moyen de sauvegarder les oppositions — la sonorisation intervocalique — a été trouvé ici plus tôt. La voie avait été montrée certainement par la confusion de /b/ et de /w/ intervocaliques, ce qui rendait libre le passage de /p/ à /b/ dans cette position. C'est probablement sur ce point (donc dans le domaine des labiales) qu'il faut chercher l'origine de l'alternance phonologique (appelée par Weinrich «variation») d'une «forte» (sourde ou occlusive) initiale et d'une «faible» (sonore ou fricative) intervocalique — alternance qui devait caractériser toute la Romania occidentale à un moment donné et qui rendait déjà possible la simplification des consonnes géménées intervocaliques.<sup>85</sup> En fin de compte, la langue a maintenu la corrélation sourde ~ sonore (type *ata* ~ *ada*) et elle en a développé une nouvelle (*ada* ~ *aða*), tandis que l'ancienne corrélation géminée ~ simple (*atta* ~ *ata*) a disparu. Les géménées intervocaliques sont devenues identiques, si l'on peut dire, aux simples initiales: l'identité des phonèmes /p, t, k/ a été maintenue, mais ils apparaissent désormais dans la langue à des points en partie nouveaux. Ce qui peut donc être interprété, syntagmatiquement parlant, comme l'ouverture de certaines syllabes, représente au point de vue paradigmatique une série — compliquée mais cohérente — de «rephonologisations».<sup>86</sup>

<sup>82</sup> Weinrich, *Studien*, 23—4.

<sup>83</sup> La diphtongaison de certaines voyelles en syllabe ouverte pourrait avoir aussi, en principe, la fonction d'empêcher la confusion de ces formes. Mais, cette solution ne pouvait être appliquée dans toutes les langues ni pour toutes les voyelles.

<sup>84</sup> Bourciez, *Éléments*, 411.

<sup>85</sup> Pour la genèse et les types de cette alternance, v. les détails chez *Martinet*, *Économie*, 257 sqq.; *Weinrich*, *Studien*, 49—51. Cf. aussi *U. L. Figge*, *Die romanische Anlautsonorisation* (Bonn, 1966), en particulier les pp. 343 sqq.

<sup>86</sup> La théorie de ces processus a été développée par *R. Jakobson*, dans ses *Principes de phonologie historique* (v. in *Troubetzkoy*, *Principes*, 324—6).

### c) Consonnes finales

Nous avons relevé un certain nombre de graphies qui indiquent que les consonnes finales avaient tendance à disparaître en latin tardif. Cette affirmation générale doit être aussitôt nuancée, dans deux sens. D'une part, on constate la chute massive de *-m*, *-s*, *-t* finals, tandis que *-b*, *-c*, ou *-r* ne manquent que sporadiquement. Cela n'est que le reflet des rapports de fréquence des diverses consonnes à la finale du mot latin: en effet, celui-ci ne peut pas avoir n'importe quelle consonne pour dernier élément, mais il se termine très souvent par *-m*, *-s*, *-t*, phonèmes doués d'importantes fonctions grammaticales. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'il faille séparer *-m* et les deux autres consonnes: l'absence du premier est une chose tellement courante dans tous nos documents que nous avons jugé inutile de donner la liste de tous les cas, et il apparaît que ce changement était à un stade bien avancé au début de la période qui nous occupe; par contre, la disparition de *-s* et de *-t* commence sous nos yeux et elle ne constitue aucunement la continuation directe de quelque processus amorcé à l'époque classique.

Quant à *-m* final, nous avons plusieurs indices de son instabilité précoce. A partir du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les inscriptions en fournissent un témoignage direct, auquel les documents tardifs apportent une confirmation ultérieure. Cependant, il s'agit bien d'instabilité et non pas de disparition complète, puisque le maintien ou la chute de *-m* dépend dans une forte mesure de la tenue linguistique du texte. Autrement dit, la langue populaire a perdu une grande partie de ses *-m* dès la période classique, tandis que la langue cultivée et surtout la langue littéraire les ont conservés pendant quelque temps encore. Conservation est pourtant un terme ambigu ici, puisque les grammairiens rendent compte eux-mêmes d'une certaine altération phonétique de *-m* final en position prévoicative: Quintilien (IX, 4, 40) et Velius Longus (K. VII, 54) parlent également d'un son prononcé à peine. Ces observations concordent avec le témoignage de la versification classique, qui élide le groupe «voy. + *m*» à la finale prévoicative, et elles cadrent également avec le principe de formation de certains mots composés, du type *animadverto*, *veneo* (<*animus adverto*, *venum eo*).<sup>87</sup> Cette distinction entre deux traitements de *-m* d'après la nature de l'initiale suivante doit refléter un état de choses plus ancien, artificiellement fixé dans la langue littéraire: la langue des inscriptions ne présente aucune alternance régulière de cette sorte; nous avons d'autre part des exemples, quelquefois précoces, où *-m* final préconsonantique n'est plus pris en considération au point de vue métrique (*ardente lucernam*) et peut même disparaître dans un mot composé (*triuvir*, cf. *supra*, p. 43). Néanmoins, *-m* final devait

<sup>87</sup> Cf. *Sturtevant*, Pronunciation, 151; *SSL*, Grammatik, 198. Pour les composés de *circum-*, dans lesquels le préfixe est transcrit tantôt *circum-*, tantôt *circu-*, v. les dépouillements d'*O. Prinz*, Assimilation, II, 49—50.

relâcher son occlusion devant voyelle plus tôt que devant consonne. En effet, la répartition de la graphie *-n* pour *-m*, fréquente devant consonne et rare devant voyelle dans nos matériaux (p. 43-4), permet de conclure qu'une espèce de consonne nasale a été maintenue plus longtemps à la finale préconsonantique, en cas de rapport syntaxique étroit. Il ne faut pas s'attendre d'ailleurs à ce que la finale s'assimile régulièrement à l'initiale (à côté du type *mecun coitus*, nous avons aussi *tetolun posuerunt*); la situation rappelle plutôt la confusion des nasales préconsonantiques intérieures (*supra*, pp. 30 et 69). On a donc affaire à une neutralisation des points d'articulation, qui peut, on l'a vu, constituer un prélude à la disparition des phonèmes atteints (dans le cas des nasales précisée-ment); *-m* et *-n* peuvent se confondre d'autre part en  $\emptyset$  aussi, étant donné le changement *non* > *no*. Mais le rapport entre l'évolution intérieure et l'évolution finale est plus profond: dans les deux cas, il s'agit de la suppression d'éléments implisifs et, par conséquent, de l'ouverture de la syllabe. Dans le cas de *-m* final, la tendance aux syllabes ouvertes s'est manifestée relativement tôt dans l'histoire du latin. Il paraît que cette tendance a abouti d'abord là où l'on avait une frontière syllabique «cons. + voy.» (*animum + adverto*): vu l'indépendance relativement forte du mot latin dans le discours (*supra*, pp. 18-21), on peut imaginer que la chute de *-m* ait été facilitée dans cette position par la «jointure» qui le séparait du mot suivant. (Rappelons que Quintilien attribue à ces *-m* la fonction d'empêcher la confusion des mots: «ne ipsae coeant».) Dans le cas des finales préconsonantiques (type *mecun coitus*), ce conflit entre niveau syllabique et niveau morphologique n'existait pas: aussi la nasale pouvait-elle «prendre appui» sur la consonne suivante.

On suppose en général que *-m* disparaissant a nasalisé la voyelle qui le précédait.<sup>88</sup> Quoi qu'il en soit, cette nasalisation éventuelle n'a pas apporté de remède phonologique aux confusions que pouvait causer la chute de *-m* final: en roman, cette chute est définitive et elle n'est accompagnée d'aucune nasalisation. Mais au point de vue synchronique, il n'est peut-être pas interdit de considérer *-m* final comme un archiphonème nasal, qui se réalise comme consonne devant consonne et comme nasalité vocalique devant voyelle.

Le traitement de *-m* final dans les monosyllabes mérite un examen à part. Ceux-ci ont conservé, dans certaines langues romanes, un *-n* à la place de l'ancien *-m*: cf. *cum* > esp. it. *con*; *tam, quam* > esp. *tan, cuan*; prov. *ta(n), qua(n)*. Cette tendance, qui se dessine déjà à travers les exemples de nos documents (pp. 43-4), s'explique par l'emploi proclitique de la plupart de ces mots: le rapport syntaxique étroit qui les unissait au mot suivant empêchait leur dernière consonne de se comporter en vraie finale. Après une période de neutralisation, reflétée par nos matériaux, l'«archiphonème» nasal a fini par se fixer ici sous la forme /n/.

<sup>88</sup> *Sturtevant*, Pronunciation, 152; *Allen*, Vox, 30-1; cf. le compte rendu de ce dernier ouvrage par *W. F. Wyatt Jr.*, in *Lg*, XLII (1966), 667.

-s et -t finals présentent en latin tardif un certain parallélisme de comportement et s'opposent ensemble à -m à beaucoup de points de vue. Leur tendance à la disparition n'est sans doute pas spectaculaire (le nombre des exemples relevés est nettement inférieur à celui que nous avons pour la dégémination par exemple), mais elle se dessine très nettement. Elle se manifeste avant tout dans le latin de Rome et dans celui d'Afrique; pour -s, nous avons des exemples très précoces (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles) sur des tablettes d'exécration du Latium. Nous n'avons guère de données aussi anciennes pour la chute de -t; pourtant, V. Väänänen en signale quelques-unes à Pompéi.<sup>89</sup> Puisque ces changements semblent se répandre en Afrique à partir des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, nous pouvons considérer, une fois de plus, l'Italie du Sud — et les environs de Rome en particulier — comme un «centre de rayonnement»: le phénomène serait né ainsi dans ces régions vers le début de l'époque impériale, donc à l'endroit et à la période où apparaissait une autre tendance dirigée dans le même sens: la simplification des groupes consonantiques (cf. *supra*, pp. 64, 71). — La chute de -s et de -t se retrouve avec une fréquence assez grande en Dacie; elle est plus rare en Italie du Nord (quoiqu'elle apparaisse tant sur les inscriptions que dans les papyrus tardifs de Ravenne) et en Gaule (où nous n'avons pas d'exemple à Narbo). -s tombe plus souvent que -t, sauf pourtant en Italie du Sud (y compris Rome) et en Dacie. Les pourcentages additionnés de la chute de -s et de -t sur les inscriptions offrent un tableau statistiquement interprétable:

territoires	% des inscriptions présentant -s > Ø ou -t > Ø
Afrique	1,3
Gaule Narbonnaise	—
Gaule (autres régions)	0,5
Italie du Nord	0,5
Rome	1,6
Italie du Sud	0,4
Dacie	1,1

Les aires caractérisées par une grande fréquence du changement (Rome, Afrique, Dacie) se distinguent nettement de celles qui le connaissent à un degré moindre (Gaule, autres contrées de l'Italie). Le cas de l'Italie du Sud est surprenant: cette région présente beaucoup de -t mais très peu de -s tombés. Peut-être devons-nous penser que la chute de -s s'est généralisée d'abord aux environs de Rome, celle de -t d'abord au Sud de Rome.

L'instabilité tardive de -s final n'est pas sans rappeler un phénomène bien connu du latin archaïque. En effet, sur les inscriptions anciennes et jusqu'au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, -s peut manquer, surtout dans la terminaison du

<sup>89</sup> Väänänen, Pompéi, 80.

nominatif *-os* (> *-o*).<sup>90</sup> Le changement ne semble pas être conditionné par l'initiale du mot suivant (c'est-à-dire qu'il peut se produire ou ne pas se produire devant consonne, devant voyelle et à la pause).<sup>91</sup> La disparition (ou la faiblesse) de *-s* se reflète dans la métrique de l'époque, qui ne tient pas compte de *-s* final préconsonantique (on cite, d'Ennius, l'hexamètre *suavis homo, facundu(s), suo contentu(s), beatus* Ann. 250 Vahlen).<sup>92</sup> En revanche, il n'y a pas d'exemple pour l'élision de la voyelle précédant *-s* à la finale prévo-calique (du type *mult(um) ille*) — ce qui ne prouve pas d'ailleurs que *-s* n'ait pas été affaibli devant voyelle aussi. On a montré que la suppression de *-s* final préconsonantique s'est figée en une convention métrique, qui a survécu à la restitution de la consonne dans toutes les positions et a pu être utilisée même par Catulle (*tu dabi(s) supplicium*, CXVI).<sup>93</sup> C'est ce que suggère aussi la remarque de

Cicéron, qui dit que la scansion du type *omnibu princeps* passait chez les poètes anciens pour un procédé élégant.<sup>94</sup> La prononciation de *-s* final devait être rétablie vers le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et la consonne paraît stable durant toute la période classique.<sup>95</sup> Nous ne croyons pas que ce rétablissement soit dû à l'action d'une loi physiologique (C. Proskauer suppose que *-s* peut manquer plus facilement après une voyelle ouverte, donc il n'est plus supprimé après le changement de *-o* en *-us*)<sup>96</sup> ou à une influence savante (cette thèse ancienne réapparaît chez W. v. Wartburg, qui fonde sur elle la théorie des faits romans, cf. plus bas). Il faut penser plutôt aux confusions morphologiques qui auraient résulté de la chute de *-s*;<sup>97</sup> c'est à cause d'elles probablement que la consonne ne manque guère, en latin préclassique, après voyelle longue<sup>98</sup> (où sa chute aurait entraîné la coïncidence des terminaisons *-ās/-ā, -ōs/-ō* dans les deux premières déclinaisons). Dans ce cas, son rétablissement n'est sans doute pas étranger à la tendance qui élimine *-m* final (*-s* et *-m* disparus à la fois auraient ruiné la distinction entre nominatif et accusatif pour une très longue série de noms).

On a de nombreuses fois constaté que l'affaiblissement de *-s* en latin tardif (et sa chute dans une partie des langues romanes) n'était pas la continuation directe du traitement particulier que cette consonne a subi en latin archaïque.<sup>99</sup> On doit pourtant reconnaître deux choses: la tendance tardive répète la tendance ancienne dans un système phonologique essentiellement identique; et les

<sup>90</sup> Proskauer, S, 9—10; SSL, Grammatik, 175.

<sup>91</sup> Proskauer, S, 17—8 et 33.

<sup>92</sup> Cf., avec d'autres exemples, Allen, Vox, 37; Palmer, Latin, 76.

<sup>93</sup> Proskauer, S, 37—8 et 195—9. Cf. nos exemples épigraphiques de la p. 45.

<sup>94</sup> Cicéron, Orator, 161. Quintilien (IX, 4, 37—8) fonde son explication du phénomène directement sur l'euphonie.

<sup>95</sup> Proskauer, S, 10, 187 et passim; SSL, Grammatik, 175.

<sup>96</sup> Op. cit., 32.

<sup>97</sup> Cf. aussi Väänänen, Introduction, 71.

<sup>98</sup> Proskauer, S, 13—4.

<sup>99</sup> Ibid. 157; Väänänen, 1. c.

origines de la transformation romane en question remontent au latin impérial. En effet, la chute de *-s* final s'inscrit bien dans le cadre du phénomène plus général qui est celui de l'affaiblissement de toutes les implosives; mais c'est une tendance qui prend son essor difficilement, tant en latin préclassique que plus tard, à cause de l'importance fonctionnelle de *-s*; dans une partie des langues romanes — celles de l'Ouest — elle sera bloquée pour longtemps et *-s* y restera un signe grammatical indispensable (celui du pluriel des noms par exemple). La disparition de ce signe devra être compensée dans l'Est: on peut attribuer ainsi le *-i* de la deuxième personne du singulier dans la conjugaison italienne — et peut-être roumaine — à un besoin de différenciation morphologique.<sup>100</sup> On peut s'interroger naturellement sur la voie de la disparition de *-s*, tout comme sur les causes des deux traitements différents qu'il a subis dans «les deux Romanias». A la première question, on répond en général que *-s* est d'abord tombé devant une initiale consonantique (sonore) et que cette variante contextuelle s'est «généralisée» par la suite dans les langues romanes de l'Est.<sup>101</sup> Mais cette «généralisation» doit être un fait relativement précoce: quoique les cas de chute préconsonantique soient en majorité dans nos relevés, on n'arrive à découvrir aucune répartition stricte des formes avec et sans *-s* d'après l'initiale suivante (la liste de noms *Secundianu*, *Victorinu* etc. dans les Tablettes Albertini donnent même à penser que certains mots dépourvus de leur *-s* pouvaient passer pour la forme «normale» dès le V<sup>e</sup> siècle). D'autre part, une telle répartition ne peut être démontrée pour les données préclassiques non plus (cf. ci-dessus). Il est très improbable d'ailleurs que *-m* et *-s* aient présenté deux comportements diamétralement opposés au point de vue de la phonétique syntaxique (*-m* tombé d'abord devant voyelle, *-s* d'abord devant consonne), même si la coïncidence chronologique n'est pas parfaite entre les deux changements. Nous devons envisager plutôt un affaiblissement général des consonnes finales latines, atteignant les diverses consonnes à des moments divers, modification dont le cadre n'a pas été la phrase, mais le mot, plus ou moins autonome en latin, ou tout au plus le groupe syntaxique étroit. Le fait que le comportement de la consonne finale est très peu lié à la nature de l'initiale suivante constitue d'ailleurs une preuve supplémentaire de cette indépendance relative du mot latin (cf. pp. 18–21).

En ce qui concerne les raisons du choix fait par les langues romanes, la réponse est très difficile à donner, et on doit rester dans le domaine des hypothèses. La théorie de W. v. Wartburg — selon laquelle le maintien de *-s* en Occident correspondrait à un niveau plus élevé de la langue implantée dans ces régions, face au latin plus «vulgaire» des provinces de l'Est — est difficile à

<sup>100</sup> Politzer, *Romance Trends*, 53, n. 12; pour des phénomènes analogues dans la déclinaison, cf. *ibid.* 17–8 et 25. — Lausberg (*RomSpr*, II, 82, n. 1) donne une autre explication du phénomène.

<sup>101</sup> Lausberg, *RomSpr*, II, 82–3; *Väänänen*, Introduction, 71. A la fin des monosyllabes, *-s* est transformé en *-j* dans l'Est: *nos* > it. dalm. rm. *noi* (Lausberg, 1. c.).

soutenir;<sup>102</sup> elle est invraisemblable pour des raisons sociologiques et aussi parce que la chute de *-s* a laissé des traces dans les textes latins tardifs d'Occident — non seulement sur des inscriptions mais dans des manuscrits médiévaux aussi.<sup>103</sup> Il s'agit donc d'une tendance présente dans toute la latinité tardive, dont le sort, quoiqu'il semble préfiguré par les textes d'époque impériale, ne sera décidé que dans une phase ultérieure de l'évolution. Naturellement, on pourrait être tenté de voir un rapport, en italien et en roumain, entre la chute de *-s* et de *-t* et une certaine préférence pour l'initiale consonantique, manifestée dans la suppression de la prosthèse et dans l'aphérèse de la voyelle initiale (cf. *infra*, p. 92) — il faudrait supposer, dans ce cas, l'affaiblissement de l'autonomie phonétique du mot dans cette partie de la Romania. Nous y sommes peut-être autorisés après considération du phénomène du «redoublement initial» en italien: dans les groupes syntaxiques étroitement reliés, *-s* final préconsonantique de certains mots ne tombe pas, mais il s'assimile à la consonne (*tres canes* > toscan *trekkani*).<sup>104</sup> Cette solution rappelle l'assimilation des implusives, donc un phénomène qui caractérise en italien l'intérieur du mot (*supra*, p. 71).

Dans nos documents, le traitement de *-t* est largement parallèle à celui de *-s*: le nombre des chutes est du même ordre de grandeur pour les deux consonnes, et la disparition de *-t* ne correspond pas non plus à des facteurs de phonétique syntaxique — ou, si l'on peut dire, la correspondance est encore plus faible que pour *-s*, étant donné le grand nombre des *vixi annis* (= *vixit annis*). Cette instabilité de *-t* final devait conduire — peut-être par une spirantisation intermédiaire, vu les graphies *eθ*<sup>105</sup> dans les papyrus médiévaux de Ravenne (p. 62) — à une chute complète, non seulement dans la plus grande partie de l'Italie et en Dacie, mais aussi en Espagne.<sup>106</sup> Pourtant, la Gaule conserve *-t* jusque dans l'ancien français, quoique la tendance à son élimination semble exister tout le long de la période mérovingienne.<sup>107</sup> Il est sans doute intéressant que le futur choix des diverses langues romanes concernant le maintien ou l'élimination de *-s* et de *-t* finals se trouve comme préfiguré par la langue des inscriptions: celles de Gaule, avec leur petit pourcentage de chutes, s'opposent nette-

<sup>102</sup> *Wartburg*, *Ausgliederung*, 20 sqq.; cf. des éléments de critique chez *Väänänen*, Introduction, 71. L'explication par des substrats, donnée par *C. Battisti* (*Avviamento*, 138—9), est encore moins convaincante.

<sup>103</sup> Pour les formes sans *-s* sur les inscriptions, *Wartburg* (op. cit. 23, n. 1) fait valoir que leurs graveurs pouvaient être originaires d'Italie. Cf. cependant, pour les textes de la Gaule médiévale, *Löfstedt*, *Studien*, 131.

<sup>104</sup> *Weinrich*, *Studien*, 52. Pour ce phénomène, cf. récemment *R. A. Hall Jr.*, Initial Consonants and Syntactic Doubling in West Romance (in *Lg*, XL, 1964, pp. 551—6); *R. J. Di Pietro*, Juncture and the Preservation of Voiceless Stops in West Romance (in *Orbis*, XV, 1966, pp. 68—72).

<sup>105</sup> Pour cette conjonction, on peut imaginer une prononciation tardive *ed* devant initiale sonore, cf. nos dépouillements de la p. 61. Les exemples proviennent presque exclusivement d'Italie; chose curieuse, l'alternance *e/ed*, qui existe également en ancien français, a été maintenue pendant longtemps en italien.

<sup>106</sup> *Lausberg*, *RomSpr*, II, 84.

<sup>107</sup> *Löfstedt*, *Studien*, 136; *Battisti*, *Avviamento*, 139.

ment à celles de Rome et de Dacie, où une tendance plus accusée annonce déjà l'évolution à venir.<sup>108</sup> Il faut se garder néanmoins d'exagérer l'importance de ce phénomène: en effet, la méthode statistique que nous avons choisie ne permet pas de tenir compte du «niveau orthographique» des diverses régions.

D'un point de vue général, la faiblesse de la finale consonantique peut être considérée comme une tendance constante, que l'on repère dès le latin ancien et qui persiste jusque dans les langues romanes modernes. On sait que *-d* final précédé d'une voyelle longue est tombé en latin archaïque;<sup>109</sup> dans la langue classique, l'inventaire des consonnes est plus pauvre à la finale qu'ailleurs, les oppositions *p/b*, *k/g* étant neutralisées dans cette position. *-t* et *-d* ne s'opposent pas non plus, sauf dans un petit nombre de mots (*at ~ ad*; *quot ~ quod*; *it ~ id*),<sup>110</sup> et les exemples de nos matériaux démontrent la neutralisation complète de leur distinction en latin tardif.<sup>111</sup> L'élimination fréquente de *-m*, *-n*, *-s*, *-t* est accompagnée, dans les textes tardifs, par celle de *-b*, *-c*; nous avons même deux exemples de l'amuïssement de *-r* sur une inscription de caractère officiel du II<sup>e</sup> siècle (p. 47). Les langues romanes tendent en général à se débarrasser des consonnes finales: elles suppriment souvent celles mêmes qu'elles ont conservées au début (c'est le cas de *-t* en français, de *-s* en français et en espagnol). Si elles n'effacent pas la consonne finale, c'est du moins la finale consonantique qu'elles tâchent d'éviter, comme le montre l'apparition fréquente de la voyelle dite paragogique (*cor > it. cuore*, sd. *coro*).<sup>112</sup> La suppression de la finale consonantique a en dernière analyse le même effet que l'élimination des consonnes implosives intérieures et la dégémination: c'est l'ouverture de la syllabe.

### B) Problèmes de la marge consonantique initiale

Ce que nous appelons la «marge consonantique initiale» fait normalement partie de la syllabe dans chaque structure (*supra*, p. 3), quoiqu'elle ne soit point indispensable, la possibilité des syllabes à initiale vocalique n'étant pas exclue en général. A ce point de vue, les syllabes du latin classique peuvent être divisées en trois classes: 1. il y en a qui commencent par une voyelle (à l'initiale du mot ou ailleurs); 2. d'autres ont, devant leur «noyau» vocalique, une marge initiale constituée par une seule consonne; 3. enfin, un troisième type est introduit par une marge composée de deux (ou trois) consonnes. Cette dernière classe se subdivise de la manière suivante: les syllabes introduites par le groupe «occl. + liquide» peuvent figurer à n'importe quelle place du mot, tandis que

<sup>108</sup> La langue d'Afrique est solidaire, ici encore, avec celle de la métropole (cf. *supra*, pp. 64, 68).

<sup>109</sup> *SSL*, Grammatik, 177.

<sup>110</sup> Pour ces problèmes, cf. *Benveniste*, Répartition, 27—8.

<sup>111</sup> *V. supra*, pp. 60—2. La classification des exemples d'après l'initiale du mot suivant sert à montrer qu'il ne s'agit pas, une fois de plus, d'assimilations transgressant la frontière des mots.

<sup>112</sup> *Lausberg*, *RomSpr*, II, 77; *Väänänen*, Introduction, 69.

celles introduites par «s+occl.» (ou «s+occl.+liquide») ne peuvent figurer qu'à l'initiale.

Dans l'évolution tardive, on distingue deux tendances importantes. L'une d'elles pourrait être appelée élimination des groupes de consonnes à l'initiale syllabique, en particulier celle de «s+occl.» à l'initiale du mot. En ce qui concerne la combinaison «occl.+liquide» à l'intérieur, on peut y relever également les signes d'un décalage de la frontière syllabique, qui va se placer dans certains cas entre les deux consonnes, pour simplifier ainsi la marge initiale de la deuxième syllabe (*supra*, pp. 41 et 75). L'autre tendance fondamentale vise à abolir, à l'intérieur du mot, le type de syllabe sans «introduction consonantique», autrement dit, le type de transition qui a le nom traditionnel d'hiatus. Des trois possibilités classiques, c'est donc la deuxième qui est retenue de préférence, celle de la marge consonantique simple (ØV et CCV peuvent être éliminés aux dépens de CV). Ce problème soulève celui, plus général, du contraste entre éléments voisins de la chaîne, sur lequel se fonde l'existence même de la syllabe (*supra*, pp. 8 et 17).

#### a) Groupes de consonnes initiaux

Les groupes consonantiques initiaux du latin classique se répartissent en deux types phonologiquement différents. Dans la séquence «occl.+liquide», un phonème à «aperture zéro» est suivi d'un phonème plus ouvert: une telle succession des degrés d'aperture (que l'on a également pour «f+liquide») correspond dans cette position à la norme de la structure syllabique. En revanche, la combinaison «s+occl.» (avec sw-) représente un amoindrissement d'aperture et de sonorité, donc un élément insolite au début de la syllabe. Cette anomalie devient gênante pour la langue tardive, qui essaye d'y remédier. En principe, on peut imaginer trois sortes de remèdes: 1. élimination d'un des membres du groupe anormal; 2. séparation des deux consonnes par une voyelle; 3. introduction de cette voyelle avant le groupe entier. Pour la première solution, nous n'avons que des exemples isolés et pas absolument sûrs (p. 31), quoique le latin tardif l'utilise dans l'adaptation de certains mots étrangers: ainsi, *ct-* et *pt-*, inexistants en latin, sont réduits à *c-*, *t-* (*Tesifon*, *Tolomaeus*).<sup>113</sup> La langue préhistorique s'était déjà débarrassée de *s-* dans les groupes *sm-*, *sn-*, *sl-* (*nix* ~goth. *snaiws* etc.), et *stl-* ne survit pas, dans la langue de tous les jours, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère: il est simplifié en *s-* (*stlis* > *lis*; *stlocus* > *locus*).<sup>114</sup> Si la chute de *s-* devant occlusive est pourtant évitée en latin tardif, c'est qu'elle

<sup>113</sup> Cf. SSL, Grammatik, 146.

<sup>114</sup> Ibid. 148—9. — Dans certaines formules consacrées, et notamment dans *stlitibus iudicandis*, *stl-* se conserve (il se rencontre au III<sup>e</sup> siècle encore) ou il se transforme en *scl-*, qui est moins étranger au système phonologique latin. Le groupe initial est supprimé dans la plupart des mots commençant par *gn-* (*gnatus* > *natus* etc., SSL, Grammatik, 148); dans les documents tardifs, nous avons des exemples sporadiques de la disparition d'une liquide après une occlusive en tête de mot (*supra*, pp. 31—2). On devrait examiner à ce point de vue *pl-*, *kl-*, *fl-* initiaux, qui donnent une palatale simple dans certains idiomes ibéro-romans (type *planta* > cast. *llanta*, avec [l], cf. *Jungemann*, Teoria, 159—61).

aurait conduit à des confusions entre mots: il suffit de comparer *spica* et *pica*, *spolio* et *polio*, *sceleris* et *celeris*, *spes* et *pes*. Quant à la deuxième solution, la voyelle intercalée entre *s* et l'occlusive, nous trouvons *σπιρικτωνς* sur une tablette d'exécration d'Afrique; on a relevé d'autres exemples encore.<sup>115</sup> Mais le latin a opté pour la troisième possibilité: en gardant l'ordre de succession des phonèmes anciens, il les a fait précéder d'un nouveau. L'élément adventice, une voyelle du timbre *i/e*, réalisera une virtualité contenue par le statut de *s*-initial préconsonantique: pour que *s*- puisse apparaître avec netteté dans cette position et garder le contraste par rapport à l'occlusive suivante, il doit se rapprocher du caractère vocalique; or, à un moment donné, une voyelle naît effectivement à son voisinage. Comme ces considérations phonologiques le montrent ainsi que la fréquence du phénomène dans des conditions identiques et dans des langues complètement indépendantes du latin, il est absolument inutile d'en chercher l'origine ailleurs que dans ces conditions mêmes.<sup>116</sup>

D'après le témoignage de nos dépouillements, la voyelle prosthétique apparaît avec la plus grande fréquence dans le latin d'Afrique et de Rome; elle est rare dans les autres documents d'Italie, très rare en Gaule et inexistante en Dacie. Dans notre relevé, les exemples les plus précoces proviennent d'Afrique, du II<sup>e</sup> siècle. On en connaît de plus anciens: *Ismurna* (pour *Smyrna*) se trouve à Pompéi,<sup>117</sup> et l'on a essayé de démontrer une voyelle du même type dans le nom *Ipsithilla* figurant dans un poème de Catulle (XXXII).<sup>118</sup> Ce n'est pas par hasard d'ailleurs que *i*- apparaît devant *sm*- et *ps*-<sup>119</sup> plus tôt que devant «*s*+occl.»: en effet, ces groupes ne faisaient pas partie de l'inventaire des combinaisons initiales en latin classique; l'identité des solutions est ici très significative. De toute façon, Rome (peut-être avec le Sud de l'Italie) semble être le «foyer de rayonnement» des formes à voyelle prosthétique, qui sont nées ainsi dans la région où commençait à la même époque une réorganisation des finales syllabiques.

Il est impossible de prouver, en se fondant sur les matériaux latins, que la voyelle prosthétique se soit développée d'abord après une finale consonantique, pour se généraliser après dans toutes les positions syntaxiques. Nos textes présentent un mélange de formes avec et sans prosthèse, indépendamment de la finale précédente; dans beaucoup de cas, on a *i*-, *e*- après une pause, ce qui

<sup>115</sup> Schuchardt, *Vokalismus*, II, 352. C'est une solution développée plus tard par le wallon (*sepale* = fr. *épaule*, cf. *L. Remacle*, *Le problème de l'ancien wallon*, Liège, 1948, p. 41).

<sup>116</sup> *H. Lausberg* (*RomSpr*, I<sup>2</sup>, 99) pense à une influence de substrat. Il a été guidé probablement par les réflexions d'*O. Prinz* (*Prothese*, 114—5), qui croit à une origine sémitique. Pour les phénomènes prosthétiques dans d'autres langues, cf. *L. Michel*, *Étude du son s en latin et en roman* (Paris, 1953) et *E. Loeker*, *Bemerkungen zu einer griechisch-kleinasiatischen Lauterscheinung* (in *Glotta*, XXV, 1936, pp. 167—73).

<sup>117</sup> *Prinz*, *Prothese*, 105; *Väänänen*, *Pompéi*, 48.

<sup>118</sup> Cf. *A. Gratwick*, *Ipsithilla: a Vulgar Name*. *Catullus*, XXXII, 1 (in *Glotta*, XLIV, 1967, pp. 174—6).

<sup>119</sup> Pour cette dernière combinaison, cf. aussi notre *Ypsichius* (p. 52), plus tardif. *ex*- pour *x*- dans *exenio* est cité par *Löfstedt*, *Studien*, 107.

montre que la voyelle pouvait faire partie de la forme normale du mot (cf. la formule juridique *expopondiderunt* + noms de personnes, remplaçant fort souvent *spo(po)ndiderunt* dans les Tablettes Albertini; on trouve, dans ce même texte, *subscripti* et *supra-scriptus* ensemble). Ce nouveau signe de l'autonomie phonétique du mot latin ne surprend pas, après ce que nous avons constaté dans le cas des consonnes finales; néanmoins, on pourrait supposer, dans les groupes fortement cohérents, une alternance du type de *Stephano*/ab *Istephano*. En effet, il est difficile de savoir à quel point la voyelle prosthétique était phonologisée en latin tardif et dans quelle mesure elle était restée un élément mobile, «à l'état naissant». L'incertitude graphique pour noter *scribere* ou *iscribere*, *spectare* ou *expectare*, *strumentum* ou *instrumentum* se prolonge trop longtemps pour qu'on puisse toujours penser à des hyperurbanismes;<sup>120</sup> d'autre part, l'ancien français établit (ou rétablit?) trop facilement, en rapport syntaxique étroit, une alternance des formes avec et sans *e-*: *Ed a la spusa qued il ot espusethe* (Saint Alexis 102, ms. L). Une alternance de ce type se conserve en italien jusque dans la langue littéraire moderne, cf. *lo studio/con istudio*.

Ce qu'on peut dire de certain, c'est que la voyelle prosthétique est devenue partie intégrante du mot dans la Romania occidentale (et en sarde) vers les premiers siècles du deuxième millénaire au plus tard, tandis que la Romania orientale l'a perdue petit à petit. On a montré combien la disparition de la prosthèse était lente en Italie<sup>121</sup> (celle-ci est encore fréquente au VII<sup>e</sup> siècle, tant dans les papyrus de Rome que dans la langue des lois lombardes).<sup>122</sup> Puisque l'italien perd une partie de ses voyelles initiales (*a(u)scultare* > *scoltare*; *instrumentum* > *stromento*), on peut supposer que *i-* prosthétique y était déjà en voie de phonologisation lorsqu'il a été balayé par une vague d'aphérèse. Celle-ci pouvait être due à un renforcement des liens phonétiques dans la chaîne (*-s* et *-t* étant tombés en italien, le nombre des finales vocaliques s'était accru, cf. *supra*, pp.87-8); le rôle de *i-* a été d'ailleurs pris en partie par les articles *lo* et *uno*, cf. *lo specchio*, *uno strumento*. D'autre part, le nombre relativement petit des prosthèses laisse conclure que le processus de la phonologisation a été plus lent en Gaule, ce qui a été attribué — à juste titre, croyons-nous — à une autonomie plus nette du mot dans cette région.<sup>123</sup> — Enfin, en ce qui concerne le roumain, il a perdu, tout comme la plupart des dialectes italiens, consonnes finales et prosthèse — si cette dernière a jamais existé, puisqu'il n'en est pas trace sur les inscriptions de Dacie.<sup>124</sup>

<sup>120</sup> Cf. *Väänänen*, Introduction, 49. Les mots *expectare* et *instrumentum* sont assimilées aux formes prosthétiques à la suite de la chute de *k* dans *ks* (+ cons.) et de *n* dans *ns*. Pour d'autres exemples, cf. *Schuchardt*, Vokalismus, II, 339 sqq.

<sup>121</sup> *Rohlf's*, Grammatik, I, 311; cf. *W. Meyer-Lübke*, Unterschicht und Oberschicht und der Lautwandel (in *Behrens-Festschrift*, Jena—Leipzig, 1929).

<sup>122</sup> *Löfstedt*, Studien, 107; cf., pour le VIII<sup>e</sup> siècle, *Politzer*, Romance Trends, 11.

<sup>123</sup> *Herman*, Aspects, 75.

<sup>124</sup> Cf. aussi *Mihăescu*, Limba latină, 88.

La marge initiale consonantique composée de «s+occl.» a donc été supprimée en latin tardif par la création d'une syllabe supplémentaire à l'initiale du mot — autrement dit, les deux consonnes ont été réparties sur deux syllabes consécutives. Ce changement a éliminé une séquence fréquente mais anormale au point de vue syllabique et il a rétabli l'équilibre de la deuxième syllabe, qui avait désormais la structure CV(C). Il a créé cependant une difficulté nouvelle, en contrecarrant la tendance constante à supprimer les consonnes implosives. Ainsi, la langue la plus sensible dans ce domaine, le français, a supprimé la nouvelle implosive aussi, de sorte qu'à la place de l'ancienne séquence CCV, il a aujourd'hui une combinaison VCV (*sponsa* > *épouse*).

### b) Les problèmes de l'hiatus

Les syllabes qui n'ont pas de marge initiale à l'intérieur du mot, c'est-à-dire dont la voyelle est précédée immédiatement d'une autre voyelle, représentent à peu près 5 % de toutes les syllabes en latin classique (cf. *supra*, p. 17). Dans la langue tardive, on observe un processus en plusieurs étapes, qui tend à éliminer même cette petite masse, par diverses transformations — et souvent la suppression — de la première des deux voyelles formant l'hiatus.

Parmi les voyelles latines, *e*, *i*, *u* sont ainsi exposés à ces transformations (puisque, dans la plupart des cas, *a* et *o* ne formaient pas, avec la voyelle suivante, un hiatus, mais une diphtongue). A un moment relativement précoce, la différence entre les deux palatales cesse d'exister dans cette position: un peu partout dans l'Empire, *e* en hiatus est souvent noté *i* à partir du II<sup>e</sup> siècle (pp. 52—3) mais les exemples sont nombreux déjà à Pompéi (*peria*, *valia* pour *pereat*, *valeat*).<sup>125</sup> Dans certains cas, le phénomène peut être de caractère dialectal (il se retrouve en osque, tandis que le falisque et d'autres dialectes latins changent *i* prévocalique en *e* déjà plus tôt);<sup>126</sup> néanmoins, il s'intègre très bien dans un ensemble de changements qui caractérisent l'évolution du latin tardif. En effet, le phonème fermé qui regroupe, en position prévocalique, *e* et *i* anciens, va se confondre à son tour avec *j* dans cette position, et le latin perdra ainsi l'opposition du type *adiens*/*adjectus*. Celle-ci n'était pas très stable à l'époque classique non plus, et les cas de neutralisation étaient particulièrement fréquents dans la poésie, tant élégante que populaire. Si l'on ajoute encore ceux où un *e* devant voyelle est traité en consonne pour les besoins de la

— ~ — i — ~  
 métrique (ex. *adsuetae ripis volucres et fluminis alveo* Virg. *Én.* VII, 33), on voit qu'il s'agit de l'aboutissement d'une tendance dont le germe existait depuis longtemps en latin. Quant à la langue tardive, nous ne pouvons avoir de preuve directe, vu la notation identique de *i* voyelle et de *i* consonne. Restent toujours le témoignage de la versification (nous avons des exemples de cette période,

<sup>125</sup> Väänänen, Pompéi, 36—7.

<sup>126</sup> Väänänen, Introduction, 46—7; cf. Battisti, *Avviamento*, 55.

p. 53, note 103) et les graphies par «I longa», fréquentes dans cette position (type *Sulpicius*) tout comme là où elles marquent /j:/ original (*maIor*).<sup>127</sup> *i*, *e* consonantifiés perdent ainsi leur caractère vocalique, autrement dit, ils formeront désormais une marge initiale pour la voyelle qui suit: *me-di-us* sera transformé en *med-jus*. Une consonne implosive paraît alors à la fin d'une syllabe jusque-là ouverte, et la langue cherche à s'en débarrasser. Dans une première phase, on peut supposer une assimilation mutuelle des deux consonnes, notamment pour les palatales et les dentales qui se prêtent le plus facilement à une combinaison avec *j*: de là les graphies, fréquentes à partir du II<sup>e</sup> siècle, qui transcrivent *dj* par *z(i)*, *ζ(i)* et qui confondent *tj* avec *cj* (*supra*, pp. 55-6). Cette dernière confusion se fait surtout dans le sens de *ci* (type *tercium* pour *tertium*, dont on a beaucoup d'exemples en Gaule), ce qui semble indiquer que l'assibilation de *ti* a été plus précoce.<sup>128</sup> Une géminée a été conservée ici par l'italien (*medium* > *mezzo*; *platea* > *piazza*; *faciem* > *faccia*), tandis que les autres langues romanes ont ouvert la première syllabe à nouveau, en simplifiant la géminée (et en faisant souvent coïncider le résultat de *ti* et celui de *ci*): *medium* > esp. ancien et dialectal *meo*, *meyo*, rm. *miez*; *platea* > a. esp. *plaza*, fr. *place*; *faciem* > esp. *haz*, fr. *face*, rm. *faṣṣā*. Chacune des langues a donc utilisé les nouveaux phonèmes conformément à sa propre structure syllabique. On peut se demander cependant s'il faut toujours postuler une géminée là où l'on trouve aujourd'hui une syllabe ouverte. Il est vrai que dans *place*, *face* français, *a* accentué ne passe pas à *e*, ce qui indique une syllabe fermée maintenue pendant longtemps; mais la disparition de *d* devant *i* + voy. (*medium* > gallo-roman \**miei* > fr. *mi*), que l'on a déjà peut-être, en Dacie, sur une inscription du III<sup>e</sup> siècle (*aitricis* pour *adiutricis*), tout comme la simplification de *sj* en *s*, [*f*] (*basiare* > fr. *baiser*, it. *baciare*)<sup>129</sup> donnent à penser que le conflit entre la consonne et la nouvelle palatale pouvait être résolu, dans certains cas, sans déplacement de la frontière syllabique, donc par simplification d'une marge consonantique initiale devenue complexe (*me-di-us* > \**me-djus* > \**me-jus*). En latin tardif déjà, la suppression pure et simple de *i* en hiatus est un procédé assez fréquent (type *Maximanus*, cf. pp. 53-4), et il est évident qu'après le phonème /k<sup>w</sup>/, il s'agit de la simplification d'une marge initiale surchargée: (*re*)*quiesco* et sa famille apparaissent sans *i* sur les inscriptions chrétiennes avec une rare régularité (cf. *quietus* > port. esp. *quedo*, fr. *coi*, it. *cheto*, rm. *cet*). Ceci est d'ailleurs normal dans les syllabes initiales ou précédées d'une consonne: ainsi, dans les aboutissements romans du mot *hordeum* (> fr. *orge*, it. *orzo*, rm. *orz*), l'assimilation à l'intérieur du groupe *d* + *j* équivaut au retour à une structure CV, au lieu de CCV. Il devient clair ici que le but de

<sup>127</sup> Väänänen (Introduction, 46-7) parvient à la même conclusion.

<sup>128</sup> C'est ce qu'admet aussi, pour d'autres raisons, H. Lausberg (RomSpr, II, 55). Pour le rapport entre les résultats romans de *ti*, *ci* (+ voy.) et ceux de *c* (+ *e*, *i*), v. Haudricourt-Juilland, Essai, 79 sqq.

<sup>129</sup> Pour ces exemples, cf. Lausberg, RomSpr, II, 54-7; Herman, Histoire, 109; REW, s. v.

ces assimilations, l'économie sur le plan syntagmatique, n'est atteint en roman, le plus souvent, qu'au prix de la création de phonèmes nouveaux (des affriquées), donc à l'aide d'une dépense supplémentaire sur le plan paradigmatique. Pour rendre compte de la différence des résultats auxquels aboutit le groupe *dj* à l'intervocalique et après consonne en français (*medium* > *mi*; *hordeum* > *orge*), rappelons une tendance romane qui ne nous concerne pas directement mais dont les incidences étaient importantes sur l'évolution du consonantisme: il s'agit d'une alternance de variantes combinatoires qui devait caractériser la Romania occidentale non seulement dans le domaine des occlusives simples mais dans celui des affriquées également et qui consistait à opposer des «fortes» initiales et postconsonantiques à des «faibles» intervocaliques, donc par exemple un *dj-* à un *-j-*.<sup>130</sup> C'est ce qui explique les formes *Zanuaris*, *Genuarius* que l'on lit sur des inscriptions tardives (p. 56).

En ce qui concerne la voyelle *u* en hiatus, son comportement était dans une certaine mesure parallèle à celui de *i*. Malgré l'opposition du type *woluit/wolwit*, la versification classique fournit déjà des exemples pour l'équivalence de *u* et de *w* prévocales, et le latin tardif abolira effectivement cette distinction. Nous ne sommes renseignés sur cette phase de l'évolution qu'indirectement: *u* est conservé sous la forme de *v* dans *janvier* français (< *ianuarius*); cf. aussi «*vacua non vaqua*» App. Pr. 14.<sup>131</sup> Le traitement de la nouvelle «marge initiale» rappelle celui que l'on observe pour *j*: à la place de la combinaison «cons. + *w*», l'italien garde une géminée (*ianuarius* > *gennaio*), tandis que les langues romanes occidentales rétablissent en général la syllabe ouverte (port. *janeiro*, esp. *enero*; *habui* > [\**awwi*] > a. fr. *oi*).<sup>132</sup> Mais le problème peut se poser autrement ici aussi, notamment après un groupe de consonnes: la disparition fréquente de *u* en hiatus (type *Febrarius*, qui se trouve déjà à Pompéi)<sup>133</sup> atteste une tendance à simplifier la combinaison consonantique qui se trouve en tête de syllabe. Les dérivés romans de *Februarius* ou de *battuere* remontent tous, en effet, à des formes sans *w*.<sup>134</sup>

Ici, il convient de rappeler le problème de l'élément *qu*, dont la nature phonétique et le statut phonologique ont été souvent discutés. D'après W. S. Allen, qui a passé en revue récemment les différents aspects du problème, presque tout concorde à démontrer que dans l'articulation de *qu*, l'occlusion vélaire était combinée avec un arrondissement simultané des lèvres, et que le latin possédait ainsi un phonème labiovélaire /*k<sup>w</sup>*/, dont le correspondant sonore, /*g<sup>w</sup>*/ — dans *lingua*, *sanguis* — ne manquait pas non plus. Il fonde ses arguments, entre autres, sur la métrique, où *qu* est traité en consonne simple, sur les déclarations des grammairiens, qui parlent d'une articulation où la vélaire et la

<sup>130</sup> Cf. *supra*, p. 82 et *Martinet*, *Économie*, 286—7.

<sup>131</sup> *Lausberg*, *RomSpr*, II, 66; *Väänänen*, *Introduction*, 47; cf. K. V, 392—3.

<sup>132</sup> *Lausberg*, I. c.; *Herman*, *Histoire*, 150—1.

<sup>133</sup> Cf. *supra*, p. 56 et *Väänänen*, *Pompéi*, 41.

<sup>134</sup> *Lausberg*, *RomSpr*, I<sup>2</sup>, 195; REW, s. v.

labiale se confondent, et sur l'origine indo-européenne de *qu*, qui remonte généralement à une labiovélaire /kʷ/ simple.<sup>135</sup> Pourtant, la cloison entre l'élément /kʷ/ et la combinaison /kw/ ne devait pas être étanche en latin classique non plus. D'abord, le nombre des paires minimales où ils s'opposent phonologiquement (cf. *aquam* ~ *acuam*; *qui* ~ *cui*) est très petit; ensuite, on trouve des scansions classiques où *qu* fait figure de groupe consonantique.<sup>136</sup> Certaines graphies relevées en latin tardif confirment cette impression. La confusion fréquente entre *qu* et *cu* peut être attribuée, à la rigueur, à une équivalence éventuelle des lettres Q et C, mais les cas de l'omission de *u* (p. 57) témoignent d'un certain parallélisme entre le comportement de l'appendice labial de /kʷ/ et celui du phonème /w/. Les deux tendent à disparaître sur les inscriptions chrétiennes (à partir du V<sup>e</sup> siècle surtout), quoiqu'il y ait des exemples plus précoces, plus ou moins isolés (pour *qu* > *q*, *c*, *k*, cf. la transcription *Κοδρατίλλα* pour *Quadratilla* sur un *tab*lette d'exécration de Cumes, du II<sup>e</sup> siècle). Ainsi, malgré son existence phonématique à part en latin classique, la combinaison /kʷ/ se simplifie dans la langue tardive au même titre que la séquence „cons. + w” : elle constitue une articulation consonantique compliquée au début de la syllabe. Les traitements qu'elle subira dans les langues romanes peuvent être interprétés en gros de la même façon que ceux de „cons. + w”. En effet, on retrouve ici la répartition de l'ancienne «marge initiale» sur deux syllabes consécutives (*kʷ* > *k* + *w*-), avec raffermissement de la première consonne en italien (*aqua* > *acqua*)<sup>137</sup> et avec son affaiblissement dans la Romania occidentale (port. esp. *agua*, fr. [ewe] > *eau*); d'autre part, la simplification est acquise souvent par la chute de l'élément labial, notamment à l'initiale du mot ou après consonne (*qui* > cat. prov. fr. *qui* [ki], it. *chi*, cf. *quem* > esp. *quién*, rm. *cine*; *quinque*<sup>138</sup> > port. esp. *cinco*, cat. prov. *cinc*, fr. *cing*, rm. *cinci* — cf. pourtant it. *cinque* avec /kwf/).<sup>139</sup> On voit ainsi la force de la tendance latine à éliminer la séquence «cons. + semi-voy.» — tendance aux origines lointaines, dans le domaine vélaire du moins, vu le changement archaïque *dw*- > *b*- (*dwenos* > *bonus*; *dwis* > *bis*).<sup>140</sup>

Nous nous sommes efforcé de dégager, dans ce chapitre, une tendance évolutive qui vise à transformer la constitution de certaines syllabes, en les rapprochant du type de syllabe déterminé que l'on peut représenter par la

<sup>135</sup> Allen, *Vox*, 16—20; cf. dans le même sens Sturtevant, *Pronunciation*, 170.

<sup>136</sup> Le phénomène est fréquent chez Lucrèce (I, 349; VI, 552; etc.). Cf. Allen, *Vox*, 18.

<sup>137</sup> Cf. déjà «*aqua non acqua*» App. Pr. 112.

<sup>138</sup> Nous ne sommes pas concerné ici par le traitement du premier *qu* : en effet, comme le montrent les palatalisations, nous avons affaire à une action dissimilatrice *kʷ*—*kʷ*—*k*—*kʷ*.

<sup>139</sup> Lausberg, *RomSpr*, II, 22—3 et 63—5; Herman, *Histoire*, 103—4. Quant à *apā* roumain, il témoigne également d'une simplification, qui est allée cependant dans le sens d'une prépondérance labiale. Cf. aussi *lingua* > *limbă*; sd. *abba* (< *aqua*), *kimbe* (< *quinque*), *limba* (< *lingua*).

<sup>140</sup> V. SSL, *Grammatik*, 111 et 156. On a pu supposer un rapport direct entre le traitement archaïque et le sort tardif de *w* postconsonantique, cf. *Live*, *Prehistory*, 15.

formule CV(C). Cette transformation est effectuée, suivant les cas, par la simplification d'une marge initiale complexe (prosthèse) ou par la création d'une nouvelle marge initiale à des points où elle avait manqué jusque-là (traitement de l'hiatus). D'autre part, dans des paragraphes précédents, nous avons essayé de montrer que les changements qui affectent la consonne finale de syllabe tendent également à généraliser une certaine constitution syllabique: celle du type (C)CV, autrement dit, la syllabe ouverte. Quoiqu'il ne s'agisse que de deux tendances qui n'aboutissent jamais complètement, on voit que leur action conjointe mènerait à la généralisation du type qui est composé d'une consonne unique et d'une voyelle qui la suit (type CV; à l'initiale du mot, où le problème de l'hiatus ne se pose pas, on pourrait avoir (C)V). Transposons maintenant le problème sur un autre plan, celui de toute la chaîne parlée: ce qui y correspondra à la généralisation d'un certain type, c'est l'uniformisation de la structure syllabique. Celle-ci tendra donc à avoir la forme CV+CV+CV... qui est caractérisée par la répétition incessante d'unités construites de la même manière. L'existence de ces unités se fonde sur le contraste qui s'établit entre consonne et voyelle comme entre deux types de phonèmes distincts au point de vue syntagmatique, et la structure idéale que nous venons de décrire réalise ce contraste à chacun de ses points (qu'il s'agisse de la transition entre C→V ou de celle entre V→C). Ainsi, la chute des implosives ou la consonantification des voyelles en hiatus sont à interpréter, au point de vue de la chaîne, comme les signes d'une évolution vers ce contraste constant: la première remplace la transition C→C par V→C, tandis que la seconde substitue C→V à V→V. Il est vrai que le passage de *i*, *u* prévocales à *j*, *w* crée de nouvelles transitions C→C — cependant, si le contraste entre les deux consonnes s'avère trop petit, il est éliminé au prix de la création de phonèmes nouveaux: cf. *tj*, *dj* > [ts], [dz]. La prosthèse devant une initiale «s+cons.» transpose le contraste des deux consonnes à la frontière syllabique, puisqu'il n'était pas assez efficace à l'intérieur de la syllabe.

Ces cas typiques mis à part, il y a un domaine privilégié où l'on peut approfondir l'étude des contrastes qui s'établissent entre phonèmes voisins: c'est celui des éléments à aperture moyenne — voyelles fermées et consonnes ouvertes — qui se confondent dans beaucoup de langues sur l'axe paradigmatique (en faisant partie du même phonème), tout en restant distincts sur le plan syntagmatique (puisque'ils remplissent des fonctions différentes au point de vue de la constitution de la syllabe). En ce qui concerne leur statut en latin, ils sont opposables phonologiquement (*adiens* ~ *adjectus*, *woluit* ~ *wolwit*), mais dans certaines positions seulement: il y a des cas où le choix entre *i/j* et *u/w* est prévisible justement en vertu des contrastes syllabiques, puisque l'on a *i*, *u* entre consonnes et *j*, *w* entre voyelles. Le caractère intermédiaire des phonèmes /j/ et /w/ leur assure un rôle spécial dans l'évolution

de la structure syllabique: par leur apparition et leur disparition, le degré de contraste entre éléments voisins peut être facilement modifié, selon les besoins changeants de la langue. C'est ainsi qu'en latin tardif, on observe une tentative de supprimer certains hiatus au moyen d'un *j* ou d'un *w* intercalés: nous avons relevé *Sallustivo* pour *Sallustio*, et on trouve *poveri* pour *pueri* à Pompéi;<sup>141</sup> de même, les formes *Martiias*, *Quintiis* (p. 58) peuvent être les signes d'une prononciation [ij], tandis que le type de graphie *eus* (= *eius*) omet la notation de [j:] précisément parce que celui-ci représente une transition naturelle entre les deux voyelles. Au point de vue de l'évolution ultérieure, il ne s'agit pourtant que d'un essai, qui a laissé peu de traces en roman: citons *vidua* > rm. *văduvă*, it. *vedova*. On observe d'autre part que /w/ n'est pas toujours stable en latin, précisément parce qu'il ne se distingue pas suffisamment de ses voisins immédiats dans la chaîne. Depuis les origines, l'histoire du latin présente une série de cas de dissimilation où le phonème /w/ disparaît au voisinage d'un élément labio-vélaire fermé, comme *u*, *o*: l'appendice labial de /k<sup>w</sup>/ tombe dans *quotidie* > *cotidie*; *w* intervocalique disparaît devant *o* dans *de(v)orsum*, *se(v)orsum*, tandis qu'il empêche pendant longtemps le passage *o* > *u* dans les désinences de la déclinaison: les formes du type *vivos* se conservent jusqu'à la fin de la république, tandis que plus tard, elles seront souvent transcrites comme *VIVS* etc. (*supra*, p. 58, note 120). Il est symptomatique que *w* tombe entre deux voyelles du même timbre, c'est-à-dire là où un contraste faible se répète immédiatement après: *lavatrina* > *latrina*.<sup>142</sup> Le latin tardif continue cette évolution dans une certaine mesure. On y retrouve, d'une part, les chutes par dissimilation (cf. la fréquence de la graphie *IVENTVS* et les formes *moere*, *noicia*, que nous avons relevées au II<sup>e</sup> siècle, p. 59); certaines évolutions romanes correspondront en effet à cette tendance: *pavonem*, *pavorem* > fr. *paon*, *peur* (avec suppression ultérieure de l'hiatus). Mais, d'autre part, on peut interpréter l'ensemble des changements dans ce domaine comme le prélude à un changement roman de plus grande envergure, qui caractérisera une partie de la Romania orientale, notamment certains dialectes sardes et le roumain. Il s'agit de la chute de -w- (et de l'ancien -b-) intervocalique dans ces parlers: *nivem* > log. *nie*, *clavem* > rm. *chee*; *caballum* > log. *cađđu*, rm. *cal*.<sup>143</sup>

Certains changements qualitatifs des voyelles, voisines d'une autre voyelle, reflètent également une tendance à maintenir les contrastes par le moyen de la dissimilation. Dans nos textes, nous avons une série de cas où la séquence *eo* passe à *eu*, notamment dans le nom *Adeudatus* (p. 58);<sup>144</sup> une voyelle ouverte

<sup>141</sup> Cf. *Väänänen*, Pompéi, 28. La grammaire de *SSL* (p. 117) cite *mortuva* (*Carmina Latina Epigraphica* 974). V. encore Consentius, K. V, 397: «*covacla* qui dicit pro *cloaca* (...) barbarismum facit».

<sup>142</sup> Pour tous ces exemples, cf. *SSL*, Grammatik, 112 sqq.; *Väänänen*, Introduction, 52—3; *Battisti*, *Avviamento*, 142.

<sup>143</sup> *Lausberg*, *RomSpr*, II, 35—6.

<sup>144</sup> *Pirson* (*Inscriptions*, 24) présente une série d'exemples, relevés sur les inscriptions de Gaule.

se ferme après une autre voyelle ouverte (dans *Ianuarius* > *Ienuarius*, il se produit probablement le contraire, c'est-à-dire un rapprochement des apertures). Les voyelles accentuées en hiatus peuvent perdre leur accent pour se consonantifier après (*Putéoli* > *Puteóli* > *Pozzuoli*), mais souvent elles se maintiennent en distinguant davantage leur timbre de celui de la voyelle suivante: on connaît les dissimulations qui sont à la base de certaines formes du pronom possessif en ancien français (\**meum*, \**toum* > *mien*, *tuen*, mais \**mea*, \**toa* > *meie*, *toue*).<sup>145</sup> Finalement, une consonne de transition peut rétablir le contraste nécessaire après une voyelle accentuée: *meum*, *tuum* aboutissent en espagnol aux formes bisyllabiques *mío* (pron. [mijo]), *tuyo*.<sup>146</sup> Consonantification de la voyelle en hiatus, dissimilation de voyelles en contact et consonnes de transition servent toutes à introduire ou à réintroduire dans la chaîne une certaine différence entre phonèmes voisins, un des facteurs fondamentaux de toute structure syllabique.

### C) Deux tendances contraires: la syncope et l'épenthèse

En parlant de l'élimination de certains groupes initiaux, nous avons montré qu'une des possibilités théoriques en était l'insertion d'une voyelle, dite épenthétique, entre les deux membres du groupe: le type *spiritus* se transforme sporadiquement en *sipiritus* (*supra*, p. 50). Cette voyelle adventice se retrouve dans le cas d'autres groupes initiaux (dans *Calaudia* III 7843, nous l'avons par exemple entre une occlusive et une liquide), mais elle apparaît quelquefois à l'intérieur du mot aussi, toujours avec la fonction de faire exploser un groupe consonantique (pp. 50-1). La genèse d'un tel élément a été étudiée par la phonétique instrumentale, qui le représente comme un son émis durant le passage entre deux articulations consonantiques éloignées: sur les oscillogrammes, on observe souvent une transition de caractère vocalique entre deux consonnes subséquentes, en particulier au voisinage d'un *r*, de sorte qu'on peut lire sur les tracés [plygaros] pour *plus grosse* et [segerã] pour *ses grands*.<sup>147</sup> En ce qui concerne le latin tardif, l'épenthèse *y* est relativement fréquente entre une liquide et la consonne qui la précède ou la suit, mais elle se trouve dans d'autres entourages aussi (comme entre *g* et *n* ou *m* et *n*). Selon notre relevé, certains noms étrangers sont passés en latin avec cette voyelle supplémentaire (*Ἀσκληπιάδης* > *Asclapiades*; *Σμύρνη* > *Ismyrine*), ce qui est confirmé par les emprunts anciens *techina* (Plaute), *drachuma* (Ennius), de gr. *τέχνη*, *δραχμή*.<sup>148</sup>

Le fondement phonologique de la tendance à l'épenthèse peut être ainsi double en latin. Celle-ci peut servir, d'une part, à l'élimination de certains

<sup>145</sup> Herman, Histoire, 134.

<sup>146</sup> Pour l'ensemble des problèmes concernant la voyelle accentuée en hiatus, v. Löfstedt, Hiatusvokale.

<sup>147</sup> V. Straka, Album, 158-60 et *Id.*, Division, 23-4; en outre, pour l'espagnol, Malmberg, Structure, 168 et pour le tchèque, Hála, Silaba, 96-7.

<sup>148</sup> SSL, Grammatik, 98.

groupes de consonnes qui sont plus ou moins étrangers à la structure latine (*scl* dans *Asclepiades*); d'autre part, elle peut être considérée comme un des moyens de la suppression des groupes consonantiques en général. On sait que l'inventaire de ceux-ci a été surtout appauvri par la chute des consonnes implosives, qui a conduit à une ouverture des syllabes. L'épenthèse apparaît ainsi comme une tentative dans le même sens (elle abolit aussi la marge consonantique finale, quelquefois elle simplifie la marge initiale et elle produit des syllabes ouvertes) — mais elle apparaît comme une tentative manquée, une impasse: malgré sa fréquence relativement forte en latin impérial<sup>149</sup> et même plus tard (par exemple dans les chartes de la Gaule des VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles),<sup>150</sup> elle ne semble avoir laissé aucune trace en roman, quoiqu'elle réapparaisse, dans le portugais brésilien par exemple, comme un moyen utilisable pour supprimer les syllabes fermées.<sup>151</sup>

Cet insuccès de l'épenthèse peut être rattaché à deux causes. D'une part, si l'introduction de la nouvelle voyelle (qui avait en général le timbre *e/i* et quelquefois celui d'une voyelle voisine, comme dans *Calaudia*) était devenue systématique, la redondance aurait été sensiblement augmentée, autrement dit, la phonologisation de l'épenthèse n'aurait pas été économique pour la langue. Mais, puisque même les cas sporadiques ont été supprimés, on doit penser à l'action de quelque autre facteur qui s'opposait à l'élargissement syllabique du mot. On trouve ce facteur dans la tendance à la syncope des voyelles atones, qui caractérise diverses périodes de l'histoire du latin et qui est devenue particulièrement forte dans le latin tardif.

D'après le témoignage de nos documents, la syncope tardive s'étend à toutes les régions de l'Empire; elle caractérise en particulier la syllabe pénultième atone et les prétoniques non-initiales. La voyelle de ces dernières tombe surtout dans le Nord de la Gaule où les formes comme *utriclarius* ou *Lugdunum* deviennent peu à peu les formes normales. Nous avons un certain nombre de syncopes dans les syllabes finales. Quant à la chute sporadique de la voyelle accentuée, on est tenté de l'attribuer à des lapsus, à des haplographies ou peut-être à une ignorance graphique pure et simple; néanmoins, il peut y avoir des exceptions, comme dans le cas de *balneum*, ancien doublet de *balineum* (< gr. βαλανείον), de l'époque où celui-ci devait avoir encore son accent sur la pénultième.<sup>152</sup> La syncope devient particulièrement fréquente à partir du II<sup>e</sup> siècle; la forme *Dome*, dans le nom de l'impératrice Iulia Domna (VIII 2670, p. 32, III<sup>e</sup> s.), nous fournit une précision de chronologie relative, selon laquelle la syncope était plus précoce que l'assimilation des nasales et la dégémina-

<sup>149</sup> V. les listes de *Battisti*, *Avviamento*, 116—8.

<sup>150</sup> Cf. *Viellard*, *Diplômes*, 104—5; *Pei*, *Eightcentury Texts*, 130—1.

<sup>151</sup> *Jungemann* (*Teoría*, 127) cite les prononciations [abisolutu] pour *absolutu*, [indigna(r)] pour *indignar*, [opita(r)] pour *optar*.

<sup>152</sup> *SSL* (*Grammatik*, 188, cf. 98) semble indiquer plutôt que la syncope soit due à l'ancienne intensité initiale.

tion. La coexistence des formes avec et sans pénultième atone était bien possible au IV<sup>e</sup> siècle encore, comme en témoigne une inscription de Rome où l'on lit l'hexamètre *felix luce nova saeculorum in saecula gaudet* (R I 307).

On observe en latin, depuis l'époque pré littéraire, la disparition progressive des voyelles inaccentuées, de sorte que la proportion des formes syncopées est toujours croissante. Il est certain cependant que l'histoire de la langue a connu des vagues de syncope successives; en effet, le conditionnement du phénomène n'est pas absolument le même à toutes les époques. Une très ancienne «couche» est constituée par les mots dans lesquels une voyelle non-initiale est tombée à l'époque de l'intensité initiale encore (*ré-tetuli* > *rettuli*; *quinquedecem* > *quindecim*). A l'époque de Plaute et de Térence apparaissent d'une part *valde*, *domnus*, *domna* pour *valide*, *dominus*, *domina*, d'autre part le type *calfacere* pour *calescere*, conditionnés par l'accent historique déjà, et dus à un affaiblissement dans les syllabes qui se trouvent en contact immédiat avec la syllabe accentuée. Les doublets du type *dominus*/*domnus*, *calidus*/*caldus* cesseront d'exister peu à peu à partir des I<sup>er</sup>—II<sup>e</sup> siècles de notre ère, lorsque les formes pleines s'effaceront au profit des formes syncopées et la syncope apparaîtra dans des mots où le latin classique ne l'a pas connue.<sup>153</sup> Peut-être faut-il envisager une nouvelle vague encore, survenue après le morcellement dialectal de la Romania: en effet, les langues romanes orientales gardent, au point de vue du traitement des voyelles atones, un stade plus archaïque que les langues occidentales (*pectinem* > rm. *pieptene*, it. *pettine*, mais port. *pente*, esp. *peine*, fr. *peigne*); d'autre part, les formes syncopées n'ont pas partout le même âge dans l'Ouest non plus: si l'on suppose que la sonorisation intervocalique a commencé vers la même époque dans les diverses régions, on doit postuler un affaiblissement vocalique plus précoce en Gaule qu'en Espagne, pour rendre compte de la différence entre fr. *sente* et esp. *senda* (< *semita*).

La syncope est diamétralement opposée à l'épenthèse, puisqu'elle supprime les voyelles entre consonnes, que l'épenthèse tend à créer; mais, d'une façon plus générale, elle s'oppose aussi aux autres tendances importantes de l'évolution du latin tardif, parce qu'elle aboutit à la naissance de nouvelles implisives et ainsi à des syllabes fermées (dans *domina* > *domna*, une structure CV + C est transformée, par la chute de la voyelle, en -C + C-). Deux facteurs peuvent agir ainsi, en principe, contre la tendance de la syncope: l'impossibilité de certaines séquences consonantiques en latin et la préférence donnée aux syllabes ouvertes. On a essayé de montrer que la vraisemblance de la syncope était plus grande dans les cas où le nouveau groupe consonantique existait déjà en latin ou était du moins admissible d'après la distribution que les consonnes présentaient à l'initiale et à la finale du mot.<sup>154</sup> Ainsi, *socerum* > *socrum*

<sup>153</sup> Pour l'inventaire des exemples les plus importants, cf. *SSL*, Grammatik, 92—4; *Sturtevant*, Pronunciation, 179; *Väänänen*, Introduction, 40—5. V. aussi *Allen*, *Vox*, 83—5.

<sup>154</sup> Cf. *Anderson*, Syncope, en particulier la p. 84.

ou *asinum* > *asnum* seraient plus «vraisemblables» que par exemple *horrificus* > \**horrificus*, puisque, dans les deux premiers cas, le groupe nouveau ne représente pas d'innovation au point de vue de la structure (*cr* existe déjà; *-s* et *n-* existent à la finale et à l'initiale du mot respectivement, donc ils pourraient figurer à la finale et à l'initiale syllabique aussi) — tandis que, dans le dernier mot, *-fc-* présenterait de toute façon un cas d'incompatibilité structurale. Malheureusement, cette méthode ne permet pas de rendre compte des cas où la syncope serait structurellement possible et où elle ne se réalise pas ni de ceux où elle a lieu malgré l'incompatibilité (cf. *ánatem* > esp. *ánade*, face à *pectinem* > *peine*; aussi *frigidum*, plus bas). Ce que l'on peut faire dans l'état actuel de la recherche, c'est de reconnaître que la syncope n'est qu'une tendance, dont les effets se heurtent à ceux d'une autre tendance en latin tardif. D'autre part, il n'est pas impossible que les résultats des deux types de changement se combinent: en effet, les groupes consonantiques secondaires sont traités en roman généralement de la même façon que les groupes primaires (*frig(i)dum* > fr. *froid*, it. *freddo*, avait une évolution analogue à celle de *factum* > fr. *fait*, it. *fatto*), c'est-à-dire que le nouveau phonème implusif s'affaiblit à son tour. Les diverses transformations de *an(i)ma* (cf. port. esp. *alma*, cat. prov. *arma*) offrent un exemple du remplacement d'un groupe insolite par un autre, usuel; ce remplacement sert à augmenter en même temps le contraste entre éléments subséquents. Dans nos documents, il est rare que la syncope crée un groupe de trois consonnes (sauf si celui-ci contient la séquence *cl*) — néanmoins, beaucoup de voyelles atones tomberont plus tard dans cette position aussi, et les groupes trop compliqués se simplifieront en même temps (cf. l'exemple, déjà cité, de *pect(i)nem* > port. *pente*, esp. *peine*, fr. *peigne*).

Puisque cette tendance à la disparition caractérise les voyelles atones, et que celles-ci s'affaiblissent surtout au voisinage de la syllabe accentuée, il est raisonnable de mettre la syncope en rapport avec l'accent d'intensité du mot. On peut donc supposer que la force de cet accent se soit accrue en latin tardif, quoique le degré de cet accroissement ait été différent selon les régions. Il est probable, en outre, que le débit de la parole est devenu plus rapide à la même époque, ce qui a contribué à augmenter le contraste entre segments accentués et inaccentués de la chaîne et à faire disparaître ainsi les éléments atones les plus faibles. Un indice direct de l'accélération du rythme de la parole nous est fourni par la fréquence de l'haplologie en latin tardif (*Restitutus* > *Restutus*, p. 50).

## Conclusion

Par l'étude d'un corpus déterminé et en nous appuyant sur les résultats de la recherche effectuée jusqu'ici, nous avons essayé de rendre compte des tendances évolutives qui agissent, en latin tardif, dans le sens d'une modification de la structure syllabique. Parmi les types de syllabe variés qui existent en latin classique, un type bien défini tend à devenir prépondérant: celui composé d'une seule consonne et d'une seule voyelle (CV). L'augmentation du nombre des syllabes ouvertes correspond d'ailleurs à une tendance à généraliser le type le plus fréquent: par rapport à l'ensemble des syllabes, la proportion en a été de 53 % dans le latin classique (*supra*, p. 14). Nous avons donc des changements qui suppriment la «marge consonantique» après le «centre vocalique» (ce sont l'effacement des implosives dans les groupes de consonnes, la dégémination, la chute des consonnes à la finale du mot) et d'autres qui égalisent la marge consonantique avant ce centre, en la réduisant à un seul élément si elle a été complexe (simplification des groupes consonantiques initiaux) et en la développant si elle a manqué (consonantification des voyelles en hiatus). Il va sans dire que les effets de ces changements peuvent se détruire dans une certaine mesure (par exemple, la prosthèse devant un groupe initial crée de nouvelles implosives) et que nous avons affaire seulement à des tendances qui n'aboutissent que graduellement (ainsi, la disparition des implosives peut être précédée par des neutralisations phonologiques dans cette position) et qui sont loin d'aboutir dans la totalité des cas.

La préférence donnée au type CV rapproche la structure syllabique d'une succession uniforme CV + CV + CV... Autrement dit, cette structure tend à se réduire à son expression la plus simple, qui consiste dans la répétition incessante du même type de contraste. C'est un contraste fondamental qui se répète ici, celui qui s'établit entre les deux types de phonème qui s'opposent au point de vue de la fonction syllabique: les voyelles et les consonnes. Ainsi, la transformation en question comporte un accroissement des différences entre phonèmes voisins, phénomène que nous avons maintes fois souligné dans nos analyses.

En même temps, un autre type de contraste se renforce dans la langue, celui qui s'établit entre syllabes différentes et dont l'expression la plus caractéristique était en latin l'accent d'intensité. Le résultat de ce renforcement — qui se combine probablement avec l'accélération du rythme de la parole — est la chute des voyelles atones dans les syllabes qui avaient le degré d'intensité le plus faible. La syncope de la pénultième atone a transformé la structure de la fin du mot (— ◡ ◡ ◡ —) et elle a dû rendre plus claire la fonction démarcative de l'accent, pour un certain temps du moins. D'autre part, un débit devenant plus rapide pouvait favoriser l'élimination des consonnes implosives et les traitements subis par les voyelles en hiatus. Quoique la syncope ait créé de nouveaux groupes de consonnes, ceux-ci ont été souvent éliminés, conformément à la tendance aux syllabes ouvertes.

D'une manière générale, nous cherchons donc à ramener une série de changements phonologiques, survenus en latin tardif, à deux facteurs essentiels: l'augmentation du contraste entre phonèmes subséquents d'une part, entre syllabes de la même unité accentuelle d'autre part. Ici et là, il s'agit de différences supplémentaires introduites dans la chaîne parlée; mais les résultats auxquels aboutissent les deux tendances, sont en partie contradictoires.

Le caractère plus marqué du contraste accentuel a pour contrepartie le nivellement de la durée dans les syllabes accentuées d'une part, dans les syllabes inaccentuées d'autre part. Il s'agit de l'allongement des voyelles accentuées en syllabe ouverte et de l'abrègement de toutes les voyelles atones, une vaste transformation dont nous sommes renseignés directement par la versification<sup>1</sup> et qui doit être à la base de la grande réorganisation du système vocalique classique.<sup>2</sup> Cette transformation de la structure quantitative, dont les conséquences importantes ont été les décalages des timbres vocaliques et la diphtongaison — du moins certaines diphtongaisons —, ne nous concerne ici qu'indirectement: elle constitue comme un arrière-plan pour les modifications de la

<sup>1</sup> V. *supra*, p. 60. Cf. Nicolau, *Cursus*, 135—6 et *passim*.

<sup>2</sup> Quant au facteur fondamental de cette réorganisation, le remplacement des quantités phonologiques par des timbres, nous renvoyons à l'ouvrage désormais classique de Haudricourt—Juillard (*Essai*, 17—31), qui postulent une coexistence durable de la quantité et du timbre et le rétablissement de la symétrie du système après la monophthongaison de la diphtongue *ae*; ensuite, à l'étude, riche en détails, de H. Lüdtke (*Vokalismus*, 122—42), qui analyse les différentes phases de cette déphonologisation des quantités, survenue d'abord dans les syllabes atones, pour s'étendre ensuite à la syllabe accentuée. Tous ces auteurs admettent un accroissement de l'importance de l'accent; en revanche, H. Weinrich (*Studien*, cf. *infra*) pose le problème en des termes purement rythmiques, et il laisse la question de l'accent de côté. Weinrich a proposé une solution «thérapeutique» (la différenciation qualitative aurait pour fonction de sauver les oppositions phonologiques), tandis que N. C. W. Spence (*Vowel-System*, 14) préfère une solution «économique»: l'apparition des timbres nouveaux rend la qualité superflue et en facilite la disparition. En mettant en relief les propriétés quantitatives du paradigme et les fréquences respectives de ses membres, J. Herman (dans *Statistique et diachronie*) part du caractère plus ou moins redondant de la quantité dans les syllabes atones: la disparition de celle-ci aurait commencé dans ces syllabes, pour se généraliser ensuite dans toutes les positions. Cette dernière théorie repose ainsi sur la reconnaissance du fait que l'accent du latin classique apparaît déjà comme fortement implanté dans la structure rythmique de la langue (cf. *supra*, p. 16).

structure syllabique proprement dite qui est caractérisée également par une sorte de nivellement.

L'égalisation de la durée dans les syllabes accentuées et la généralisation d'un type de syllabe donné ont déjà été mises en rapport par H. Weinrich, qui voit l'origine du grand remaniement phonologique roman dans une tendance à l'uniformisation du rythme de la parole. Il ramène ce changement à l'élimination de la combinaison «voy. longue + cons. longue (ou gr. de cons.)» (*scriptum* > *scriptum*), qui aurait déclenché à son tour l'allongement de la voyelle dans la séquence «voy. brève + cons. brève»: *rōta* > *rōta* établit une nouvelle symétrie où seuls seront possibles les types rythmiques «voy. brève + cons. longue» et «voy. longue + cons. brève» (*būcca*, *sōlum*). Un de ces deux types tendrait à se généraliser par la suite, dans chacun des parlars romans.<sup>3</sup> — Nous croyons pourtant que les deux processus — l'élimination de certaines combinaisons rythmiques et celle de certains types de syllabe — sont plutôt des phénomènes parallèles, sans doute apparentés, mais sans relation de cause à effet proprement dite. Il est hasardeux de tout fonder sur la proscription de la formule «longue + longue»: on a vu que la proportion statistique des syllabes fermées à voyelle longue est très peu élevée en latin classique (entre 7 et 8 %, cf. *supra*, p. 14); d'autre part, ce type se maintient fort bien, dans la langue soignée du moins, jusqu'aux II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles (*supra*, p. 59). Ajoutons que la simplification du type *stēlla* > *stēlla* doit être relativement tardive, puisque la voyelle abrégée prend place dans le système qualitatif nouveau (*e* fermé, cf. it. *stella*; *supra*, p. 77).<sup>4</sup> En revanche, le remplacement d'une syllabe fermée par une syllabe ouverte, avec quantité syllabique conservée, remonte à un latin très ancien (allongement compensatoire de la voyelle dans *cōnsol* > *cōsol*). La langue ancienne présente ainsi, en germe, les tendances d'uniformisation quantitative et syllabique qui bouleverseront, à partir de l'époque impériale, tout le système phonologique latin.

Dans le chapitre qui précède, nous avons cherché à montrer la continuité de certaines tendances phonologiques, du latin archaïque au latin tardif et jusque dans les langues romanes.<sup>5</sup> Il est temps de définir cette continuité avec plus de précision. En effet, le «latin tardif» n'est pas seulement le latin parlé durant une période de l'histoire politique: il forme un chapitre à part dans l'évolution de la langue elle-même. Au point de vue linguistique, le latin tardif se définit comme une période où le rythme du changement s'accélère particulièrement; le terme marque en même temps les derniers siècles d'une langue relativement homogène et les débuts d'un processus de dialectalisation: on a vu que des tendances quelquefois contradictoires ne s'excluent pas dans la

<sup>3</sup> Weinrich, *Studien*, 19 sqq. et 172—3.

<sup>4</sup> Cf. Spence, *Vowel-System*, 7.

<sup>5</sup> «The connection of pre-classic Latin with its later evolutions is an old desideratum» (*Tovar*, *Vulgar Latin*, 131).

même région, mais la prépondérance statistique de tel ou tel changement dans une région donnée peut préfigurer l'évolution romane locale.<sup>6</sup> Pourtant, la distance entre le latin spontané le plus «tardif» et le roman le plus précoce que nous connaissions reste invraisemblablement grande, et ceux qui inventorier des données latines tardives ne peuvent découvrir que les signes épars d'une longue transformation, parfois hésitante, qui est encore loin d'aboutir.<sup>7</sup> Il est évidemment arbitraire de fixer, comme nous l'avons fait, les limites de cette période aux années 200 et 700 (*supra*, p. 23); les cinq siècles écoulés entre ces deux dates n'en correspondent pas moins à un ensemble de changements bien définissables dans les structures phonologiques latines.<sup>8</sup>

Tout ceci soulève déjà le problème de l'origine des changements constatés. En ce qui concerne le latin tardif, notre réponse doit comporter deux éléments. D'une part, on peut dire que les tendances en question — qui allaient toutes dans le sens d'une uniformisation et de l'établissement de certaines différences systématiques — existaient dès une période plus ancienne et que la langue tardive n'a fait que les développer avec plus de force. D'autre part, le caractère radical de l'évolution tardive demande aussi à être expliqué. Ici, on pense d'abord à chercher un rapport entre les changements syllabiques envisagés et d'autres transformations éventuelles caractérisant d'autres secteurs de la même langue. Dans ce domaine, nous voudrions indiquer simplement une des directions possibles de la recherche. On sait que l'évolution tardive favorisait de plus en plus en latin les structures syntaxiques analytiques (emploi de formes prépositionnelles pour certains cas de la déclinaison, remplacement du passif ou du futur synthétiques par des formes composées etc.)<sup>9</sup> — cette tendance étant elle-même conditionnée en partie par des changements phonétiques (faiblesse des consonnes finales, confusions entre timbres vocaliques). Or, il est probable que dans ces nouvelles formations — où un mot à accent principal s'unissait étroitement à d'autres mots ayant un accent moins fort ou n'en ayant pas du tout — une hiérarchie d'accents s'est développée: le rôle «centralisateur»<sup>10</sup> de l'accent d'intensité étant devenu plus important, le contraste entre éléments forts et faibles du groupe s'est accru considérablement.<sup>11</sup> On sait que les changements grammaticaux se répercutent sur le système phonologique souvent par le biais de l'accent;<sup>12</sup> dans notre cas aussi,

<sup>6</sup> Cf. dans ce sens *Herman*, *Posit*, 331.

<sup>7</sup> Ceci est vrai pour les différences géographiques aussi. Pour la contradiction entre «l'axiome du latin différencié» et «le témoignage des textes montrant un latin... sans variations régionales appréciables», cf. *Väänänen*, *Division*, 141.

<sup>8</sup> *J. Herman* (*Latin vulgaire*, 116—7) est sensiblement du même avis.

<sup>9</sup> Il serait intéressant de voir si des remplacements de ce type d'une part, l'emploi de certaines formes pléonastiques d'autre part ne remontent pas plus loin dans le temps que l'on ne le pense en général. Pour des exemples de l'époque de Plaute, cf. *Palmer*, *Latin*, 75—8.

<sup>10</sup> Sur les «unités accentuelles hiérarchisées», cf. les analyses de *Garde*, *Accent*, 174 sqq.

<sup>11</sup> *Herman* (*Aspects*, 69) croit aussi qu'un rapport est possible entre «un accent d'intensité relativement énergique», d'une part, et «le groupement étroit, autour du mot porteur de l'accent, de particules inaccentuées et la formation de groupes accentuels», d'autre part.

<sup>12</sup> Cf. *Martinet*, *Problèmes*, 100; *Galton*, *Accent*, 318.

l'intensité accrue pouvait diminuer le volume des mots, non seulement par l'affaiblissement des éléments atones (syncope) mais peut-être aussi par une prépondérance vocalique, aux dépens de la consonne, dans la syllabe accentuée (tendance aux syllabes ouvertes).<sup>13</sup>

Mais ce qu'on découvre entre ces divers phénomènes, c'est plutôt un conditionnement mutuel qu'une véritable relation de cause à effet, et l'on doit probablement dépasser les cadres du système linguistique pour trouver une cause, dans le sens propre du terme. Notre cas particulier appuie ainsi la théorie générale selon laquelle les causes directes du changement linguistique résident dans la structure de la langue elle-même, mais l'enchaînement des causes — si l'on réussit à en dégager un — conduit nécessairement hors de cette structure.<sup>14</sup> La tendance à la simplification de la structure syllabique et à la généralisation d'un type de syllabe donné, qui se manifeste déjà en latin préclassique et classique, peut être considérée comme un facteur interne, de même que l'interdépendance entre amoindrissement du corps phonétique du mot et extension des structures grammaticales analytiques. Mais le retour vers des structures primitives, à une clarté plus grande — syllabes ouvertes, contraste accru entre phonèmes et entre syllabes sur le plan phonologique, formes analytiques sur le plan syntaxique — que l'on découvre en latin tardif, doit être attribué certainement aux conditions externes dans lesquelles cette langue était parlée aux derniers siècles de l'Empire et au début du moyen âge. Cette époque est caractérisée par un contact permanent entre Romains et étrangers, donc entre des idiomes divers: la romanisation de la plupart des provinces n'étant pas encore terminée, le bilinguisme était un fait extrêmement fréquent; d'autre part, le mélange d'éléments hétérogènes devenait de plus en plus fort à Rome elle-même, étant données l'importation massive des esclaves et l'affluence propre à une grande ville. Ce n'est pas par hasard que les premiers grands changements tardifs avaient presque tous Rome pour «centre de rayonnement» — à l'époque bien sûr où elle était encore une vraie capitale (aux II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles). Or, si l'évolution allait dans le sens des structures simples qui facilitent la communication et qu'il est plus aisé de fixer dans le système nerveux, ce n'est probablement pas par hasard; ces facilités servaient précisément à compenser les difficultés qui se présentaient lors de l'acte de communication

<sup>13</sup> *Jungemann* (Teoria, 310, n. 1) semble donner la priorité chronologique aux changements grammaticaux, qui, en augmentant le nombre des structures explicites (analytiques), auraient conduit à l'élimination du matériel phonique superflu. Le système phonologique a pourtant ses propres tendances, qui se manifestent très tôt et d'une manière tout à fait cohérente (cf. aussi *Spence*, *Vowel-System*, 15).

<sup>14</sup> Cette théorie a été résumée récemment dans un article suggestif de *J. Herman* (cf. *Herman*, *Nyelvi változás*, en particulier la p. 161).

entre sujets parlants d'origine hétérogène.<sup>15</sup> Les tendances évolutives internes de la structure syllabique pouvaient donc aboutir grâce à un conditionnement externe favorable. L'histoire du latin tardif nous révèle ainsi à la fois la réalisation d'une tendance universelle sur le plan de l'arrangement syntagmatique des phonèmes, et un ensemble de facteurs particuliers qui pouvaient aider l'aboutissement de cette tendance.

<sup>15</sup> La facilité de manier les structures grammaticales analytiques vient d'être exposée par *Herman*, *Latin vulgaire*, 123; le caractère redondant de ces structures a été examiné, avec les méthodes de la théorie de l'information, par le même auteur (*Id.*, *Nyelvi változás*, 167, avec des exemples latins). — Nous ne croyons pas, avec *G. Straka* (*Évolution*, en particulier les pp. 85—90) que les évolutions phonétiques d'une langue comme le français puissent être expliquées directement par le jeu des affaiblissements et des renforcements articulatoires et, en dernière analyse, par l'état général du système nerveux des sujets parlants. D'une part, les phonèmes sont en interdépendance à l'intérieur d'un système linguistique où, pour reprendre un terme saussurien, ils représentent tous la même «valeur»; ils ne pourraient se modifier sans provoquer une réaction du système. D'autre part, des «déficiences» dont souffre l'organisation cérébrale de la parole devraient déclencher un processus de décomposition générale et cela non seulement au niveau phonologique.

## Abréviations

(nous faisons abstraction des signes tout à fait usuels)

a.	= ancien	it.	= italien
C, cons.	= consonne	l. c.	= locus citatus
cast.	= castillan	log.	= (sarde) logoudorien
cat.	= catalan	n.	= note
chr.	= (inscription) chrétienne	obw.	= obwaldien
dalm.	= dalmate	occl.	= occlusive
éd.	= éditeur(s)	port.	= portugais
engad.	= engadinois	pron.	= prononciation
esp.	= espagnol	prov.	= provençal
fr.	= français	rm.	= roumain
gasc.	= gascon	sd.	= sarde
goth.	= gothique	sq(q).	= et suivant(s)
gr.	= grec	trad. ms.	= tradition manuscrite

V, voy. = voyelle

[...] marque la transcription phonétique, /.../ la transcription phonologique. Dans les données du corpus de base, [...] marque la conjecture, tandis que (...) sert à supprimer l'abréviation.

Pour les titres d'ouvrages, cités dans les notes sous une forme abrégée, cf. la bibliographie. Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux pages.



## Bibliographie

### I. Sigles des manuels et des revues

REW = *W. Meyer-Lübke*, Romanisches etymologisches Wörterbuch (Heidelberg, <sup>3</sup>1935).

Pape = *W. Pape*, Griechisch-deutsches Handwörterbuch (Braunschweig, <sup>3</sup>1914).

PWRE = *Paulys* Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, hgg. von *G. Wissowa* (Stuttgart, 1894—).

BSL = Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.

Lg = Language, Baltimore.

SL = Studia Linguistica, Lund.

ZPhon = Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung, Berlin.

ZRPh = Zeitschrift für Romanische Philologie, Tübingen.

PICPS V = Proceedings of the Fifth International Congress of Phonetic Sciences, held at the University of Münster, 16—22 August 1964 (publ. Basel—New York, 1965).

### II. Textes

CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum. Les chiffres romains suivis de chiffres arabes renvoient, sans indication contraire, aux numéros de volume et d'inscription du CIL.

R = Inscriptiones Christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores. Colligere coepit *I. B. de Rossi*, compleverunt et ediderunt *A. Silvagni* et *A. Ferrua*. (Roma, I, 1922; II, 1935.)

Def = *A. Audolent*, Defixionum tabellae (Paris, 1904).

Alb\* = *Chr. Courtois—L. Leschi—Ch. Perrat—Ch. Saumagne*, Tablettes Albertini, actes privés de l'époque vandale (Paris, 1952).

\* Lorsque, pour les Tablettes Albertini et les papyrus d'Italie, nous renvoyons au commentaire et non au texte, nous soulignons le sigle, en le faisant suivre de l'indication de la page (*Alb*, p. . . , *Tj*, p. . .). Pour les textes, nous suivons la numérotation des éditeurs.

- Tj = *J.-O. Tjäder*, Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445—700 (vol. I: Papyri I—28, Lund, 1955).  
 Caven = *R. Cavenaile*, Corpus papyrorum Latinarum (Wiesbaden, 1958).  
 K. = *Keil*, Grammatici Latini (Leipzig, 1857—80).  
 App. Pr. = Appendix Probi (cité d'après *Väänänen*, Introduction, pp. 254—7).

### III. *Ouvrages consultés*

#### 1. Linguistique générale

- Allen*, One-vowel Systems = *W. S. Allen*, On One-vowel Systems (in *Lingua*, XIII, 1965, pp. 111—24).  
*Balázs*, Syllabes = *J. Balázs*, L'économie dans la formation des syllabes (in *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, XVII, 1967, pp. 263—99).  
*Dieth*, Vademekum = *E. Dieth*, Vademekum der Phonetik (Bern, 1950).  
*Ellenberg*, Lautstruktur = *S. Ellenberg*, Zur Lautstruktur des Wortes. Ein kybernetisches Sprachproblem (in *ZPhon*, XVII, 1964, pp. 21—4).  
*Essen*, Silbe = *O. v. Essen*, Über den Begriff der Silbe (in *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin*, V, 1955—6, pp. 85—8).  
*Fry*, Syllable = *D. B. Fry*, The Function of the Syllable (in *ZPhon*, XVII, 1964, pp. 215—21).  
*Galton*, Accent = *H. Galton*, Accent, a Chief Factor in Linguistic Change (in *PICPS* V, 1965, pp. 316—20).  
*Garde*, Accent = *P. Garde*, L'accent (Paris, 1968).  
*Gsell*, Syllabe = *R. Gsell*, Aspects modernes du problème de la syllabe (in *BSL*, LVI, 1961, pp. XXXII—XXXV).  
*Hála*, Silaba = *B. Hála*, La silaba. Su naturaleza, su origen y sus transformaciones (Madrid, 1966).  
*Haugen*, Syllable = *E. Haugen*, The Syllable in Linguistic Description (in *For Roman Jakobson*, The Hague, 1956, pp. 213—21).  
*Herman*, Nyelvi változás = *Herman J.*, A nyelvi változás belső és külső tényezőinek kérdéséhez (A propos des facteurs internes et externes du changement linguistique, in *Általános Nyelvészeti Tanulmányok*, vol. V, Budapest, 1967, pp. 155—68).  
*Hjelmslev*, Proleg. = *L. Hjelmslev*, Prolegomena to a Theory of Language (Baltimore, 1953).  
*Hjelmslev*, Le langage = *L. Hjelmslev*, Le langage (Paris, 1966).  
*Jakobson*, Essais = *R. Jakobson*, Essais de linguistique générale (Paris, 1963).  
*Malmberg*, Syllable = *B. Malmberg*, Remarks on a Recent Contribution to the Problem of the Syllable (in *SL*, XV, 1961, pp. 1—9).

- Malmberg, Stability and Instability* = *B. Malmberg, Stability and Instability of Syllabic Structures* (in PICPS V, 1965, pp. 403-8).
- Malmberg, Stabilité et instabilité* = *B. Malmberg, Stabilité et instabilité des structures phonologiques* (in *A. Moles—B. Vallancien: Phonétique et phonation*, Paris, 1966, pp. 207-32).
- Martinet, Économie* = *A. Martinet, Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique* (Bern, 1955).
- Martinet, Éléments* = *A. Martinet, Éléments de linguistique générale* (Paris, 1961).
- Martinet, Problèmes* = *A. Martinet, Les problèmes de la phonétique évolutive* (in PICPS V, 1965, pp. 82-104).
- Meillet, Linguistique* = *A. Meillet, Linguistique historique et linguistique générale* (Paris, 1948).
- Novák, Consonnes* = *L. Novák, Caractère périphérique des consonnes dans le système phonologique et dans la structure syllabique* (in *Travaux Linguistiques de Prague, II*, 1966, pp. 127-32).
- Rischel, Stress* = *J. Rischel, Stress, Juncture and Syllabification in Phonic Description* (in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists — Cambridge Mass., August 27-31, 1962 — publ. London—The Hague—Paris, 1964, pp. 85-93*).
- Rosetti, Syllabe* = *A. Rosetti, Sur la théorie de la syllabe* (The Hague, 1963).
- Saussure, Cours* = *F. de Saussure, Cours de linguistique générale* (Paris, 1966).
- Straka, Division* = *G. Straka, La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée?* (in *Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de l'Université de Strasbourg, I*, 1963, pp. 17-99).
- Straka, Album* = *G. Straka, Album phonétique* (Paris, 1965).
- Tanaka, Syllable* = *Y. Tanaka, The Syllable Shape in Phonetic Analysis* (in *Orbis, XV*, 1966, pp. 409-20).
- Tillmann, Silbenproblem* = *H. G. Tillmann, Das phonetische Silbenproblem. Eine theoretische Untersuchung* (Bonn, 1964).
- Troubetzkoy, Principes* = *N. S. Troubetzkoy, Principes de phonologie* (Paris, 1949).

## 2. Latin et roman

- Allen, Vox* = *W. S. Allen, Vox Latina: A Guide to the Pronunciation of Classical Latin* (Cambridge, 1965).
- Anderson, Syncope* = *J. M. Anderson, A Study of Syncope in Vulgar Latin* (in *Word, XXI*, 1965, pp. 70-85).
- Battisti, Avviamento* = *C. Battisti, Avviamento allo studio del latino volgare* (Bari, 1949).

- Beare*, Latin Verse = *W. Beare*, Latin Verse and European Song. A Study in Accent and Rhythm (London, 1957).
- Benveniste*, Répartition = *E. Benveniste*, Répartition des consonnes et phonologie du mot (in Travaux du Cercle Linguistique de Prague, VIII, 1939, pp. 27-35).
- Bonfante*, Attellane = *G. Bonfante*, La lingua delle Attellane e dei Mimi (in Maia, XIX, 1967, pp. 3-21).
- Bourciez*, Éléments = *É. Bourciez*, Éléments de linguistique romane (Paris, <sup>5</sup>1967).
- Haudricourt—Juillard*, Essai = *A. G. Haudricourt—A. G. Juillard*, Essai pour une histoire structurale du phonétisme français (Paris, 1949).
- Herman*, Histoire = *J. Herman*, Précis d'histoire de la langue française (Budapest, 1967).
- Herman*, Latin vulgaire = *J. Herman*, Le latin vulgaire (Paris, <sup>2</sup>1970).
- Herman*, Posit = *J. Herman*, posit (= *posuit*) et questions connexes dans les inscriptions pannoniennes. Essai de géographie linguistique (in Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae, IX, 1961, pp. 321-31).
- Herman*, Aspects = *J. Herman*, Aspects de la différenciation territoriale du latin sous l'Empire (in BSL, LX, 1965, pp. 53-70).
- Herman*, Statistique et diachronie = *J. Herman*, Statistique et diachronie: essai sur l'évolution du vocalisme dans la latinité tardive (in Word, XXIV, 1968, pp. 242-51).
- Hermann*, Silbenbildung = *E. Hermann*, Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen (Göttingen, 1923).
- Hill*, Juncture = *A. A. Hill*, Juncture and Syllable Division in Latin (in Lg, XXX, 1954, pp. 439-47).
- Janson*, Word = *T. Janson*, Word, Syllable and Letter in Latin (in Eranos, LXV, 1967, pp. 49-64).
- Jeanneret*, Tablettes = *M. Jeanneret*, La langue des tablettes d'exécration latines (Paris—Neuchâtel, 1918).
- Jungemann*, Teoría = *F. H. Jungemann*, La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones (Madrid, 1955).
- Kajanto*, Cognomina = *I. Kajanto*, The Latin Cognomina (Helsinki, 1965).
- Lausberg*, RomSpr = *H. Lausberg*, Romanische Sprachwissenschaft (Berlin, I<sup>2</sup>, 1963; II, 1956).
- Live*, Prehistory = *A. H. Live*, The Nature of Changes in the Prehistory of the Latin Phonemic System (in Studies in Linguistics, Buffalo, N. Y., XVII, 1963, pp. 11-22).
- Loicq*, Minutiae = *J. Loicq*, Minutiae Latinae (in L'Antiquité Classique, Louvain, XXXI, 1962, pp. 130-47).
- Löfstedt*, Studien = *B. Löfstedt*, Studien über die Sprache der langobardi-

- schen Gesetze. Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität (Uppsala, 1961).
- Löfstedt*, Hiatusvokale = *B. Löfstedt*, Die betonten Hiatusvokale in Wörtern vom Typus *pūs, tuus, meus* (in *Eranos*, LX, 1962, pp. 80-92).
- Lüdtke*, Vokalismus = *H. Lüdtke*, Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus (Bonn, 1956).
- Magnien*, Groupes = *V. Magnien*, Groupes intérieurs de trois consonnes en latin (in *BSL*, XXXIV, 1933, pp. 35-47).
- Malmberg*, Structure = *B. Malmberg*, La structure phonétique de quelques langues romanes (in *Orbis*, XI, 1962, pp. 131-78).
- Maurer*, Latim vulgar = *Th. H. Maurer Jr.*, Gramática do latim vulgar (Rio de Janeiro, 1959).
- Meillet*, Introduction = *A. Meillet*, Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes (Paris, 1937).
- Meyer-Lübke*, Grammaire = *W. Meyer-Lübke*, Grammaire des langues romanes (vol. I: Phonétique, Paris, 1890).
- Mihăescu*, Limba latină = *H. Mihăescu*, Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman (București, 1960).
- Nicolau*, Cursus = *M. G. Nicolau*, L'origine du «cursus» rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin (Paris, 1930).
- Niedermann*, Précis = *M. Niedermann*, Précis de phonétique historique du latin (Paris, 1953).
- Niedermann*, Gloses = *M. Niedermann*, Les Gloses médicales du Liber glossarum (in *Recueil M. Niedermann*, Neuchâtel, 1954, pp. 65-136).
- Palmer*, Latin = *L. R. Palmer*, The Latin Language (London, 1954).
- Pei*, Eightcentury Texts = *M. A. Pei*, The Language of the Eightcentury Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources (New York, 1932).
- Pirson*, Inscriptions = *J. Pirson*, La langue des inscriptions latines de la Gaule (Bruxelles, 1901).
- Politzer*, Romance Trends = *F. N. Politzer—R. L. Politzer*, Romance Trends in 7<sup>th</sup> and 8<sup>th</sup> Century Latin Documents (Chapel Hill, 1953).
- Prinz*, Prothese = *O. Prinz*, Zur Entstehung der Prothese vor *s-* impurum im Lateinischen (in *Glotta*, XXVI, 1937, pp. 97-115).
- Prinz*, Assimilation = *O. Prinz*, Zur Präfixassimilation im antiken und frühmittelalterlichen Latein (in *Archivum Latinitatis Medii Aevi*; I=XXI, 1951, pp. 87-115; II=XXIII, 1953, pp. 35-60).
- Proskauer*, S = *C. Proskauer*, Das auslautende *-s* auf den lateinischen Inschriften (Strassburg, 1910).
- Rohlf's*, Grammatik = *G. Rohlf's*, Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten (vol. I: Lautlehre, Bern, 1949).

- Rosetti*, Istoria = *A. Rosetti*, Istoria limbii române (vol. I: Limba latină, București, 1964).
- Schuchardt*, Vokalismus = *H. Schuchardt*, Der Vokalismus des Vulgärlateins (I—III, Leipzig, 1866-68).
- Schulze*, Eigennamen = *W. Schulze*, Zur Geschichte lateinischer Eigennamen (Berlin, 1933).
- Sommer*, Handbuch = *F. Sommer*, Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre (Heidelberg, 1902).
- Spence*, Vowel-System = *N. C. W. Spence*, Quantity and Quality in the Vowel-System of Vulgar Latin (in *Word*, XXI, 1965, pp. 1-18).
- SSL*, Grammatik = *Fr. Stolz—J. H. Schmalz—M. Leumann*, Lateinische Grammatik (München, 1928).
- Straka*, Évolution = *G. Straka*, L'évolution phonétique du latin au français sous l'effet de l'énergie et de la faiblesse articulatoires (in *Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de l'Université de Strasbourg*, II, 1964, pp. 17-98).
- Sturtevant*, Pronunciation = *E. H. Sturtevant*, The Pronunciation of Greek and Latin (Philadelphia, 1940).
- Tovar*, Vulgar Latin = *A. Tovar*, A Research Report on Vulgar Latin and its Local Variations (in *Kratylos*, IX, 1964, pp. 113-134).
- Väänänen*, Pompéi = *V. Väänänen*, Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes (Berlin, 1959).
- Väänänen*, Albertini = *V. Väänänen*, Étude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini (Helsinki, 1965).
- Väänänen*, Introduction = *V. Väänänen*, Introduction au latin vulgaire (Paris, 1967).
- Väänänen*, Division = *V. Väänänen*, Autour du problème de la division du latin: appoint des sources écrites, en particulier des inscriptions (in *Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de l'Université de Strasbourg*, VI, 1968, pp. 141-8).
- Vielliard*, Diplômes = *J. Vielliard*, Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne (Paris, 1927).
- Wartburg*, Ausgliederung = *W. v. Wartburg*, Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume (Bern, 1950).
- Weinrich*, Studien = *H. Weinrich*, Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte (Münster Westfalen, 1958).

## Table des matières

I. Le problème de la syllabe — considérations générales . . . . .	1
II. Structure syllabique et types de syllabe en latin classique . . . . .	13
III. Transformations de la structure syllabique en latin tardif . . . . .	23
1. Inventaire des changements . . . . .	26
2. Les tendances de l'évolution . . . . .	63
<i>A)</i> Problèmes de la marge consonantique finale . . . . .	63
<i>a)</i> Groupes de consonnes intérieurs et finals . . . . .	64
<i>b)</i> Consonnes longues . . . . .	74
<i>c)</i> Consonnes finales . . . . .	83
<i>B)</i> Problèmes de la marge consonantique initiale . . . . .	89
<i>a)</i> Groupes de consonnes initiaux . . . . .	90
<i>b)</i> Les problèmes de l'hiatus . . . . .	93
<i>C)</i> Deux tendances contraires: la syncope et l'épenthèse . . . . .	99
Conclusion . . . . .	103
Abréviations . . . . .	109
Bibliographie . . . . .	111

